

MÉMOIRE

SUR

L'ILE DE THASOS

PAR M. G. PERROT

MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES

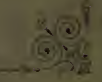


PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXIV






SE TAIRE ET FAIRE

MÉMOIRE

SUR

L'ILE DE THASOS

EXTRAIT

DES

ARCHIVES DES MISSIONS SCIENTIFIQUES ET LITTÉRAIRES,

TOME 1er, 2e SÉRIE.

MÉMOIRE

SUR

L'ILE DE THASOS

PAR M. G. PERROT

MEMBRE DE L'ÉCOLE FRANÇAISE D'ATHÈNES



PARIS

IMPRIMERIE IMPÉRIALE

M DCCC LXIV

CARTE DE L'ILE DE THASOS.

Pl. I.



G. Perrot del.

Nota. *Le dessin des côtes est emprunté à la carte de l'Amirauté Anglaise.*

MÉMOIRE

SUR

L'ILE DE THASOS.

AVANT-PROPOS.

Ce fut à l'automne de 1856 que je passai un mois dans l'île de Thasos. Ce temps, je l'employai à parcourir en détail l'île tout entière, et à visiter, l'un après l'autre, tous ses villages et tous les sites antiques que m'indiquèrent les habitants, ou que me firent découvrir les caprices et les hasards de mes courses dans la forêt. De retour à Athènes, j'employai toute une année à la rédaction de ce mémoire, dont la commission de l'Académie des inscriptions et belles-lettres rendit compte par l'organe de son savant rapporteur, M. Guigniaut, dans sa séance du 12 novembre 1858.

J'étais alors le premier voyageur qui eût exploré complétement l'intérieur de l'île, et notamment qui eût étudié et décrit les antiquités que renferme toute sa partie méridionale; M. de Prokesch-Osten, internonce d'Autriche à Constantinople, à qui nous devions les renseignements les plus curieux et les plus circonstanciés que possédât encore la science sur les antiquités de Thasos, n'avait guère vu que les ruines de l'ancienne capitale, et n'avait

passé dans l'île que quelques journées[1]. Mon travail, que l'Académie daigna accueillir favorablement, avait donc alors au moins le mérite de la nouveauté. Malheureusement des circonstances indépendantes de ma volonté ont retardé jusqu'à ce jour la publication de ce travail, tandis qu'un voyageur allemand, M. Conze, qui visita les îles de la mer de Thrace en 1858, deux ans après moi, a pu donner au public, dès l'année 1860, le récit de son voyage et la description de ces îles[2]. La question proposée par l'Académie aux recherches des membres de l'École française d'Athènes (voir Rapports de M. Guigniaut, 1855 et 1856) avait, dit-il lui-même, contribué à attirer son attention sur ces îles peu connues. M. Conze a passé à Thasos à peu près le même temps que moi; il a parcouru l'île avec le même soin; il en a examiné, comme moi, chaque village, chaque vallée, chaque canton, et, plus heureux, il a le premier raconté et décrit ce que j'avais été le premier à voir.

Pourtant, malgré ce désavantage, j'ai tenu à profiter des bienveillantes dispositions de S. Exc. le Ministre de l'instruction publique, et à mettre enfin au jour ce travail attardé. C'est, d'abord, que les ouvrages écrits en allemand n'ont en France que de bien rares lecteurs, et qu'ainsi le sujet a gardé, au moins pour le public français, presque toute sa nouveauté. De plus, je ne suis pas toujours de l'avis de M. Conze; je viens de lire, en le comparant au mien page par page, son sérieux et savant travail, et si j'ai plus d'une fois rectifié ou complété mes assertions d'après ses remarques, dans d'autres endroits j'ai cru devoir ne pas me ranger à son opinion et dire pourquoi. Enfin je n'ai pas traité mon sujet tout à fait de la même manière que mon prédécesseur; ayant détaché Thasos des autres îles de la mer de Thrace, n'ayant visité et étudié que Thasos, j'ai pu, dans cet essai, donner à l'histoire une bien plus grande place que ne l'a fait le voyageur allemand; j'ai pu faire voir, par un exemple de plus, dans l'histoire d'une des moins célèbres entre les républiques grecques, combien, du VIIIe au IIIe siècle avant notre ère, la vie, dans toute l'étendue du

[1] Prokesch-Osten, *Denkwürdigkeiten aus dem Orient*, t. III, p. 611 et seqq. *Dissertazioni della pontifica Academia romana di archeologia* (Roma), t. VI, p. 179 et seqq.

[2] *Reise auf den Inseln des Trakischen Meeres*, von A. Conze, in-4°. Hanovre, 1860.

monde hellénique, fut à la fois intense et dispersée; quelle puissance organique, quelle activité intérieure et quelle force d'expansion possédait chacune de ces cités que l'essor du génie grec avait répandues, du fond du Pont-Euxin aux Colonnes d'Hercule, sur tous les rivages de la Méditerranée. Ç'a été là le rôle propre à la Grèce et sa haute originalité : elle a créé la cité. Avant l'Italie du moyen âge et de la Renaissance, elle a montré, par les œuvres qu'elle a léguées aux âges modernes, ce que le régime municipal est apte à produire chez une race heureusement douée, qui se divise et se partage sans cesser d'affirmer son unité, qui se sent une seule nation sans vouloir former un seul État. Sur ce théâtre restreint de la cité, politique, artiste ou poëte, écrivain ou orateur, l'homme, toujours en vue et en action, ne cessait de déployer une énergie passionnée, et ce qui ajoutait encore à l'ardeur de l'universel effort, c'était la vive émulation de ces villes, à la fois rivales et sœurs, dont aucune ne se résignait volontairement à ne point être tout ce qu'étaient les autres, à leur laisser prendre sur elle-même une supériorité quelconque, à les laisser conquérir une gloire dont elle n'eût pas sa part.

Rome, la Rome maîtresse du monde, transformée par ses propres victoires, qui avaient fait éclater le moule trop étroit de la cité, a présenté à l'avenir un autre idéal, celui des grands États centralisés, régis, au moyen d'une active et forte administration, par une volonté unique. Dans ce système d'organisation, que la Grèce n'avait jamais voulu se laisser imposer, ni par Athènes, ni par Sparte, ni par Thèbes, et que la Macédoine même ne put lui faire accepter un moment qu'après l'avoir frappée au cœur, il y a une capitale et des provinces; faible aux extrémités, la vie n'est puissante qu'au centre : c'est de là que tout part et là que tout revient. On obtient sans doute ainsi une bien plus grande accumulation de richesses, un bien autre déploiement d'action administrative et de force militaire; on occupe plus d'espace sur la carte; mais tient-on plus de place dans la véritable histoire, dans le tableau des idées morales de l'humanité et des grands caractères qui les ont traduites en actions immortelles, dans les annales de la pensée et des œuvres d'art, qui l'expriment par de vivants symboles? La plante humaine, comme dit Alfieri, ne naît-elle pas plus vigoureuse dans les petits États que dans les grands? N'y trouve-t-elle pas plus de sucs nourriciers, plus d'air et de soleil?

N'y donne-t-elle pas des fruits plus abondants à la fois et plus délicats, d'une plus franche et plus originale saveur?

Ces graves questions, nous ne prétendons ici ni les traiter ni les résoudre; il nous suffit d'avoir indiqué en passant comment elles se posent d'elles-mêmes à propos de tout effort sérieux pour étudier de près et suivre dans tous ses détails l'histoire d'une cité quelconque, même la moins connue, prise comme au hasard dans la vaste étendue du monde hellénique. Voici, par exemple, cette île de Thasos, que j'ai tâché de tirer un peu de l'injuste oubli où elle était tombée. Ce que nous en apprennent les anciens, ceux du moins qui sont arrivés jusqu'à nous, est bien peu de chose, et se réduit à quelques maigres indications, à quelques mots épars qu'il faut recueillir à grand'peine chez des ennemis ou des indifférents, qui ne la mentionnent que pour mémoire; la cité ne nous a pas laissé d'historiens de ses pénibles débuts, de ses jours de prospérité et d'éclat, de ses vaillantes luttes, d'abord contre les barbares Thraces qu'elle refoule, puis contre Athènes, devant qui elle ne s'incline qu'après une opiniâtre et noble résistance. De sa vie intérieure, de sa constitution, des luttes de ses partis, nous ne savons rien ou presque rien; des temples, des palais, des tours de marbre blanc qui brillaient sur ses rivages et au sommet de ses collines, il n'en reste plus assez pour que nous puissions juger du style de ces édifices et en apprécier la beauté. Comparons pourtant Thasos, telle qu'on peut se la figurer au lendemain des guerres médiques, non pas à ce qu'elle est aujourd'hui après tant de siècles de malheurs et sous la main d'un gouvernement comme la Porte Ottomane, à ce qu'elle serait dans le cas même où elle dépendrait de l'un des empires les mieux policés de l'Europe, comme l'île d'Elbe, de l'Italie; comme Ré ou Oléron, de la France; comme Jersey ou Wight, de l'Angleterre. Au VIe et au Ve siècle, Thasos, dont le territoire n'a pas une vingtaine de lieues de tour, est une brave et opulente cité, qui tient sa place dans le monde grec, qui porte, les armes à la main, l'hellénisme dans la Thrace, qui en couvre la côte de comptoirs, qui arrache aux flancs de ses montagnes, d'où elle chasse les barbares, cet or que le commerce dispersera sur les plus lointains rivages de la Méditerranée et jusque sur les bords du Danube; elle excite, par sa richesse, par ses prouesses guerrières, par l'importance de sa marine, les alarmes du grand roi, et, bientôt après, elle oppose toute

une flotte aux flottes de la maîtresse des mers; elle lutte presque à armes égales contre Athènes, l'Athènes de Cimon et de Périclès, et elle ne succombe pas sans gloire; enfin, au moment même où la fortune la trahissait et où elle tombait au rang d'État tributaire, elle possédait une école de peinture qui donnait à la Grèce Polygnote, son premier grand peintre. Excitées par l'espérance de jouer un rôle honorable sur une scène animée et brillante, enflammées d'un patriotisme qu'encouragea longtemps le succès et que vinrent ensuite aviver encore, en l'affligeant et l'irritant, les désastres publics, les âmes des hommes qui vécurent de cette vie durent se tendre plus fortement pour l'action, s'imposer de plus durs sacrifices, nourrir de plus hautes ambitions que ne le feraient vraisemblablement, dans les conditions où ils sont placés, les habitants d'Oléron ou de Jersey. Ile anglaise ou française, Thasos reverrait sans doute ses ports s'emplir de navires et de bruits joyeux; des routes, plus commodes et plus larges que celles d'autrefois, s'ouvrir dans ses forêts et courir au flanc de ses montagnes; les villages se multiplier dans les clairières et descendre au bord de la mer; mais aurait-elle des édifices et un art à elle, une marine nationale, une vie politique active et passionnée? Les âmes y auraient-elles la même énergie, les caractères le même ressort qu'autrefois?

Le monde moderne, surtout depuis la fin du siècle dernier, a réfléchi sur le passé de l'humanité; il a voulu faire de l'histoire autre chose qu'un exercice de beau langage, qu'une matière à développements oratoires et une distraction pour les oisifs; il a cherché à dégager des choses les leçons qu'elles contiennent, et à déterminer le caractère et les résultats naturels de chacun des régimes principaux qu'ont adoptés, en divers temps et en divers lieux, les sociétés humaines. Or l'histoire nous atteste que les nations européennes, depuis la fin du moyen âge, tendent à former de grands États plus ou moins centralisés autour d'une puissante capitale et sous l'influence d'une administration commune; nous avons vu, de nos jours mêmes, se continuer ce mouvement, qui n'a pas encore dit son dernier mot, et qui n'est pas arrivé partout à son terme. Tout en constatant cette tendance, bien des esprits en aperçoivent le danger, et se préoccupent, en théorie du moins, des moyens d'en atténuer les inconvénients, et de concilier l'unité nationale et la vie locale, les intérêts de la capitale et ceux de la

province. Y parviendra-t-on? C'est ce qu'il serait difficile de dire dès à présent; mais il y a pour tous les peuples de l'Europe chrétienne, pour la France surtout, plus particulièrement portée par ses instincts et par ses traditions vers l'imitation de l'empire romain, un intérêt et un profit tout spécial à étudier, aussi bien chez les cités les moins connues que dans les annales mieux comprises de la glorieuse Athènes, l'histoire de la race qui s'est le plus obstinément refusée à toute centralisation, qui a poussé le plus loin l'amour du régime municipal, et qui a tiré de cette forme de gouvernement les fruits les plus admirables.

Juin 1863.

CHAPITRE PREMIER.

POSITION, ASPECT, CLIMAT DE THASOS, NATURE DU SOL.

L'île de Thasos porte encore parmi les Grecs son ancien nom, qui devient *Tasso* dans la bouche des Italiens, *Taschous* dans celle des Turcs. Elle est située à environ neuf lieues à l'est de la côte de Chalcidique, à douze lieues au nord-ouest de Lemnos, à onze lieues vers l'ouest de Samothrace, et à trois ou quatre lieues seulement de la côte de Thrace, entre les embouchures du Strymon et du Nestus. Le détroit qui la sépare du continent n'a même, là où il est le plus resserré, entre la pointe de Kalamouti, formée par les alluvions du Nestus, et le continent, qu'environ 8,000 mètres de largeur. Dans ce canal, qu'un banc de sable rend assez dangereux aux gros bâtiments quand le mauvais temps les empêche de gouverner, se trouve un îlot désert nommé *Thasopoulo*, ou *la Petite-Thasos;* une source thermale y jaillit sur la plage pour se perdre aussitôt dans la mer.

L'île est de forme à peu près ronde. Sa largeur, d'orient en occident, est de sept lieues, et son circuit de dix-huit à dix-neuf lieues. Toute montagneuse, elle a peu de plaines; çà et là quelques terrains formés par les eaux à l'embouchure de ses vallées, et, sur la côte nord, entre Volgaro et Kakyrachi, une lande fertile, mais étroite, partout serrée entre la mer et des pentes plus ou moins abruptes. L'île ne manque d'ailleurs pas

de collines, dont les larges versants sont très-propres à la culture de la vigne, de l'olivier et des arbres fruitiers, et peuvent même, en certains endroits, recevoir des céréales. L'eau y est fort abondante; partout l'on y rencontre des eaux courantes, même en été. L'hiver, d'ailleurs, y est plus froid, les chaleurs moins fortes, la pluie plus fréquente qu'en face, à Cavala, sur la côte de Thrace[1].

Le système des montagnes de l'île est assez confus, et très-difficile à établir sur une carte. Le seul trait remarquable et qui frappe tout d'abord, c'est une chaîne principale, très-étroite au sommet et souvent taillée en lame de rasoir, qui traverse l'île à peu près de l'est à l'ouest, en jetant vers le sud et le nord d'épais contreforts et des vallées sinueuses. Les points les plus élevés de cette longue crête, qui serre toujours de près la côte nord, sont le Saint-Élie (960 mètres) et l'Ipsario (1030 mètres); rien n'est beau comme leur cime aiguë et dénudée, dominant de vastes forêts, comme leurs flancs sillonnés de profonds ravins, creusés dans le marbre par les eaux. Tout le pays au sud de cette chaîne, environ les deux tiers de l'île, est formé de hauteurs qui se mêlent et courent en tout sens, et ne dépassent guère cinq ou six cents mètres

Des roches primitives se mêlent partout, dans l'île de Thasos, aux roches de formation postérieure. Ainsi, sur toutes les pentes des hautes montagnes de la chaîne centrale, le Saint-Élie et l'Ipsario, le mica-schiste et le gneiss apparaissent sans cesse par larges bancs au milieu du marbre et des calcaires compactes qui forment comme la charpente même de l'île[2]. C'est ce qui donne à ces sommets, sans cesse lavés et polis par les pluies, un éclat extraordinaire; quand le soleil les frappe, les paillettes du mica et les gros cristaux du marbre blanc de Thasos rivalisent de splendeur et d'éclairs; de là, chez le versificateur Avienus, ce trait d'une exactitude pittoresque, qui rend bien l'effet de Thasos, aperçue de la mer, quand on vient de doubler la pointe de l'Athos[3]:

[1] C'est ainsi que la constitution atmosphérique de Thasos est déjà décrite dans la collection des *Œuvres d'Hippocrate*, au premier et au troisième livre des *Épidémies*. (Voyez *Œuvres complètes d'Hippocrate*, trad. Littré, tome II, page 498; tome III, p. 45 et suiv.)

[2] C'est le même marbre qui fait aussi le corps du mont Athos.

[3] *Descriptio orbis terræ :*

« . . . juxta Vulcania Lemnos
Erigitur, Cercrique Thasos dilecta profundo
Proscrit albenti se vertice; . . . . »

« A côté se dresse Lemnos, l'île de Vulcain, et Thasos, chère à Cérès, élève au-dessus des flots sa cime blanchissante. »

Le quartz, dont on trouve dans toute l'île des fragments, ne s'y rencontre pas, que je sache, en grandes masses; mais tout l'ouest de l'île, qui a un aspect à part, est formé d'un poudingue où le quartz, très-divisé, joue le principal rôle, et qui contient, en certains endroits, des serpentines assez grossières. Les traces de fer ne sont pas rares dans tout ce terrain, et ce métal même se trouve en assez grande abondance, sous forme de pyrite ou sulfure de fer, sur le rivage, entre Pothos et Hagios-Iannis. Près de Kakyrachi, parmi des collines argileuses, où apparaissent çà et là quelques filons de mica-schiste, se rencontre une vallée toute remplie de scories qui contiennent encore de 6 à 10 o/o de fer. Ces débris indiquent, sans aucun doute, l'emplacement d'une ancienne exploitation minière qui paraît, aux traces qu'elle a laissées, avoir eu assez d'étendue et d'importance. Ce sont là, selon toute probabilité, « les grands morceaux de scories » dont parle Pierre Belon, soit qu'il les ait vus lui-même pendant les trois jours qu'il a passés dans cette île, soit qu'il n'en ait eu connaissance que par ouï-dire. En tout cas, c'est bien dans cette partie de l'île que P. Belon a dû aborder en allant de Lemnos au mont Athos. Il ne dit d'ailleurs rien de l'apparence ni de la nature de ces scories [1].

Quant aux mines d'or, les principales, d'après un passage bien formel d'Hérodote [2], se trouvaient vers le sud-est de l'île, auprès de Kynira, en face de Samothrace. J'ai parcouru ce district, complétement abandonné, depuis plusieurs siècles déjà, par la population, et tout couvert de forêts presque impénétrables; je n'y ai pas trouvé la moindre trace d'or. La tradition de l'île n'a conservé aucun souvenir de ces richesses ni de ces travaux; aucun voyageur moderne n'en a découvert les vestiges.

La couche de terre végétale n'a quelque épaisseur que dans le peu de terrain plat que renferme l'île; partout ailleurs elle est assez mince. Sur les collines, la terre est légère, sablonneuse, et en plusieurs endroits contient un peu de fer; la vigne perce souvent jusqu'aux couches supérieures du rocher et enfonce sa racine dans le schiste tendre et friable [3]. Les essences qui dominent, et

[1] *Observations, etc.* de P. Belon, liv. I, ch. XXXIII. Cf. Conze, p. 32, 35.

[2] VI, XLVII. — [3] Cf. Virgile, *Géorg.* II.

qui ont dû toujours dominer dans les forêts de Thasos, appartiennent presque toutes aux conifères; le pin surtout y réussit merveilleusement; il y est représenté par plusieurs espèces, plus ou moins communes en Orient. J'ai été étonné de n'y pas trouver de sapins; il en croît peut-être quelques-uns dans les parties les plus élevées du Saint-Élie et de l'Ipsario; mais dans tout le reste de l'île je n'en ai pas vu un seul. Il semble, à lire Belon, que de son temps ce bel arbre fût plus commun à Thasos.

CHAPITRE II.

HISTOIRE DE THASOS DEPUIS L'ÂGE HÉROÏQUE JUSQU'À LA CONQUÊTE ATHÉNIENNE.

(1500? — 463 av. J. C.)

D'après Hérodote [1] et toute l'antiquité, Thasos dut ses premiers habitants à une colonie phénicienne, laissée dans l'île par les compagnons de Cadmus errant dans l'archipel à la recherche d'Europe. Le chef de cette colonie aurait été un certain Thasos, d'où le nom que reçut et que porte encore l'île. Les Grecs ne se tourmentaient pas l'esprit, autant que nous le faisons maintenant, des questions d'origine et d'étymologie; quand ils voulaient se rendre compte de la naissance d'une ville et du nom qu'elle avait pris, ils avaient toujours sous la main un héros éponyme qui expliquait tout, et que protégeaient contre le doute le culte qu'on lui rendait et l'attachement de chaque ville à ses antiques légendes. Pour moi, s'il me fallait absolument donner une étymologie, je présenterais, sous toutes réserves, la conjecture d'Hasselbach [2]. Il fait venir le mot *θάσος*, d'un primitif *θα*, *θάω*, nourrir, que l'on retrouverait dans *τιθήνη*, nourrice, et l'île devrait ainsi son nom à sa fertilité, autrefois si vantée. C'est de même que l'on a fait dériver de *καίω* le nom de l'île de *Κάσος*, parce que plusieurs îles de la région où celle-ci se trouve gardent des traces sensibles de l'action des feux souterrains; on a tiré ainsi le mot même *νῆσος*, île, de *νέω*, nager. Au reste, le véritable intérêt de cette étymologie, rapprochée de celle d'Hérodote, c'est le contraste qui s'y

[1] II, XLIV.

[2] *De insula Thaso*, Marbourg, 1835, in-8°, p. 2.

marque entre l'esprit grec et le nôtre, entre l'antique naïveté et la critique moderne[1].

Quant à l'établissement des Phéniciens à Thasos, nous n'avons aucune raison d'en douter; ce qui confirme le dire d'Hérodote et des autres écrivains de qui nous tenons ce fait[2], c'est la prépondérance de la marine phénicienne dans la mer Égée, comme dans le reste de la Méditerranée, avant le développement de la race grecque; c'est le goût et l'habileté singulière qu'apportèrent de bonne heure les Phéniciens à la découverte, à l'extraction et à la mise en œuvre des métaux; c'est enfin ce temple de l'Hercule thasien qu'Hérodote vit encore à Tyr, et qui attestait les anciens rapports des deux pays.

Ce serait, d'après Hérodote, vers 1500, cinq générations avant la naissance d'Hercule, fils d'Alcmène, que les Phéniciens se seraient établis à Thasos[3]; ce qui les y retint, ce furent les mines d'or qu'ils y trouvèrent sur la côte orientale de l'île, et d'où vint à l'île de Thasos, chez les poëtes, le nom de *Chryse*. C'est peut-être aussi à l'industrie phénicienne qu'il faut faire remonter la première exploitation de ces mines de fer dont ne parlent point les auteurs, mais dont j'ai reconnu les traces certaines à l'ouest de l'île, en face de l'Athos; enfin les Phéniciens paraissent avoir passé de Thasos sur la côte opposée, en Thrace, avoir fondé un comptoir à Galepses, et, les premiers, tiré du Pangée des métaux précieux. En même temps les Phéniciens apportèrent et établirent à Thasos le culte de Melkarth, l'Hercule tyrien, très-différent, comme le reconnaît Hérodote, de l'Hercule grec[4]; les navigateurs syriens avaient répandu les autels de leur dieu sur toutes les côtes de la Méditerranée, et jusque sur le rivage de l'Océan, à Gadès, où brûlait en son honneur, dans un temple célèbre, une flamme qui ne s'éteignait jamais[5]. A la longue, ce culte avait peut-être pris à Thasos un caractère particulier; car il y avait à

[1] Cf. Παρνασσός }
Λυρνησσός } Proéminence?
Nasus }

[2] Pausan. V, xxv, 7; *Conon*, ap. Phot. narrat. 37; Apollod. *Biblioth.* I, 1; Steph. Byzant. l. V, Θάσσος; Scymn. V, 660.

[3] Étienne de Byzance, je ne sais d'après quelle autorité, place le héros Thasos, représentant de la colonie phénicienne, dix générations avant l'Hercule grec.

[4] Voir les textes réunis dans O. Müller, *Orchomène et les Minyens*, p. 109.

[5] Voy. Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, p. 171.

Tyr, longtemps après que l'île eut échappé à la domination phénicienne, un temple consacré à l'Hercule thasien; il est possible que le dieu eût emprunté à l'industrie métallurgique, placée à Thasos sous sa protection, quelques attributs nouveaux et distinctifs. Quant aux Cabires, que certains textes et une étymologie, qui paraît fort vraisemblable, ont fait croire d'origine phénicienne[1], il est assez surprenant que l'on ne trouve pour ainsi dire pas trace de leur culte à Thasos, tandis que deux îles voisines, Samothrace et Lemnos, où l'histoire ne mentionne pas le passage des Phéniciens, et où, en tout cas, ils n'ont pas séjourné aussi longtemps qu'à Thasos, furent de bonne heure et restèrent jusqu'aux derniers jours du monde païen le centre et le foyer des religions cabiriques. Ne pourrait-on, autant qu'il est possible d'avoir une opinion en une si obscure matière, en inférer que les Cabires appartiennent bien plutôt aux Pélasges qu'aux Phéniciens, et que ce n'est point à Tyr et à Sidon qu'il faut chercher la source des doctrines qui se transmirent et se perpétuèrent pendant plusieurs siècles dans les mystères de Samothrace?

On sait qu'il ne faut pas voir dans les établissements des Phéniciens des colonies proprement dites, mais plutôt ce que nous appellerions des comptoirs; c'étaient comme des navires toujours à l'ancre devant le rivage où se faisait l'échange des marchandises tyriennes et des produits du pays. Il n'est donc pas probable que les Phéniciens aient jamais occupé toute l'île de Thasos; ils se seront contentés d'en posséder les ports et d'en exploiter les mines, toutes voisines de la mer, à ce qu'il semble; pendant ce temps, des tribus thraces auront habité les forêts et les montagnes de l'intérieur; de là le nom d'*Édonis* sous lequel on désigna parfois cette île[2]. Les Édoniens étaient fixés entre le Strymon et le Nestus, et Thasos dut attirer de bonne heure leurs regards; ils la partagèrent sans doute longtemps avec les Phéniciens, au profit desquels ils y nourrissaient des troupeaux; ils en abattaient les bois et en cultivaient les champs.

Mais il se préparait aux Phéniciens, après environ deux siècles de tranquille possession, une concurrence bien plus redoutable et qui n'admettrait pas le partage : celle des Hellènes. Les héros

[1] Voy. Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, 1re partie, p. 287.

[2] Apollod. *Biblioth.* II, 5, 9, 13; Scymn. Ἣν *βάρϐαροι τὸ πρότερον ᾤκουν, ὡς λόγος.* (V, 659.)

hellènes, fils ou petits-fils des dieux, commençaient à parcourir le monde en luttant contre tous les obstacles qui s'opposaient à l'essor de la race grecque: accidents et fléaux de la nature, monstres étranges, farouches brigands, tribus et nations ennemies. Minos, ou la dynastie crétoise que représente ce nom, ayant créé une marine, chassait de la mer Égée les peuples barbares, Cariens et Léléges, qui en avaient occupé les îles, et entrait peut-être, à cette occasion, en lutte aussi avec les Phéniciens; en tout cas, la légende nous montre Hercule chassant les Thraces de l'île de Thasos pour la remettre au pouvoir d'Alcée et de Sthénélos, fils d'Androgée, et par conséquent petit-fils de Minos, qu'il avait faits prisonniers à Paros[1]. Ainsi, dans leurs premières entreprises sur l'île, les Hellènes se seraient d'abord attaqués aux Thraces, et Paros aurait envoyé à Thasos ses premiers colons grecs, vers le milieu du XIIIe siècle. Les choses restèrent sans doute ainsi pendant quelque temps, les Grecs occupant de l'île ce qu'en possédaient autrefois les Thraces, mais les Phéniciens en gardant tout le commerce et continuant à en exploiter les mines. Ce qui prouve, dès lors, l'existence et la persistance dans l'île de Thasos d'une population grecque alliée aux Pariens et en rapport avec eux, c'est ce que Pausanias nous raconte de Cléobée, cette vierge parienne qui apporta la première aux Thasiens le culte de Déméter; trois générations, à ce qu'il semble, avant Archiloque, et, par conséquent, dans le cours du IXe siècle[2].

Hors le fait bien attesté de l'établissement des Phéniciens à Thasos, tout ce que nous avons rencontré jusqu'ici sur les origines de cette île se réduit à des traditions assez vagues, où l'on est obligé de beaucoup suppléer, par induction et conjecture, pour éviter les contradictions et mettre un peu d'ordre. L'histoire de Thasos ne commence véritablement qu'avec la colonie parienne qui y fut conduite vers la fin du VIIIe siècle par Télésiclès, père d'Archiloque. Un lexicographe nous a conservé l'oracle par lequel Télésiclès, qui avait sans doute ses raisons, se fit ordonner de la part du dieu de Delphes la fondation de cette colonie :

« Annonce aux Pariens, Télésiclès, que je t'ordonne
« De fonder dans l'île Aérienne une brillante cité[3]. »

[1] Apollod. *Biblioth.* II, 5, 9, 13.
[2] Paus. X, XXVIII.
[3] Thuc. IV, CIV; Strab. X, p. 418; Eustath. *ad Dionys. Perieg.* s. v. Θάσος. —

On a là un des surnoms que reçut dans l'antiquité l'île de Thasos : *Ἠερία*, pour *Ἀερία*; il faut le tirer de *ἀήρ*, pris dans son sens primitif de *brouillard, vapeur, nuage*, et l'expliquer par le climat humide de Thasos et les nuées qui en couronnent souvent les montagnes.

Quant à la date précise de l'arrivée de Télésiclès à Thasos, nous n'avons pas de raison de ne point admettre celle que donnait Denys, la XVIII[e] olympiade (720-717 av. J. C.)[1]. Archiloque, en effet, fils de Télésiclès, fleurit, d'après Hérodote, à l'époque de Gygès, roi de Lydie, qui régna de 715 à 680 avant J. C. Son père a donc très-bien pu, vers 720, être à la tête de l'émigration parienne. Selon Xanthus de Lydie, c'est dans la XVIII[e] olympiade, vers 708, que l'île aurait été colonisée. La différence entre ces deux dates, pour une époque aussi reculée, est très-légère, et mérite à peine d'être remarquée[2].

Archiloque lui-même vint quelque temps après chercher fortune à Thasos, où son père était peut-être toujours à la tête de la colonie parienne, ou avait au moins laissé des souvenirs encore présents à toutes les mémoires[3]. Le poëte avait été forcé de quitter son île natale; il en avait été chassé par la pauvreté, ou plutôt par l'inquiétude chagrine de son caractère, et par les haines sans nombre que lui avait attirées sa méchante humeur. Mais à Thasos aussi il ne lui fallut pas longtemps pour se faire plus d'un ennemi, et, ce qui acheva de le perdre, ce fut le manque de courage et de dignité qui s'alliait si tristement chez lui au génie poétique[4].

Ce que raconte Eusèbe (*Præp.* VII, p. 256) de l'embarras des Pariens en présence de cet oracle, et de la finesse d'Archiloque, qui sait seul comprendre la pensée du dieu et découvrir que c'est Thasos qu'il désigne sous ce nom d'Aéria, a l'air d'une historiette faite à plaisir. Les Pariens semblent avoir eu déjà, avant cette époque, trop de relations avec Thasos, pour que ce soit le hasard d'une interprétation conjecturale qui ait conduit leur colonie dans cette île. Voici l'oracle :

Ἄγγελλον Παρίοις, Τελεσίκλεε, ὥς σε κελεύω
Νήσῳ ἐν Ἠερίη κτίζειν εὐδείελον ἄστυ.

[1] Ap. Clem. Alexand. *Strom.* I, XXI, p. 398.

[2] *Id. ibid.* l. I.

[3] Ælian. *H. V.* X, XIII.

[4] Plutarque, qui nous a conservé (*Apophtheg.* p. 239) les vers d'Archiloque sur la perte de son bouclier, ne nous dit pas, il est vrai, que c'est en combattant dans les rangs des Thasiens qu'il eut sa mésaventure; mais, comme nous connaissons, d'autre part, son voyage et son séjour à Thasos, ainsi que la mauvaise impression qu'il en emporta, comme sa vie n'offre pas d'autre circonstance qui ait pu le

A peine établie, la colonie nouvelle s'était trouvée assez forte pour s'élancer sur le continent voisin et en disputer les rivages aux peuplades thraces qui les habitaient; dans un combat contre l'une d'entre elles, les Saies, Archiloque prit la fuite et jeta son bouclier pour mieux courir; ce qui est pis, il s'en vante, non pas comme Horace [1], bien des années après l'accident, et d'un air demi-souriant, demi-honteux, avec une bonne grâce qui désarme le blâme, mais au sortir même de la bataille, hautement, brutalement:

« Quelqu'un des Saies se pare maintenant de mon bouclier, longtemps sans reproche, mais que dernièrement, bien malgré moi, j'ai jeté et abandonné dans un buisson. Pour moi, j'ai su fuir ainsi le trépas; quant à ce bouclier, qu'il devienne ce qu'il voudra, je trouverai à m'en acheter un autre qui le vaudra bien [2]. »

C'était donner beau jeu à ses ennemis et braver l'opinion, probablement déjà peu disposée à l'indulgence; il dut donc quitter Thasos, mais non sans doute sans y essuyer des affronts qui ne sortirent jamais de sa mémoire. Aussi dans ses vers ne cesse-t-il de maudire Thasos. Ici il en fait « une échine d'âne, toute couverte de forêts sauvages.... à Thasos, dit-il, aucun lieu aimable, agréable et charmant comme les rives du Siris [3]. » Là il appelle Thasos « ville trois fois misérable [4]; » ailleurs il prétend « que toutes les misères de la Grèce se sont donné rendez-vous à Thasos [5]. »

mettre en face de cette peuplade thrace, je crois être en droit de rapprocher et d'expliquer ainsi ces faits. C'est d'ailleurs de cette manière que l'ont compris les biographes d'Archiloque. (Voyez *Mémoires de l'Académie des inscriptions*, t. X, 1re série, une dissertation de l'abbé Sévin.)

[1] *Od.* II, VII, 10.

[2] *Ἀσπίδι μὲν Σείων τις ἀγάλλεται, ἣν παρὰ θάμνῳ*
Ἔντος ἀμώμητον κάλλιπον οὐκ ἐθέλων.
Αὐτὸς δ' ἐξέφυγον θανάτου τέλος· ἀσπὶς ἐκείνη
Ἐρρέτω· ἐξαῦτις κτήσομαι οὐ κακίω.....

[3] *Ἥδε ὥστ' ὄνου ῥάχις*
Ἕστηκεν ὕλης ἀγρίας ἐπιστεφής....
Οὐ γάρ τι καλὸς χῶρος οὐδ' ἐπίμερος
Οὐδ' ἐρατὸς, οἷος ἀμφὶ Σίριος ῥόας....

[4] *Θᾶσον δὲ τὴν τρισοϊζυρὴν πόλιν.*

[5] Ap. Strab. VIII, VI: *Ὡς Πανελλήνων ὀϊζὺς ἐς Θάσον συνέδραμεν.*

Cf. Strab. XIV, p. 647. Il semble être aussi question dans un vers d'Archiloque, qui présente malheureusement une leçon contestée, des « maux des Thasiens. »

Κλαίειν Θασίων μὲν, οὐ τὰ Μαγνήτων κακά.

Quoi qu'il en soit des embarras et des souffrances qui ne furent peut-être pas épargnés aux premières années de la colonie, elle paraît avoir pris un rapide essor. Elle réussit sans doute à expulser de l'île, s'ils y étaient encore, les Phéniciens, que le développement des cités ioniennes et éoliennes des îles, ainsi que de la côte d'Asie, commençait alors à bannir de la mer Égée. Quant aux mines, les Grecs, continuant probablement à se servir des procédés et des méthodes d'exploitation phéniciennes, n'en laissèrent pas décroître le produit, et nous les trouvons, deux siècles plus tard, accoutumés à en tirer un très-beau revenu.

Non contents de cette source de richesses, les Thasiens poursuivirent bientôt les Thraces, autrefois maîtres de l'île, jusque sur le continent. C'était le moment où les plus anciennes colonies grecques, devenant métropoles à leur tour, semaient sur tous les rivages de la Méditerranée, et même de l'Euxin, de jeunes et commerçantes cités, qui faisaient partout reculer devant elles la barbarie et la refoulaient vers l'intérieur des terres; les Ioniens, en Orient, comme les Achéens en Sicile et dans la Grande-Grèce, étaient, par Phocée et Milet, à la tête du mouvement. Les nouveaux habitants de Thasos, qui, par les Pariens, appartenaient à la race ionienne, furent emportés aussi par cet élan, par cette force d'expansion qui poussait vers cette époque les navires de Milet jusqu'au fond du Bosphore Cimmérien, ceux de Phocée jusqu'aux côtes d'Espagne. Mais les Thasiens, pour s'étendre et s'enrichir, n'avaient pas besoin d'aller si loin; ils avaient en face et tout près d'eux les montagnes aurifères et les plaines fécondes de la Thrace, tout un monde inconnu, dont la Grèce commençait alors à soupçonner et à convoiter les richesses. Il paraît que l'effort en ce sens ne se fit point attendre; car c'était peu d'années, une génération peut-être, après la fondation de la colonie, que se livraient contre les Saies ou Sapéens les combats d'où le poëte de Paros ne rapportait pas son bouclier. Mais tous les soldats de Thasos ne ressemblaient pas à Archiloque, et, s'ils essuyèrent quelques défaites, la persévérance de leurs efforts finit par mettre la fortune de leur côté. Après des luttes dont l'histoire ne nous a pas conservé le récit, mais qui remplirent sans doute tout le VII[e] siècle, et peut-être une partie du VI[e], nous trouvons les Thasiens, vers 500, maîtres incontestés de toute la côte depuis l'embouchure du Strymon, au delà duquel ils auraient rencontré les colonies chal-

cidiennes, jusqu'à l'embouchure du Nestos[1]. Ils avaient même, bien au delà de ces limites, fondé, dès le temps d'Archiloque, un établissement nommé *Strymè*, sur le territoire même de Maronée, colonie de Chios. Malgré l'opposition des Maronéens, ils auraient réussi à se maintenir en possession de ce petit port, qui, plusieurs siècles après, au temps de Philippe, redeviendra un sujet de guerre entre Thasos et Maronée[2].

Mais les Thasiens ne pouvaient songer à s'étendre dans cette direction, vers l'Èbre : les villes d'Abdère, de Maronée et d'Énos s'étaient solidement établies sur toute la côte, du Nestos à la Chersonèse de Thrace, et n'y laissaient pas de place aux conquêtes. Le vrai domaine des Thasiens, c'était le littoral du Strymon au Nestos; ils y possédaient les villes de Galepsos, Œsymè, Scaptè-Hylè et Daton. Il n'est pas très-aisé de déterminer exactement la position de chacune de ces colonies ou comptoirs.

Galepsos paraît avoir été, de toutes ces villes, la plus occidentale; elle était située non loin de l'embouchure du Strymon, au pied du Pangée, peut-être là où se trouve maintenant l'échelle d'Orfano, ou dans les environs; car Scylax, partant d'Amphipolis et marchant vers l'Orient[3], la nomme, après Amphipolis et Phagres, Strabon entre Phagres et Apollonie; Thucydide la rapproche une fois d'Argilos, la première place à l'ouest de Strymon, l'autre fois d'Œsymè, que, d'après Scylax, nous devons chercher quelque part au sud de la baie de Cavala, à l'est de Galepsos[4].

Œsymè, quoique remontant à une très-haute antiquité et mentionnée dans Homère, devait être une très-petite ville, dont il est impossible de retrouver maintenant l'emplàcement[5]. Quant à Scaptè-Hylè, qui n'est nulle part donnée comme un port, et où il y avait des mines fort productives, je placerais volontiers cet établissement à quelque distance du rivage, à l'entrée de l'une des vallées du Pangée, dans le voisinage ou sur l'emplacement

[1] Heraclid. Pontic. ap. *Frag. Hist. græc.* éd. Didot, t. II, p. 197.

[2] Hérodote (VIII, CVIII) appelle Strymè une ville thasienne, *Θασίων πόλις*.

[3] Scylax, p. 64, éd. gr.

[4] T. VII, p. 33: *Εἶτα αἱ τοῦ Στρυμόνος ἐκβολαί· εἶτα Φάγρης, Γαληψός, Ἀπολλωνία, πᾶσαι πόλεις· εἶτα τὸ Νέστου στόμα* (IV, 107; V, 6).

[5] *Il.* VIII 304; cf. Athén. *Deipnosoph.* II, p. 31; Skymnos (v. 655) se contente de placer Œsymè entre Amphipolis et Néapolis, sans nommer Galepsos.

même de la moderne Pravista, auprès de laquelle, m'a-t-on dit, on rencontre encore des traces de métaux précieux[1]. Il n'est pas probable que les gisements minéraux se trouvassent sur le rivage même; ils devaient plutôt se rencontrer à une certaine hauteur dans la montagne. Enfin le long séjour de Thucydide à Scaptè-Hylè pendant son exil me semble indiquer que cette bourgade n'était point tout à fait sur la côte, car toutes les villes de ce littoral, nous le voyons par Thucydide et par les listes de tribus parvenues jusqu'à nous, étaient alors sujettes d'Athènes, et exposées à recevoir sans cesse la visite de navires et de troupes athéniennes; elles ne pouvaient donc servir d'asile à un banni d'Athènes, tandis qu'une bourgade cachée dans un repli de la montagne, à quelques heures de la mer, se prêtait bien mieux à abriter son exil[2].

Daton, qui avait, selon Strabon[3], des champs fertiles, des chantiers de construction et des mines, ne me paraît guère pouvoir se placer ailleurs qu'au fond du vaste et beau port qui se trouve au sud-ouest de Cavala et qui est maintenant connu dans le pays sous le nom d'*Eski-Cavala*, « la Vieille-Cavale ». Là seulement il y a entre la montagne et la mer une plaine assez étendue et assez arrosée pour mériter d'être cultivée; là seulement un port assez sûr pour qu'il ait été commode d'y construire et d'y lancer des navires[4]; enfin le contre-fort du Pangée où est adossé maintenant le village de Leftéro, à cinq ou six kilomètres du port de la Vieille-Cavale, pouvait très-bien renfermer autrefois des mines. Leftéro-Limani, comme on appelle maintenant ce beau havre, offrait donc aux Thasiens, pour le chargement des produits de leurs mines et pour leur commerce avec l'intérieur, la position la plus avantageuse qu'il leur fût possible de trouver dans la baie qui s'arrondit et se creuse en face de Thasos.

On pourrait s'étonner de ne pas trouver de médailles de Daton,

[1] C'est à ces travaux d'exploitation que Scaptè-Hylè doit son nom, de σκάπτω « fendre, creuser, fouiller », et de ὕλη « forêt ». On pourrait donc le traduire mot à mot par « forêt fouillée ». (Voir, sur ces traces, ou du moins sur ces souvenirs d'anciennes exploitations minières conservés dans le Pangée, L. Heuzey, *Mission archéologique de Macédoine*, p. 27.)

[2] Plut. *De Exilio*, XII; *Vita Cimonis*, IV; Marcell. *Vita Thuc.*

[3] VII, XXXIII.

[4] Diodore (XVII, V) et Appien (*De Bello civili*, IV, CV) se trompent évidemment quand ils font de Daton et de Crénides, depuis Philippe, une même ville; Daton, cela n'est pas douteux, a toujours été au bord de la mer.

et de ne point rencontrer le nom de cette ville dans l'histoire de la guerre du Péloponèse et des luttes qui remplirent le siècle suivant; mais ce silence s'explique par la naissance d'une nouvelle ville, Néopolis ou Néapolis, dans le voisinage de Daton, vers l'époque de l'asservissement et de la décadence de Thasos. Néopolis paraît être une colonie d'Athènes, ou du moins avoir été fondée par des Athéniens mêlés à des colons thasiens, probablement sur la petite presqu'île qu'occupe maintenant la ville de Cavala [1]. Cet établissement donna à Daton une dangereuse rivale. Néopolis semble avoir rapidement acquis de l'importance, et remplacé Daton, la colonie thasienne, Thasos alors n'étant plus là pour la soutenir. Le nom de Néopolis se trouve dans les listes du tribut que payaient les alliés à Athènes avant et pendant la guerre du Péloponèse, et la ville le conserva jusque sous les empereurs byzantins. Sa durée et sa prospérité continue s'expliquent aisément quand on songe qu'elle était comme le port de la grande et opulente cité de Philippes.

A l'est de Daton, les Thasiens possédaient la partie de la plaine que le Nestos laisse à droite. Là ils avaient des échelles qui, exposées dans ce pays découvert aux incursions des Thraces, ne pouvaient acquérir une grande importance et ne méritaient pas d'être nommées. Pistyros, mentionnée en passant par Hérodote [2], était peut-être un de ces villages thasiens; il y avait là des pêcheries sur des étangs salés très-poissonneux, qui donnent, encore maintenant, une boutargue très-renommée dans le pays d'alentour.

Les Thasiens, vers le commencement du ve siècle, où nous les trouvons dans le récit d'Hérodote, vivaient, à ce qu'il semble, en assez bonne intelligence avec les Thraces, malgré leurs conquêtes sur ces tribus. Celles-ci, restées maîtresses de la magnifique plaine de l'Angitas et du Strymon, ainsi que des hautes vallées du Pangée et des pentes qu'il étale vers l'ouest, le nord et le levant, avaient fini par se résigner à voir aux mains des Thasiens le versant méridional de leur montagne et tout le littoral. Les Thraces

[1] Voir, pour tout ce qui regarde la fondation de Néopolis, L. Heuzey, *Mission archéologique de Macédoine*, p. 24 et 25, et une curieuse inscription (*ibid.* n° 5) qui fournit une raison de plus de croire à la part prise par les Athéniens à l'établissement de la « ville nouvelle ».

[2] VII, CIX.

trouvaient sans doute, à ce voisinage, des facilités pour l'écoulement de leurs denrées, et c'était peut-être à leurs relations amicales avec les Thasiens, aux conseils et aux exemples de ces habiles ouvriers, héritiers de l'industrie phénicienne, que les Pières, les Odomantes et les Satres devaient de pouvoir exploiter les mines d'or et d'argent que renfermaient leurs vallées.

Ce ne fut donc dónc pas de ces barbares que vint la première attaque provoquée, vers la fin du VI[e] siècle, par la richesse et la prospérité de Thasos. L'auteur de l'entreprise fut un Grec, Histiée de Milet[1]: Cet aventurier, pendant que les Perses, provoqués par sa témérité, mettaient à sac la malheureuse Ionie, se consolait en exerçant la piraterie dans l'Hellespont et la mer Égée. En 494 avant Jésus-Christ, amenant avec lui une petite armée d'Ioniens et d'Éoliens jaloux de la fortune de Thasos et avides de prendre part au pillage de ses trésors, il vint mettre le siége devant Thasos. Cette ville, qui n'était encore que très-imparfaitement fortifiée, se trouvait en grand danger de succomber; elle fut sauvée par un mouvement de la flotte phénicienne sur les derrières d'Histiée. Craignant pour Lesbos et Chios, qui tenaient encore contre les Perses, Histiée s'en retourna, avec toutes ses troupes, à Lesbos.

Ainsi délivrés inopinément de ce péril, les Thasiens résolurent de prendre leurs précautions contre l'avenir[2]. Ils commencèrent à se donner une flotte de guerre, qu'ils augmentaient chaque année, et à entourer leur cité d'un mur plus haut et plus fort[3]. Les montagnes de l'île leur fournissaient en abondance du bois pour leurs navires et du marbre pour leurs murailles. Les Thasiens pouvaient aisément faire face à ces dépenses; c'est qu'en ce moment Thasos, surtout après les désastres que venait d'éprouver l'Ionie, était une des cités les plus opulentes du monde grec. Hé-

[1] Hérod. VI, XXVIII.

[2] *Id. ibid.* VI, XLVI.

[3] *Id. ibid.* *Οἱ γὰρ δὴ Θάσιοι, οἷα ὑπὸ Ἱστιαίου τε τοῦ Μιλησίου πολιορκηθέντες καὶ προσόδων ἐουσέων μεγάλων, ἐχρέωντο τοῖσι χρήμασι νηῦς τε ναυπηγεύμενοι μακρὰς καὶ τεῖχος περιβαλλόμενοι. Ἡ δὲ πρόσοδός σφι ἐγίνετο ἔκ τε τῆς ἠπείρου καὶ ἀπὸ τῶν μετάλλων. Ἐκ μέν γε τῶν ἐκ Σκαπτῆς Ὕλης τῶν χρυσείων μετάλλων τὸ ἐπίπαν ὀγδώκοντα τάλαντα προσήϊε, ἐκ δὲ τῶν ἐν αὐτῇ Θάσῳ ἐλάσσω μὲν τούτων, συχνὰ δὲ οὕτω ὥστε τὸ ἐπίπαν Θασίοισι ἐοῦσι καρπῶν ἀτελέσι προσήϊε ἀπό τε τῆς ἠπείρου καὶ τῶν μετάλλων ἔτεος ἑκάστου διηκόσια τάλαντα, ὅτε δὲ τὸ πλεῖστον προσῆλθε, τριηκόσια.*

rodote, frappé de cette extraordinaire richesse, nous a laissé le compte et indiqué les sources des revenus de l'État, tels qu'ils étaient à Thasos avant que l'île eût à payer aucun tribut à un maître étranger. Il est certain en effet qu'Hérodote, dans le passage où il donne le chiffre « du revenu des Thasiens, » n'entend pas, comme pourrait le faire un économiste moderne, évaluer la production annuelle de Thasos et de ses colonies, le revenu national composé du produit de tous les capitaux, de l'ensemble de tous les revenus privés. Un calcul si compliqué, qui maintenant encore présente des difficultés à notre science économique, eût été impossible à l'époque d'Hérodote, et un Grec de ce temps n'en eût même pas conçu l'idée. Rien au contraire n'était plus aisé que de relever les revenus de l'État, indiqués chaque année par des chiffres soumis sans doute ici, comme à Athènes, au contrôle de l'assemblée populaire, puis gravés sur la pierre.

Les revenus de l'État étaient donc d'après Hérodote, vers 490, de deux cents talents (1,112,180 francs) dans les années ordinaires, et, dans les meilleures années, ils s'élevaient jusqu'à trois cents talents (1,668,270 francs). L'historien indique deux sources de ce revenu; la principale, ce sont les mines d'or que les Thasiens possédaient sur le continent, au pied du Pangée, à Scaptè-Hylè, et celles qu'ils avaient dans leur île même, où ils continuaient les travaux des Phéniciens. Les mines du Pangée rapportaient en moyenne quatre-vingts talents (444,872 francs), celles de Thasos un peu moins, peut-être soixante à soixante et dix talents, de manière que les deux exploitations réunies donnassent à l'État de cent quarante à cent cinquante talents. On n'a d'ailleurs pas là, à ce qu'il semble, le produit total des mines, que l'État ne pouvait guère exploiter directement, mais la part du produit que devaient lui remettre les entrepreneurs auxquels il accordait des concessions ou donnait les mines à loyer[1].

L'autre source de la fortune des Thasiens, celle qui complétait la somme de deux cents ou trois cents talents donnée comme total par Hérodote, n'est indiquée par lui que d'une manière beaucoup moins précise. « Leur revenu, dit-il, provenait de la terre

[1] Voir dans Bœckh, *Écon. polit. des Athéniens*, l. III, ch. III, comment était organisée en Attique l'exploitation des mines du Laurium, et quelle part y était réservée à l'État.

ferme et des mines. » De quelle nature étaient ces revenus de la terre ferme, et que produisaient aux Thasiens leurs établissements sur la côte de Thrace? L'historien n'entre dans aucun détail; mais étudions les lieux, voyons ce qui se faisait ailleurs, et nous pourrons peut-être, par l'induction et l'analogie, combler cette lacune.

Les terres que possédaient les Thasiens sur tout ce littoral, du Strymon au Nestos, avaient certainement été acquises, au moins la plupart d'entre elles, par la force des armes, dans des expéditions entreprises au nom de la république de Thasos. Elles étaient donc en grande partie la propriété de l'État, qui les donnait à ferme, soit à des cultivateurs indigènes, soit à des Thasiens établis sur le continent. A Thasos comme à Athènes, les loyers des terres du domaine public devaient former une branche importante des revenus de l'État.

Mais ce qui devait rapporter encore plus que ces fermages, c'étaient les douanes que les Thasiens avaient certainement établies dans tous leurs comptoirs. Ce n'était que par l'intermédiaire des Thasiens que les tribus thraces qui exploitaient les mines du Pangée ou qui cultivaient les champs humides et féconds qu'arrosent le Strymon, l'Angitas et le Nestos, pouvaient écouler leurs produits, et dans ces affaires avec des peuples ignorants et grossiers, dans ce négoce dont ils avaient en quelque sorte le monopole, les Thasiens devaient faire des bénéfices énormes. Demandez aux négociants francs de Salonique et de Cavala ce que maintenant, dans des conditions à peu près pareilles et sur ces mêmes rivages, leur donnent de profits les tabacs, les cotons et les céréales qu'ils achètent aux Bulgares et aux Turcs des plaines de Sérès et de Drama. Aussi le produit des droits qui frappaient ce commerce, quelque légers qu'ils fussent et de quelque manière qu'ils aient été établis, devait-il monter assez haut.

C'est à cette première période de l'histoire de Thasos que l'on doit attribuer les curieuses monnaies d'argent qui portent, d'un côté, un carré creux, de l'autre, avec des détails obscènes, un satyre sollicitant une bacchante ou la saisissant et l'embrassant de force[1]. Cette représentation semble se rattacher au culte orgiaque

[1] Mionnet, *Description des médailles*, t. II du *Supplément*. Elles sont décrites dans l'avant-propos du volume, et figurées dans la planche insérée page 545 du même tome.

de Bacchus tel qu'il était pratiqué dans le Pangée, l'Hémus et le Rhodope. Les médailles où elle se rencontre sont globuleuses, et de travail plus ou moins archaïque; quelques-unes portent dans le champ les lettres ΘΑ, tandis que les autres, sans légende, offrent avec les premières la plus grande analogie de style. On les trouve à Thasos et dans toute la région de la Thrace qui avoisine cette île. Pour n'être pas, malgré leur haute antiquité, plus rares qu'elles ne le sont maintenant, il faut qu'à une certaine époque il en ait été émis et répandu dans le pays une très-grande quantité. Frappées sans doute surtout à Thasos et dans ses colonies, elles ont dû, pendant longtemps, être le principal moyen d'échange entre les Thasiens et les barbares leurs voisins, et servir de monnaie courante dans le Pangée comme sur les rives du Strymon et du Nestos.

De longs jours de puissance et de prospérité toujours croissante semblaient donc s'annoncer pour Thasos; elle avait employé ses riches revenus à s'assurer contre une surprise comme celle qui avait manqué la faire tomber aux mains d'Histiée, et, par l'augmentation du nombre de ses vaisseaux longs, elle s'apprêtait à étendre son commerce et peut-être à soumettre les îles voisines à son influence; quand les Thasiens se trouvèrent tout d'un coup en face de l'empire perse, qui s'apprêtait, avec Darius, à fondre sur l'Europe. Cette rencontre arrêta leur essor. En 492, dans la première expédition de Mardonius au delà de l'Hellespont, la flotte qui accompagnait son armée se présenta devant Thasos[1]. On ne pouvait guère songer à la résistance, quand le bruit des récents malheurs de l'Ionie et du triomphe facile des Perses effrayait encore tout l'Orient; les Thasiens se soumirent donc, et prêtèrent hommage au grand roi. Il ne paraît pas que cette première visite des Perses ait été accompagnée de violences ou que l'on ait alors demandé à l'île de grands sacrifices; mais bientôt le joug des Perses se fit sentir plus durement aux Thasiens.

Ils avaient été accusés par leurs voisins, auprès de Darius, de méditer une défection[2]. Hérodote ne nomme pas les dénonciateurs, mais c'était sans doute quelque ville de la côte de Thrace, Abdère, Énos ou Maronée, jalouse des possessions de Thasos en terre ferme et excitée par l'espérance d'en recueillir la succession.

[1] Hérod. VI, XLIV.
[2] *Id.* VI, XLVII.

Un messager du grand roi vint donc, en 490, ordonner aux Thasiens d'abattre leurs murs et de conduire leurs navires à Abdère, peut-être la cité délatrice, pour être là remis aux mains des officiers du roi. Les Thasiens abattirent leurs murs et livrèrent leurs vaisseaux.

Les Perses se contentaient en général de soumettre les États grecs à un tribut et à une sorte de suzeraineté presque nominale; aussi ne paraissent-ils pas avoir enlevé aux Thasiens leurs possessions de terre ferme, car, lors du passage de Xercès avec son immense armée, la république de Thasos, comme maîtresse d'une partie du continent que traversait l'expédition, dut nourrir pendant un jour le roi et ses troupes. Un des principaux de la ville, Antipater, fils d'Orgis, fut chargé par le peuple d'ordonner le souper, et de faire à cette fin toutes les dépenses nécessaires[1]; quand il vint rendre ses comptes après s'être acquitté de la commission, il prouva que le festin avait coûté quatre cents talents d'argent (2,224,360 fr.); les Thasiens, comme les Abdéritains, devaient remercier les dieux que Xercès et sa suite se contentassent d'un seul repas par jour. Ils n'en furent d'ailleurs pas quittes à ce prix; il leur fallut équiper des vaisseaux et les joindre à la flotte perse; c'est là ce qu'Hérodote indique clairement, quoique d'une manière un peu générale et sans nommer Thasos[2]. « Les Grecs, dit-il, qui habitent la Thrace et les îles voisines de la Thrace fournirent cent vingt navires. » Comment croire que, de ces îles voisines de la Thrace, la plus riche et la plus florissante ait été oubliée dans cette réquisition? Une galère de Lemnos est mentionnée par Hérodote dans le combat de l'Artémision, une de Samothrace à Salamine; s'il ne nomme pas les Thasiens, c'est uniquement qu'il n'a rien de particulier à en dire, qu'aucun fait d'armes ou aucun accident ne les a signalés.

Après la fuite de Xercès, quand la flotte grecque, victorieuse à Mycale, parut dans les eaux de la Thrace, les Thasiens, comme les autres, s'empressèrent de secouer la domination des Perses, et quand, deux ans plus tard, l'insolence et la trahison de Pausanias déterminèrent les alliés à se tourner vers les généraux athéniens, Thasos entra dans la confédération qui s'organisa par les soins d'Aristide et de Cimon sous la présidence d'Athènes.

[1] Hérod. VII, CXXXV.
[2] VII, CXVIII.

Thasos eut encore là, entre deux orages, quelques beaux jours. Son commerce, en effet, n'avait pu que gagner aux passages de flottes, aux mouvements d'armées qui, depuis Platée et Mycale, animaient ces mers et ces rivages, ainsi qu'aux plus intimes rapports établis par la ligue de Délos entre les différentes îles et colonies grecques. Le goût et le sentiment des arts ne faisaient pas défaut à sa prospérité, et elle cherchait à ses richesses un noble emploi; en attendant qu'elle eût à elle de grands artistes, elle sut attacher son nom à l'une des œuvres d'un des plus célèbres sculpteurs de la Grèce, elle fit consacrer à Olympie par le fils de Micon, Onatas, le meilleur des maîtres d'Égine, une statue presque colossale de l'Hercule thasien. Comme le remarque Pausanias[1], qui admirait cette statue six siècles plus tard, à Olympie, l'Hercule thasien n'était plus alors le dieu phénicien qui avait été d'abord adoré dans cette île; ce culte n'avait jamais cessé d'occuper le premier rang dans les religions thasiennes, mais il s'était transformé peu à peu, et, tout en conservant sans doute au dieu quelques attributs particuliers, il était arrivé à se rapprocher sensiblement de celui que l'on rendait dans toute la Grèce au fils d'Alcmène. Avec ce nouveau caractère, qu'il avait dû prendre dès l'établissement des Grecs dans l'île, Hercule restera toujours le grand dieu, le sauveur et le protecteur de Thasos.

Après Hercule, le dieu le plus vénéré des Thasiens, celui que l'on trouve associé au fils d'Alcmène sur les belles pièces d'argent qui, dans le cours de ce siècle, vont remplacer à Thasos les types barbares de ses monnaies primitives, c'est Bacchus, le dieu de la vigne. Les origines phéniciennes expliquent suffisamment les honneurs rendus à Hercule dans l'île de Thasos et le rang qu'il y garde toujours; quant à Bacchus, quoi de plus naturel que de le voir adoré dans une île dont ses présents formaient la principale richesse? C'est d'ailleurs un dieu thrace.

Un autre culte particulier de Thasos, c'est celui de Déméter, de la Déméter cabirique, si l'on en croit Creuzer, telle qu'on l'honorait à Samothrace[2]. Nous savons par Pausanias à quelle époque Tellis et Cléobée avaient apporté ce culte à Thasos, où il s'était sans doute un peu modifié sous l'influence des religions de l'île voisine, comme semble l'indiquer une médaille thasienne,

[1] V, xx.

[2] Voyez Guigniaut, *Religions de l'antiquité*, t. II, 1re partie, p. 315.

où on la voit rapprochée des Dioscures, qui sont eux-mêmes regardés parfois comme deux Cabires. Quel qu'ait été au juste le caractère de la Cérès thasienne, la fertilité renommée de l'île suffit à expliquer les hommages qu'y recevait cette déesse. Eustathe, commentant Denys le Périégète[1], s'exprime ainsi : « Il appelle Thasos ogygienne et rivage de Cérès, à cause de la fécondité et de la richesse de son sol. »

Le culte proprement dit des Cabires de Samothrace ou de Lemnos ne paraît pas s'être jamais établi à Thasos même; mais, par l'initiation aux mystères de Samothrace, où se faisaient admettre, dès leur première jeunesse, presque tous les habitants des pays d'alentour, la religion dont cette île était le centre et le foyer dut exercer une influence sur l'esprit des Thasiens. On pense en retrouver des traces dans quelques inscriptions thasiennes, d'époque assez basse, il est vrai, où la croyance à la vie future se présente sous des formes que l'on croit pouvoir rattacher à la tradition et à l'enseignement des mystères[2].

Les autres grands dieux de la Grèce, nous l'apprenons par l'histoire et les inscriptions, eurent aussi leurs autels et leurs prêtres à Thasos; mais, comme ils n'y avaient reçu aucun attribut singulier, il est inutile d'en parler. Le culte et le temple de Minerve, dont il est question dans un décret antérieur à la conquête romaine, datent peut-être, à Thasos seulement, de l'occupation athénienne[3].

Cette occupation ne devait pas se faire attendre : Thasos fut un des premiers, parmi les États confédérés, qui passèrent du rang d'alliés à celui de sujets d'Athènes. Nous ne savons pas à quelles conditions les Thasiens étaient entrés dans la ligue de Délos. Quelques-uns des confédérés avaient offert, dès le début, de s'acquitter envers les Athéniens au moyen d'une contribution annuelle ou de navires que monteraient les marins d'Athènes; les Athéniens avaient d'abord fait mine de vouloir exiger le service militaire; mais bientôt, mieux inspirés, ils avaient laissé la plupart des villes s'en exempter à ce prix et préparer elles-mêmes leur asservissement en désapprenant les fatigues et les dangers de la guerre. Pendant que les Grecs d'Asie et des îles s'endor-

[1] Voyez p. 525.
[2] Voyez Bœckh, *C. I. Gr.* n° 2161 b. — Cf. l'inscription inédite que je publie.
[3] *C. I.* n° 2161.

maient et s'affaiblissaient dans la prospérité, sans souci de l'avenir, Athènes exerçait et aguerrissait à leurs frais sa flotte et son armée. Les Thasiens, tout porte à le croire, ne commirent pas la même faute que beaucoup de leurs voisins; ils s'engagèrent et persévérèrent à fournir leur contingent de vaisseaux, de marins, et d'hoplites. S'ils ne s'étaient tenus ainsi en haleine, s'ils n'avaient continué à payer de leur personne dans la guerre contre les Perses, comment auraient-ils pu, onze ans plus tard, opposer à la puissante Athènes une aussi vigoureuse et aussi longue résistance?

La rupture eut des motifs étrangers aux charges et aux conditions de l'alliance; elle fut amenée par un conflit d'intérêts, sur le continent, entre les Thasiens, à peu près maîtres de toute la côte du Nestos au Strymon, et les Athéniens, que la prise d'Éion, vers 472, avait établis à l'embouchure du Strymon, au pied du Pangée[1]. Sans doute les Thasiens n'avaient pas vu sans jalousie ce dangereux voisinage; puis des colons avaient dû arriver d'Athènes, en vue, soit d'obtenir des concessions de terres, soit de s'associer avec quelques-uns des rois et chefs thraces pour l'exploitation de ces mines du Pangée que les Thasiens avaient alors presque toutes entre leurs mains; peut-être aussi, profitant de la position si favorable d'Éion, des marchands athéniens ou des métèques protégés par Athènes avaient-ils réussi à détourner et à attirer dans cette nouvelle voie une partie de ce grand commerce avec l'intérieur dont les Thasiens étaient auparavant les intermédiaires obligés et dont ils tiraient de si grands profits. De là de sourds mécontentements et des froissements continuels, puis enfin, sans doute en 465, rupture ouverte : les Thasiens déclarent qu'ils se retirent de l'alliance. Mais les Athéniens n'admettaient point, ils venaient de le montrer par l'exemple de Naxos, que l'on eût le droit de sortir de la confédération volontairement, comme on y était entré; leur suprématie dans la mer Égée n'était qu'à ce prix. S'ils laissaient se dissoudre ce vaste empire maritime dont chaque jour ils appréciaient mieux toute l'importance et toutes les promesses, avec lui disparaissait ce brillant avenir de puissance tout employée à de grandes choses et de richesse couronnée de la gloire des arts, que commençait à rêver, avec Périclès, la démo-

[1] Thuc. I, c-ci.

cratie athénienne. Toute défection devait donc être traitée comme une révolte. Dès que l'on apprend la détermination des Thasiens, Cimon arrive avec une flotte [1]. Les Thasiens, sans doute dans le détroit qui sépare leur île du continent et en face de leur capitale, vont au-devant de lui et acceptent la bataille; ils sont vaincus, et perdent trente-trois vaisseaux. Les Athéniens aussitôt débarquent dans l'île et mettent le siége devant la ville, pendant que leur flotte la bloquait du côté de la mer.

Mais la place était forte; les murailles en avaient sans doute été relevées, plus épaisses et plus hautes que par le passé, aussitôt après la guerre médique; elle renfermait une population nombreuse, décidée à résister jusqu'à la dernière extrémité. Une loi fut portée « que celui qui proposerait de traiter avec les Athéniens serait mis à mort [2]. » Les femmes mêmes, aussi animées de patriotisme et de haine que les hommes, prenaient part à la lutte. Les Thasiens, pour repousser les assiégeants, avaient dressé des machines en dedans de leurs murs; mais ils manquaient de cordes pour les assujettir et les faire jouer; les Thasiennes coupèrent et offrirent leurs cheveux [3].

Grâce donc aux défenseurs de la ville, grâce à l'énergique résolution des habitants, le siége se prolongea assez pour que les envoyés des Thasiens, trompant la vigilance des assiégeants, pussent parvenir jusqu'à Sparte, signaler à ses magistrats l'ambition et la puissance chaque jour croissantes d'Athènes, et lui demander une invasion en Attique qui sauvât Thasos en rappelant à la défense de ses foyers l'armée de Cimon [4]. Sparte avait promis cette diversion et se préparait à l'exécuter, quand un tremblement de terre, suivi de la révolte des Ilotes et des Messéniens, vint lui donner assez à faire en Laconie pour qu'elle ne pût songer à provoquer Athènes. Thasos, abandonnée à elle-même, devait succomber; le siége était arrivé à sa troisième année sans aboutir encore; mais la guerre et la famine diminuaient tous les jours le nombre des défenseurs de la place, et rendaient de plus en plus cruelles les souffrances de la nombreuse population qui, sans doute de tous les points de l'île, était venue se

[1] Plut. *Cimon*, XIV.
[2] Polyen. *Strat.* II, XXXIII.
[3] *Id. ibid.* VIII, LXVII.
[4] Thuc. I, C; Plut. *l. l.* Diod. Sic. XI, LXX.

renfermer et se presser derrière les murailles de la capitale. On sentait qu'il fallait céder; mais la loi terrible qui punissait de mort toute proposition d'accommodement subsistait toujours. Un citoyen, dont le nom nous a été conservé, Hégétoridès, se dévoua pour le salut de tous. S'étant mis lui-même une corde au cou, il parut en cet état devant l'assemblée du peuple. « Citoyens, dit-il, usez-en avec moi comme vous le voudrez, et selon votre intérêt; mais du moins, au prix de ma mort, sauvez ce qui reste encore des citoyens, en abrogeant la loi. » Les Thasiens comprirent; ils ne firent point de mal à Hégétoridès; la loi fut rapportée, des négociations furent ouvertes, et les conditions du vainqueur acceptées.

Les Thasiens durent rentrer dans l'alliance d'Athènes, et lui livrer les villes, territoires et mines qu'ils possédaient en terre ferme, ainsi que tous leurs vaisseaux; enfin une somme, dont nous ignorons le montant, dut être payée immédiatement comme indemnité de guerre, en même temps qu'était réglée la contribution annuelle à laquelle Thasos serait tenue désormais envers Athènes (463).

CHAPITRE III.

HISTOIRE DE THASOS SOUS LA DOMINATION ATHÉNIENNE.

(463 — 405.)

Les textes anciens ne nous donnent aucun moyen d'évaluer, même approximativement, la taxe annuelle qui, après la reddition de la ville, fut imposée à Thasos; il faut, pour combler jusqu'à un certain point cette lacune, recourir à ces listes de tributs qui, gravées sur la pierre et conservées dans l'acropole d'Athènes, y ont été retrouvées il y a peu d'années. Je suivrai, pour tout ce qui se rapporte à ces tables, le texte qu'en a donné Bœckh, ainsi que l'ordre dans lequel il les a rangées, et l'ingénieux et savant commentaire dont il les a accompagnées [1].

D'après sa conjecture, qui présente un très-haut degré de vraisemblance, les nombres que nous trouvons dans ces tables, au

[1] Bœckh, *Staatshaushaltung der Athener*, deuxième édition, tome II, appendice XX, 1851.

moins dans toutes celles de ces tables où se rencontre le nom de Thasos, représentent la dîme d'un mois de la contribution annuelle de chaque ville, c'est-à-dire, le dixième du douzième, ou le cent vingtième du tribut. Ce prélèvement aurait été fait, chaque année, au profit du trésor particulier de Minerve, par les Hellénotames, sur les sommes qu'ils avaient reçues et encaissées. On peut donc toujours, par une simple multiplication, remonter de la cote indiquée par les tables à la somme totale payée cette année-là par l'État tributaire. Pour Thasos, en négligeant une ou deux cotes en partie effacées et dont il est impossible de rien tirer, voici les nombres que l'on trouve :

En 447 (ces indications d'années, Boeckh lui-même le déclare, sont loin de présenter une certitude absolue), trois cents drachmes, ce qui correspond à un tribut de six talents. Même cote en 445 et en 439.

En 448, cinquante-quatre drachmes, ou un tribut de un talent quatre cent quatre-vingts drachmes.

Enfin en 432, 426 (?), 420, 419, 412 (?), trois mille drachmes, ou un tribut de soixante talents.

Boeckh s'étonne, et à bon droit, de la faiblesse du tribut qui semble avoir été payé pendant une trentaine d'années par Thasos. Sans doute on peut écarter tout d'abord la cote de cinquante-quatre drachmes, qui ne se présente qu'une fois et paraît appartenir à une année où les Thasiens, pour un motif ou pour un autre, auraient obtenu un dégrèvement provisoire et tout accidentel, ou n'auraient pu acquitter qu'une portion de leur contribution annuelle; il se pourrait que ce fût à la suite de cette stérilité, qui, dans le cours de ce siècle, appauvrit et désola Thasos pendant trois années consécutives[1]. Mais on est forcé de tenir un tout autre compte de la somme de trois cents drachmes qui revient plusieurs fois, et qui semble prouver que, jusque vers le commencement de la guerre du Péloponèse, les Thasiens n'auraient été régulièrement taxés qu'à six talents par an. Mais ne voit-on pas, dans le même temps, d'autres îles, qui étaient loin de passer pour aussi opulentes que Thasos, payer un tribut beaucoup plus fort, Naxos quinze talents, Paros trente talents? En n'étant imposée qu'à six talents, Thasos se trouverait rangée à

[1] Pausanias, VI, xi.

côté de Ténos, d'Andros ou de Siphnos. A elles seules, les mines situées dans l'île même de Thasos ne rapportaient-elles pas à l'État un revenu d'au moins soixante talents, et peut-on supposer que les Athéniens, qui n'écorchaient pas, je crois, les alliés, mais qui savaient les tondre, eussent si peu demandé à qui pouvait tant donner? Thasos en effet dut bien vite se remettre des maux de la guerre, et, si la perte de ses possessions de terre ferme diminua sensiblement son opulence, il lui restait encore bien des sources de richesse et de prospérité. Si d'ailleurs Thasos n'avait été en état de fournir que six talents, comment expliquerait-on que le tribut montât tout d'un coup de cette somme si faible à la somme, comparativement très-élevée, de soixante talents, qui paraît être la contribution ordinaire de Thasos pendant toute la guerre du Péloponèse? C'est juste la contribution d'Égine pendant toute cette époque, et quelques talents de plus que celle de Byzance; enfin cela paraît bien mieux en rapport avec ce que nous savons des ressources de Thasos. Reste donc seulement à expliquer la taxe si faible des premières années, qui ne peut certes représenter tout ce que Thasos payait alors aux Athéniens.

Bœckh se tire d'embarras par une ingénieuse et très-vraisemblable conjecture. Selon lui, la subite élévation du tribut, vers 432, au chiffre de soixante talents, où il se maintient désormais jusqu'en 411, moment de la nouvelle défection de Thasos, correspondrait à une restitution qui aurait été faite alors aux Thasiens de quelque branche des revenus publics dont les aurait d'abord dépossédés la conquête. Mais quelle peut être la portion du domaine public dont la soustraction et le retour à l'État devront exercer sur le montant du tribut une telle influence et le faire varier dans une si forte proportion? Les possessions de terre ferme, on ne peut y songer; on voit, pendant toute cette période, les anciens comptoirs de Thasos figurer séparément, comme villes sujettes, dans la liste des alliés d'Athènes; quant aux mines du Pangée, elles étaient tombées entre les mains de grands propriétaires athéniens, comme l'historien Thucydide, qui en tiraient trop de profit pour songer à s'en dépouiller; enfin Athènes n'avait aucune raison de reconstituer un empire, de relever une puissance qu'elle avait pris tant de peine à détruire. Il n'en est pas ainsi des mines qui se trouvaient dans l'île même; Thucydide ne nous dit pas que la jouissance et l'exploitation en

aient été retirées aux Thasiens, et pourtant le chiffre si faible de la somme annuellement exigée de Thasos pendant la première moitié de la période qu'embrassent nos tables ne permet pas de croire que le produit des mines ait alors compté dans le revenu de la république de Thasos, revenu qui servait nécessairement de base au peuple d'Athènes pour la fixation du tribut. Voici donc ce que l'on peut supposer : à Thasos, aussitôt après la soumission de la ville révoltée, Athènes se serait attribué les droits que l'État avait sur les mines et les profits qu'il en tirait; par l'entremise de l'un de ces inspecteurs ou surveillants[1], comme elle en mettait parfois dans les cités alliées, elle aurait perçu en son nom et pour son propre compte la somme que devait payer l'entrepreneur à chaque nouvelle concession d'une certaine étendue du terrain minier, ainsi que la portion de ses bénéfices qu'il devait chaque année à l'État. Le produit de ces redevances, n'étant pas compris dans le tribut proprement dit, ne serait pas entré dans la caisse des Hellénotames, et, par conséquent, n'aurait jamais eu à figurer dans les tables qui nous sont parvenues. Au bout d'une trentaine d'années de ce régime, Athènes, soit qu'elle y trouvât des inconvénients et des embarras, soit qu'elle voulût se concilier les Thasiens, peut-être à la fois pour ces deux motifs, aurait rendu à la république de Thasos ses droits sur les mines de l'île qu'elle lui avait momentanément enlevés, et naturellement lui aurait au même instant imposé une augmentation de tribut en rapport avec ce que produisaient les redevances qu'elle abandonnait et qui faisaient retour aux Thasiens. C'est ainsi que, depuis lors, tout le revenu que le peuple d'Athènes tirait de l'île aurait figuré au chapitre du tribut, et la taxe annuelle de Thasos serait restée régulièrement fixée pendant environ vingt ans à soixante talents (333,654 francs).

Cette donnée, que l'on n'a aucune raison de révoquer en doute, nous fournit le moyen d'apprécier, dans une certaine mesure, la lourdeur des charges qu'Athènes faisait peser sur les alliés, à l'époque même où elle poussa le plus loin ses exigences. On n'a aucun motif de penser que les mines de Thasos fussent déjà épuisées, et ne produisissent plus à l'État, comme du temps d'Hérodote, une soixantaine de talents, revenu qui, à lui seul,

[1] Ἐπίσκοποι, φύλακες.

aurait déjà suffi à acquitter le tribut. Mais Thasos, même privée de ses possessions de terre ferme et de son monopole du commerce de toute une région de la Thrace, avait d'autres éléments de prospérité, que des relations plus intimes avec Athènes étaient faites plutôt pour développer que pour restreindre; ses marbres, ses fruits, son blé devaient trouver un débit plus facile, et c'est aussi vers cette époque que son vin semble commencer à devenir de mode à Athènes et à se répandre dans toute la Grèce [1]. Qu'on ajoute donc au produit des mines ces autres branches de revenu, et l'on se convaincra que la contribution de Thasos, quoiqu'elle fût, avec celle d'Égine, la plus forte de toutes celles que payaient les alliés, ne pesait point très-durement sur l'île. Le vrai grief des alliés d'Athènes contre son empire, c'est qu'il contrariait ce vif amour de l'indépendance municipale qui est un des traits les plus marqués du caractère grec; mais, malgré ce qu'en disent les ennemis d'Athènes dans les historiens anciens, dépositions passionnées que les modernes ont trop souvent prises au sérieux et acceptées sans réserve, Athènes, au moins jusqu'à la détresse et aux fautes politiques qui suivent les désastres de Sicile, ne paraît point, dans ses rapports avec les villes sujettes, avoir trop demandé à l'impôt, ni puisé, jusqu'à les dessécher et les tarir, aux sources de leur richesse et de leur prospérité matérielle.

Quelques pertes d'ailleurs de territoire ou d'argent que l'alliance et la conquête athénienne aient fait subir à Thasos, elle y gagna du moins l'honneur de fournir à la Grèce le premier de ses peintres célèbres, Polygnote, grave et brillant interprète des vieux mythes et des légendes homériques. Ce fut en effet probablement Cimon, qui, après avoir réduit Thasos, emmena le jeune artiste à Athènes; fils et élève d'un peintre thasien, Aglaophon, Polygnote s'était sans doute acquis de bonne heure, dans l'île, une réputation qui le fit distinguer du général athénien. Accueilli et encouragé par celui-ci, Polygnote dut saisir avec empressement l'occasion de paraître, sous les auspices d'un personnage comme Cimon, dans cette Athènes qui commençait dès lors, selon la belle expression de Thucydide, à être l'école de toute la Grèce. Son génie, aidé de ce puissant patronage, lui eut bientôt acquis à Athènes une renom-

[1] C'est à Athènes surtout que l'on a trouvé un assez grand nombre d'anses d'amphore portant le nom des Thasiens. (Voir G. Perrot, *Sceaux trouvés sur des anses d'amphores thasiennes*; dans la *Revue archéologique*, 1861.)

mée qui, de là, se répandit dans la Grèce entière. Ce fut lui qui, avec le concours d'Onatas et de Micon, mêla, dans le Pœcile, aux souvenirs de la guerre de Troie les souvenirs non moins héroïques de la grande épopée que venait d'achever la Grèce; son principal ouvrage, les vastes compositions dont il orna la Lesché de Delphes, font époque dans l'histoire de la peinture grecque. Cet imposant tableau de toute l'histoire primitive, de tout l'âge héroïque de la Grèce, était, pour l'imagination et la piété des Grecs, à peu près ce que furent pour l'Italie du XIVe et du XVe siècle les fresques dont Giotto, Orcagna, Masaccio et les autres maîtres antérieurs à Raphaël, couvrirent les murailles du Campo-Santo de Pise et des églises de Florence. Polygnote n'avait pas oublié de donner place dans son œuvre aux bienfaiteurs de sa patrie; dans l'une de ses compositions figuraient la vierge Cléobée, tenant sur ses genoux la ciste mystique, et Tellis, l'aïeul d'Archiloque, qui avait apporté à Thasos le culte et les mystères de Cérès.

Ce grand artiste paraît avoir été un noble cœur; il refusa le salaire qu'on lui offrait pour les travaux dont il avait embelli Athènes; le peuple aussitôt, touché de ce désintéressement, et ne voulant pas que la ville fût vaincue par le peintre en générosité, lui accorda une faveur des plus rares alors et des plus enviées, le droit de bourgeoisie à Athènes[1]; c'était comme une involontaire réparation du dur traitement qu'Athènes avait fait subir à la patrie de l'artiste. Depuis ce moment, Polygnote et sa famille paraissent tout à fait établis dans la Grèce continentale, et particulièrement à Athènes. Aristophon, frère de Polygnote, et comme lui élève de leur père, fut lui-même un bon peintre; cet Aglaophon qui peignit Alcibiade dans tout l'éclat de sa jeune beauté et au lendemain de ses victoires dans les grands jeux, assis sur les genoux de la nymphe Némée, était sans doute fils d'Aristophon, et ainsi neveu de Polygnote. Voilà donc que le vieux peintre thasien, Aglaophon, qui sans doute n'avait jamais quitté son île, se trouve devenu, par suite même des événements où avait succombé la liberté de son pays, le chef et le père d'une brillante famille d'artistes glorieusement mêlés au grand mouvement de l'art grec en ce siècle privilégié, adoptés par Athènes et recherchés par toute la Grèce[2]!

[1] Plut. *Cim.* IV.

[2] Nous n'avons pu qu'indiquer ici en passant le caractère et le rôle de Poly-

Vers la même époque un autre Thasien, d'un caractère bien différent, jouait aussi un certain rôle à Athènes : je veux parler de Stésimbrote. Stésimbrote, à peu près contemporain de Cimon, lui survécut quelques années, car un de ses livres fut évidemment écrit pendant la guerre du Péloponèse, après 431. Il paraît être venu à Athènes peu de temps après la guerre médique, et y avoir passé toute sa vie. Précurseur des sophistes, il se faisait payer, et fort cher, pour expliquer aux jeunes nobles les poëmes d'Homère, et leur enseigner l'éloquence; aussi Socrate se souvient-il de lui et le touche-t-il parfois, en passant, de son ironie. Naturellement attaché, par ces liaisons, au parti aristocratique, il écrivit, pour ses patrons, un ouvrage dont le titre était, d'après Athénée, *Thémistocle, Thucydide et Périclès ;* Athénée et Plutarque l'ont assez souvent cité pour que nous en puissions juger à peu près le caractère [1].

C'est une méchante langue que Stésimbrote. Si la passion politique et les dépits des personnages dont il est le client expliquent les calomnies dont il se fait l'écho contre Périclès et sa famille, on comprend moins les anecdotes scandaleuses qu'il rapporte sur Cimon et sa sœur Elpinice. Cimon n'était-il pas le chef glorieux du parti que l'écrivain était payé pour défendre, et Stésimbrote même, dans un portrait qu'il faisait de lui quelque part, ne semblait-il pas professer pour ce grand homme une vive admiration? C'est qu'une fois en train de médisance, emporté par sa verve maligne, le pamphlétaire, car on ne peut l'appeler historien, n'épargnait plus personne, et que tout scandale l'attirait et lui paraissait bon à ramasser. Stésimbrote, c'est le Tallemant des Réaux du siècle de Périclès. Enfin, dans cette ardeur de diffamation, il entre peut-être quelque rancune patriotique contre les conquérants et les maîtres de Thasos. Si la vérité et surtout des engagements de parti le forcent à reconnaître ce qu'il y a chez Cimon de courage et de noblesse, ne diminue-t-il pas l'éloge autant qu'il le peut en faisant le fils de Miltiade bien moins cultivé, bien plus étranger aux choses de l'esprit, bien plus *péloponésien* qu'il ne

gnote; nous renverrons ceux qui voudraient mieux connaître ce grand artiste à l'intéressante étude que lui a consacrée M. Beulé, *Revue des Deux-Mondes*, 1er janvier 1863.

[1] Voir les fragments de Stésimbrote rassemblés dans la collection Didot, *Fragm. hist. græc.* t. II, p. 52-58.

l'était[1] ? Ce n'est pas ici le lieu d'entreprendre la réhabilitation de Cimon, mais certainement Stésimbrote a beaucoup contribué à lui donner auprès de la postérité une réputation de grossièreté que ne mérite point le protecteur de Polygnote, l'auteur des premiers embellissements d'Athènes, le digne prédécesseur, à ce titre comme à tant d'autres, de Périclès.

C'est ce caractère des récits de Stésimbrote qui explique et le long oubli où ils semblent tomber pendant les beaux temps de la Grèce, quand on demandait à l'histoire autre chose que de malins commérages, et la faveur dont ils recommencent à jouir aux heures de décadence, alors que la société, vieillissante et ennuyée, commence à trouver un singulier plaisir à tous ces petits scandales du passé, qui la consolent de son infériorité et la délassent de l'admiration. Nous trouvons aussi la mention et quelques citations d'un livre du même auteur sur les mystères et d'un autre sur Homère; les courts fragments qui nous en sont parvenus présentent peu d'intérêt. C'est surtout par ses médisances, rivales de celles des comiques, que Stésimbrote s'est fait une place à part et mérite de compter dans l'histoire littéraire d'Athènes au siècle de Périclès.

Cette comédie, dont Stésimbrote imitait si volontiers le cynisme et la méchanceté, un de ses compatriotes, Hégémon de Thasos, l'interprétait un peu plus tard avec le plus grand succès devant le peuple athénien. Athénée parle assez longuement de ce célèbre acteur, qui paraît s'être permis parfois des plaisanteries un peu fortes et qui n'auraient pas chez nous le même succès que chez les Athéniens; un jour, ayant fait provision de pierres avant de paraître en scène, il se mit, aussitôt après son entrée, à les jeter à la tête des spectateurs; cette gentillesse fit beaucoup rire[2]. Alcibiade aimait Hégémon, sans doute pour son insolence; un jour l'acteur, je ne sais pour quelle incartade, allait être traduit devant les juges. Il vint avec ses confrères implorer la pitié et le secours d'Alcibiade; aussitôt le fils de Clinias, suivi des suppliants,

[1] Plut. *Cim.* IV. « Stésimbrote, de Thasos, qui était à peu près contemporain de Cimon, dit que celui-ci ne savait ni la musique ni aucun autre des arts libéraux alors répandus parmi les Grecs, qu'il était tout à fait privé du bien dire et de la finesse attique, mais qu'il y avait dans ses manières beaucoup de noblesse et de franchise, et que par le caractère il tenait plus du Péloponésien. »

[2] Athén. IX, p. 407, B. c.

marcha à l'édifice où l'acte d'accusation était affiché en la manière ordinaire, et, s'étant mouillé le doigt, l'effaça sans plus délibérer. Les greffiers se turent et l'accusateur prit la fuite. Enfin Hégémon était en scène et transportait le peuple par la verve bouffonne de son jeu dans une pièce intitulée *le Combat des Géants*, au moment où la nouvelle de la catastrophe qui avait terminé l'expédition de Sicile commença à se répandre dans le théâtre [1]. L'acteur, dès que la rumeur du désastre arrive jusqu'à lui, veut s'arrêter; on lui ordonne, sans doute les magistrats, de continuer, et les Athéniens, sans se lever de leurs places jusqu'à la fin du spectacle, pleurent la tête voilée, pour ne pas étaler leur douleur aux regards curieux et malveillants des alliés mêlés dans la foule.

Tout ce courage et cette dignité du peuple athénien ne pouvaient pourtant dissimuler longtemps la blessure; ces défections des alliés, qui se succéderont si rapidement jusqu'à la fin de cette guerre, vont commencer. Celle de Thasos fut une des premières; elle arriva en 411.

En 424, après l'arrivée de Brasidas en Macédoine et ses premiers succès, de toutes parts s'étaient offerts aux Thasiens, qu'ils regardassent vers la Chalcidique ou vers la côte, plus proche encore, de la Thrace, entre le Strymon et le Nestos, des exemples voisins de défections heureuses; deux même de leurs anciennes colonies, Œsymè et Galepsos, passèrent aux Lacédémoniens [2]. Mais Brasidas n'avait pas de flotte, et tant que les Athéniens seraient, comme ils l'étaient alors, maîtres de la mer, aucune île ne pouvait sans folie songer à la révolte. Thasos d'ailleurs était surveillée de près; Thucydide, en cette année un des deux généraux chargés de défendre la Thrace, s'y trouvait avec des vaisseaux et des troupes au moment où Brasidas surprit Amphipolis. Banni, et il le méritait peut-être, pour n'avoir pas veillé de plus près sur la ville la plus importante de toute la province qu'il avait à garder, Thucydide semble s'être retiré et avoir passé presque tout le temps de son exil en face de Thasos, dans une des anciennes possessions des Thasiens, à Scaptè-Hylè, où il avait des terres et des mines. C'est là qu'il a écrit la plus grande partie de son histoire; c'est là, après la visite qu'il fit à Athènes, la guerre termi-

[1] Athénée, IX, 407; XV, 699.
[2] Thuc. IV, CXXII, à propos de Sicione; IV, CVII.

née, qu'il serait revenu mourir. Il fut donc on ne peut mieux placé pour suivre et pour nous faire connaître les événements qui amenèrent en 411 la révolte de Thasos contre Athènes[1].

Cette défection de Thasos fut, comme celle de plusieurs autres villes, une conséquence de cette malencontreuse révolution aristocratique des quatre cents, qui faillit hâter de sept ans le dénoûment de la guerre du Péloponèse, et la terminer par une trahison. Après que, dans le camp de Samos, les trompeuses promesses d'Alcibiade et les intrigues de quelques-uns des généraux eurent décidé l'armée, comme malgré elle, à admettre le principe d'une révision de la constitution d'Athènes dans le sens aristocratique, les envoyés qui partirent pour Athènes afin d'y porter ces résolutions et d'y établir le nouvel ordre de choses durent, sur leur route, descendre dans les différentes îles où ils aborderaient, et y remplacer la démocratie par l'oligarchie. Quelques-uns de ces commissaires, probablement dans les premiers mois de 411, passèrent par Thasos, et s'y acquittèrent de la tâche qui leur avait été confiée. Mais, comme le remarque Thucydide, les choses tournèrent tout autrement qu'on ne se l'était promis[2]; là encore, comme en Ionie, comme à Athènes même, les chefs du parti aristocratique d'Athènes ne réussirent qu'à faire les affaires des ennemis de leur pays, des Péloponésiens. Ils dépouillèrent de son pouvoir et de ses droits le peuple, qui, à Thasos comme à Samos, comme à Chios, comme dans la plupart des villes de l'empire athénien, n'était point hostile à l'alliance d'Athènes ni disposé à la révolte, et ils ne se concilièrent pas les aristocrates, qui avaient tant de vieux griefs contre la patronne de la démocratie grecque, tandis que tous leurs souvenirs et toutes leurs espérances les inclinaient vers Lacédémone. Les meneurs de la faction ne virent donc là qu'une concession de la peur qui serait retirée dès que reviendraient la confiance et la force; les Athéniens, en se chargeant de leur mettre eux-mêmes le pouvoir en main, leur avaient épargné la peine et le danger de faire une révolution; c'était une faute dont il fallait profiter avant qu'elle fût réparée. Laissés à eux-mêmes, car à ce moment le peu d'hoplites et de vaisseaux qui restaient à Athènes étaient en Ionie, les nouveaux maîtres de

[1] Plut. *De Exilio*, XII; *Cimon*, IV; Marcell. *Vita Thucydidis*. Cf. Bœckh, *Staatsh.* I, p. 335; Poppo *ad Thuc.* t. II, p. 337.

[2] VIII, LXIV.

l'île s'entendirent avec des exilés de leur parti qui, réfugiés chez les Péloponésiens, n'avaient jamais cessé d'entretenir des relations dans l'île et de travailler à en préparer la défection. Par leur intermédiaire on pressa Sparte d'envoyer des vaisseaux dont l'apparition devant Thasos serait le signal de la révolte; en attendant ce moment, les magistrats firent relever les murs de la place, et, au bout de deux mois, l'eurent mise à peu près en état de défense. Thucydide ne nous dit pas quand furent accomplis les vœux des aristocrates, quand se déclara la défection de l'île; mais ce changement dut suivre de près, car nous y trouvons établis, l'année suivante, en 410, une garnison lacédémonienne et un harmoste qui avaient alors eu déjà le temps de lasser les Thasiens, de les dégoûter de la protection spartiate, et de leur faire regretter leurs anciens maîtres.

Là sans doute, comme partout, les Lacédémoniens, entourés d'ailleurs d'exilés qui rentraient avec de longues rancunes à satisfaire, avaient bientôt fait sentir leur orgueil et leur dureté naturelle; en même temps Athènes, au mois d'avril 410, avait remporté dans l'Hellespont sa brillante victoire de Cyzique, qui avait relevé son nom et les espérances de tous ceux qui s'intéressaient à ses armes. Aussi, vers le mois de mai 410, après des luttes intestines dont nous ne connaissons pas le détail, voyons-nous le parti démocratique assez fort pour chasser l'harmoste lacédémonien, Étéonicos, avec la garnison qu'il commandait, et admettre dans le port, quelque temps après, Thrasybule et son escadre; le gouvernement populaire fut rétabli, et il semble que depuis lors jusqu'à la fin de la guerre Thasos ait persisté dans l'alliance athénienne[1]. Ce retour de Thasos à la cause d'Athènes contribua beaucoup à rétablir les affaires des Athéniens dans ces parages en maintenant ou en ramenant plusieurs villes de la côte de Thrace; aussi le peuple d'Athènes lui en sut-il un gré tout particulier. L'auteur de la révolution et ses principaux partisans reçurent d'Athènes le droit de cité sans les charges qui l'accompagnaient,

[1] Xénoph. *Hellen.* I, I, XIII et XXXII; II, IV, IX. Diodore (XIII, LXXII) présente ces événements un peu différemment; il donne à Thrasybule moins de vaisseaux, et lui fait plutôt faire la conquête de Thasos qu'y soutenir et y consacrer de son autorité une révolution accomplie; mais les indications de Xénophon, d'accord avec le langage que tient Démosthène en rappelant ces faits sont, je crois, ici comme partout, à préférer.

et leurs descendants conservaient encore ces priviléges au temps de Démosthène[1].

Les partisans d'Athènes et de la démocratie payèrent cher ces faveurs après la bataille d'Ægos-Potamos[2]. Quand Lysandre, avec les forces qu'il commandait, débarqua dans l'île, beaucoup des démocrates avaient disparu et s'étaient cachés ; alors, comme maintenant, l'île devait fournir de sûres retraites dans ses montagnes, couvertes de bois. Lysandre, qui n'aimait pas à laisser d'ennemis derrière lui, réunit les Thasiens dans le temple d'Hercule, et leur donna de bonnes paroles : « Il comprend, dit-il, les craintes qui ont décidé quelques citoyens à la fuite; mais, qu'ils se rassurent et qu'ils reviennent, ils n'ont rien à redouter, il ne leur sera fait aucun mal. » De ces promesses, Lysandre prend à témoin Hercule, l'auteur de sa race, Hercule protecteur de Thasos. La solennité de ces serments et la sainteté du lieu où ils avaient été prononcés déterminèrent les fugitifs à reparaître. Pour achever de leur ôter toute défiance, Lysandre laissa passer quelques jours; puis quand ces malheureux, trop tôt rassurés, ne songeaient plus à prendre aucune précaution, il les fit tout d'un coup saisir et mettre à mort. Il paraît d'ailleurs probable que ceux qui se sentaient le plus compromis n'avaient pas attendu à Thasos l'arrivée du cruel vainqueur, et qu'ils auront pu se confondre dans la foule des fugitifs qui, de l'Ionie, de l'Hellespont, de la Thrace et des îles accoururent après Ægos-Potamos apporter à Athènes leur découragement, leur misère et leur faim.

CHAPITRE IV.

THASOS DEPUIS LA BATAILLE D'ÆGOS-POTAMOS JUSQU'À LA RÉDUCTION DE L'ÎLE EN PROVINCE ROMAINE.

(404 av. J.C. – 79 (?) apr. J.C.)

Avant de quitter Thasos, Lysandre y avait sans doute installé, comme dans les autres villes alliées, un harmoste lacédémonien, aidé d'une *décarchie* ou conseil des dix; partout avaient été choi-

[1] Demosth. *Adv. Lept.* p. 474.

[2] Polyen. I, c. XLV; Corn. Nepos, *Lysander*, II.

[3] Arist. *Panathen.* p. 192.

sis pour remplir ces fonctions, parmi les partisans de Sparte et de l'aristocratie, ceux qui, dans chaque ville, s'étaient le plus signalés par leurs violences et par leur dévouement à la politique et à la personne même de Lysandre. Le tribut que paya Thasos à Sparte dut d'ailleurs être à peu près aussi fort que celui dont l'avait frappée Athènes, car on sait que les Lacédémoniens avaient fixé à mille talents le total de la contribution des alliés, ce qui ne permet guère de croire que beaucoup de villes aient obtenu un dégrèvement; Thasos, d'ailleurs, qui se trouvait en armes contre Sparte au moment où finit la guerre, ne fut probablement pas ménagée.

Les choses durent rester à peu près en cet état pendant une dizaine d'années, jusqu'au moment où la bataille de Cnide, en 394, enleva l'empire de la mer aux Lacédémoniens. Deux récits de Plutarque, dont les détails sont suspects et semblent arrangés pour conduire à une de ces leçons morales qu'aimaient tant les anciens et qu'ils préféraient même parfois à la vérité historique, prouvent au moins que, pendant qu'Agésilas était en Asie, les Thasiens l'avaient fait assurer de leur soumission et de leur dévouement, et que, quand le roi ramena son armée le long de la côte de Thrace, ils l'accueillirent en alliés fidèles et empressés de Sparte, dont on ignorait encore le désastre[1]. Mais bientôt après, quand Pharnabaze et Conon, précédés du bruit de leur triomphe, apparurent dans la mer Égée avec leur flotte victorieuse; quand Cos, Chios, Samos, Éphèse et Mitylène donnèrent le

[1] *Apophteg. Laconica; Ages.* XXV, XXVI.—Ayant reçu d'Agésilas de grands bienfaits, les Thasiens voulaient lui élever des temples et lui rendre les honneurs divins; ils lui envoyèrent une ambassade en Asie à ce sujet, pour qu'il choisît lui-même les honneurs qu'il préférerait se voir rendre. «Votre cité, dit-il aux députés, peut donc changer les hommes en dieux? — Oui certes, répondirent-ils. — Eh bien! faites-vous d'abord vous-mêmes dieux, et, si vous réussissez, alors j'aurai confiance en vous, et je vous laisserai me faire dieu.» Les Thasiens, comme Agésilas traversait avec son armée leur territoire, lui apportèrent de la farine, des oies, des confitures, des gâteaux et autres mets et boissons recherchés; de tout cela, il n'accepta que la farine, «le reste ne lui serait d'aucun usage, il priait qu'on voulût bien le reprendre.» Comme on insistait, comme on le suppliait de tout accepter, il fit distribuer ces provisions aux esclaves; on lui en demanda la raison. «C'est, répondit-il, parce que ceux qui cultivent la vertu n'ont rien à faire avec toutes ces délicatesses chères à la gourmandise; ce sont là des appas à prendre les esclaves; il est honteux à des hommes libres de s'y laisser séduire.»

signal de la révolte contre les harmostes lacédémoniens et leurs partisans, Thasos aussi dut s'affranchir et revenir au gouvernement populaire et à l'alliance d'Athènes. Toujours est-il qu'en 389 Xénophon[1], dans une rapide mention qu'il fait, en passant, d'une attaque des Lacédémoniens sur Ténédos, nous révèle la présence d'officiers et de troupes athéniennes à Thasos, ainsi qu'à Samothrace, et la grande influence qu'Athènes avait reconquise dans ces parages. A ce moment, d'ailleurs, Athènes, heureuse d'avoir là une station pour ses vaisseaux, et d'être maîtresse d'une aussi importante position, satisfaite de pouvoir compter sur l'amitié d'une île voisine de Lemnos et d'Imbros, où elle s'occupait à rétablir ses colons, n'était pas en état de se souvenir encore du passé et de demander un tribut à Thasos. Si l'île contribuait aux dépenses communes de la guerre, ce n'était que dans une très-faible mesure et autant qu'elle-même le voulait bien. La paix d'Antalcidas (387 ans avant J. C.) vint lui rendre une pleine autonomie, que depuis plus d'un siècle elle n'avait jamais possédée, successivement soumise à la suzeraineté presque nominale des Perses, puis à la protection, plus dure et plus coûteuse, d'Athènes et de Sparte.

Depuis ce moment, la constitution de Thasos ne semble plus varier; tout ce que nous en savons d'ailleurs jusqu'au moment où l'île est soumise à la domination romaine se borne presque à quelques noms de magistrats et à quelques indications contenues dans une inscription qui doit être voisine de l'époque d'Alexandre, et que je croirais plutôt un peu antérieure à ce règne[2]; elle

[1] *Hellen.* V, VII.

[2] *C. I. Gr.* n° 2161. — En voici la traduction : « Étant archontes Aristoclès, fils de Satyros; Aristème, fils d'Amomitas; . . . nistrate, fils de Bition; les théores Amphéride, fils de Simalion; Euphrille, fils de Panchare; Timoclès, fils de Choiros, par l'ordre du sénat et du peuple, ont écrit ceci :

« Sous l'invocation de la Bonne Fortune.

« Polyarète, fils d'Histiée, proxène et bienfaiteur de la ville, s'étant montré plein de bienveillance pour la république des Thasiens, et ayant rendu, aussi bien aux particuliers qu'à l'État toute sorte de services, il a paru bon au sénat et au peuple de louer Polyarète, fils d'Histiée, à cause de sa vertu et de l'amitié qu'il a toujours témoignée à la république de Thasos, puis de déclarer citoyens : Polyarète, fils d'Histiée, ainsi que les fils de Polyarète Antigène, Polyarète et Histiée, et ses filles Parménuse et Nicée; il en sera de même de

offre encore, en effet, beaucoup de traces du dialecte particulier, voisin surtout de l'ionien, qui paraît avoir été parlé dans l'île depuis le temps de la colonisation parienne jusqu'au temps où, sous les successeurs d'Alexandre, on adopta presque partout, pour les actes publics et les inscriptions de tout genre, une sorte de langue universelle où s'effacent les variétés de dialecte. C'est un décret « du sénat et du peuple » qui confère le droit de bourgeoisie thasienne à un certain « Polyarète, fils d'Histiée, proxène et bienfaiteur de la ville, pour s'être montré plein de bienveillance envers la République des Thasiens, et avoir rendu, aussi bien aux particuliers qu'à l'État, tous les services qu'il a pu. »

Nous voyons, par le texte de ce décret, que les deux grands corps de l'État étaient, à Thasos, le sénat et l'assemblée populaire. Le *sénat*, qu'il fût composé par l'élection, ou, comme ailleurs, par le sort, avait probablement, comme à Athènes, l'examen préalable et la préparation des projets de loi ainsi que la direction générale des affaires, tandis que la souveraineté résidait dans l'assemblée du peuple. Trois *archontes*, qui donnaient leur nom à l'année, étaient les premiers magistrats de la République et partageaient entre eux les attributions du pouvoir exécutif. Ici ils paraissent comme chargés d'indiquer à des magistrats inférieurs, aussi au nombre de trois, nommés *théores*, l'endroit du temple de Minerve où ils devront inscrire le plébiscite en question. Il est difficile de savoir quel était au juste le rôle de ces théores; d'après le texte même de ce décret, il paraît probable que ce n'étaient pas tout à fait des prêtres, mais qu'ils composaient plutôt ce que

tous leurs descendants; tous partageront tous les droits et tous les avantages des autres Thasiens. Ils sont autorisés à entrer dans la tribu dont ils obtiendront le consentement. Les théores feront graver ce décret dans le temple de Minerve, à l'endroit qui sera indiqué par les archontes. L'hiéromnémon fournira aux frais nécessaires. Il est défendu à qui que ce soit de parler ou de provoquer aucune disposition contre ce décret, et de faire retourner au scrutin; cette décision doit rester immuable. Si quelqu'un, en opposition à cette volonté, veut parler contre ce décret, provoquer des dispositions contraires, ou faire retourner au scrutin, ces tentatives seront nulles, et il devra payer mille statères, qui seront consacrés à Apollon Pythien, et mille autres statères à la ville. Les apologues seront chargés de l'exécution de ce décret : s'ils ne poursuivent pas cette affaire, ils seront condamnés à payer la même somme; et les apologues qui leur succéderont seront tenus de faire les poursuites contre eux et contre les autres. Tout citoyen peut entreprendre ce procès, et, si c'est un particulier qui le gagne, il recevra la moitié de l'amende. »

nous appellerions « la fabrique »[1]. C'étaient les marguilliers du temple de Minerve[2].

Le *hiéromnémon* semble ici le trésorier de la République, car c'est à lui qu'est confié le soin de solder la dépense de la gravure et de la mise en place du décret. Ce rôle ne paraît pas d'abord s'accorder tout à fait avec l'étymologie de ce titre et avec ce que l'on sait des fonctions que remplissaient ailleurs les hiéromnémons[3]. La chose peut pourtant s'expliquer : le trésor de Thasos était sans doute déposé dans un temple, ainsi que cela se pratiquait à Athènes et dans d'autres villes. Par ce fait même, le trésorier de la République revêtait une sorte de caractère sacré; il devenait le gardien et l'archiviste du temple.

Un autre titre particulier à Thasos, c'est celui des *apologues*, qui ne se trouve pas, je crois, ailleurs que dans cette inscription. Selon Bœckh, il répondrait à celui de *logistes* (*λογισταί*) chez les Athéniens et dans d'autres républiques; il se trouverait par là désigner les magistrats chargés de représenter, en toute occasion, les intérêts du trésor public, et de faire valoir ses droits, soit en examinant soigneusement les comptes des magistrats sortis de charge, soit en déférant aux tribunaux compétents ceux qui se trouveraient avoir commis quelque délit punissable d'une amende. On voit d'ailleurs que le personnel de cette sorte de cour des comptes élective se renouvelait souvent, peut-être tous les ans. « S'ils n'attaquent pas en justice le coupable, qu'eux-mêmes aient à payer l'amende, et qu'ils soient attaqués par les apologues qui viendront après eux. »

Un remarquable trait de mœurs politiques nous est révélé par ce décret : c'est ce droit accordé à chaque citoyen de se porter partie, au nom de l'État, contre les particuliers transgresseurs des lois et même contre les magistrats qui avaient manqué à leurs devoirs[4]; ici même une sorte de prime offerte à ceux qui auront le courage de se mettre ainsi en avant et d'accepter ce rôle intéresse tous les citoyens à prendre la défense des lois et de la

[1] Rac. *θεός* et *οὖρος*? Cf. *ἀρκτουρος*, *οἰκουρος*.

[2] *Οἱ τὰ θεῖα φυλάσσουσιν.*

(Pollux et Harpocration. s. v. *Θεωροί*.)

[3] Cf. Delphes et le mémoire de M. Letronne sur les Hiéromnémons.

[4] Cf. les actes d'affranchissement religieux à Delphes. (Wescher et Foucart, *Inscriptions recueillies à Delphes*, Paris, 1863, in-8°.)

République. On a là une marque évidente de l'esprit démocratique, qui, dans celle des constitutions de la Grèce que nous connaissons le mieux, dans la constitution d'Athènes, avait compris ainsi la responsabilité des magistrats et avait soumis leur conduite au même examen et aux mêmes attaques. Thasos dut avoir, comme Athènes, ses orateurs populaires, accusateurs publics presque attitrés, prompts à saisir comme prétexte la plus légère illégalité et le moindre abus de pouvoir, détestés des riches et des grands, méritant souvent cette haine par ce qu'ils apportaient d'acharnement et d'envie à soutenir leur rôle, mais utiles pourtant, par le contrôle qu'ils exerçaient et la peur qu'ils inspiraient, au maintien de la constitution et des lois.

Dans d'autres inscriptions de l'époque romaine se trouvent des titres de magistrats municipaux qui, transmis par la tradition, doivent remonter jusqu'au temps de l'existence indépendante de la cité[1]. Ainsi un citoyen de Thasos paraît comme ayant exercé deux fois les fonctions d'*ἀποδέκτης*[2]. C'est sans doute percepteur, receveur des deniers publics, qu'il faut entendre par là. Le même a été *ἀγορανόμος*, c'est-à-dire magistrat chargé de veiller à l'approvisionnement du marché, d'y maintenir l'ordre, d'y contrôler les transactions en vérifiant les poids et les mesures employés par les marchands, etc. Il est question ailleurs d'un directeur du gymnase, *γυμνασίαρχος*[3], qui a en même temps le titre de *κοσμόπολις*, embellisseur de la ville. Ce dernier titre désigne sans doute un magistrat semblable à l'édile romain, et chargé, comme lui, de la voirie, de tout ce qui concerne les constructions privées et les édifices publics.

Il ne nous manque sans doute que peu de chose, quelques inscriptions de plus, sinon pour connaître tout le mécanisme de la constitution thasienne, au moins pour avoir une liste à peu près complète des honneurs et dignités qui, pendant plusieurs siècles, à Thasos, excitèrent les désirs et récompensèrent les efforts des ambitieux. Quel petit monde savamment ordonné, riche et varié dans sa simplicité même, toujours unique et original par certains côtés, que chacune des cités grecques, et combien l'étude de toutes ces constitutions, maintenant perdues pour nous, nous

[1] *C. I. Gr.* n°s 2161^{b}, 2162, 2163, 2163^{c}, 2163^{d}.
[2] *Ibid.* n° 2163^{b}.
[3] *Ibid.* n° 2163.

eût sans doute révélé d'ingénieuses combinaisons; combien de nuances, de tempéraments et de compromis entre la démocratie et l'aristocratie, ces deux formes extrêmes et comme ces deux pôles entre lesquels oscille la vie politique des cités grecques[1]!

L'autonomie recouvrée par Thasos ne pouvait guère être encore qu'un leurre; Thasos n'était plus et ne pouvait pas redevenir assez puissante pour rester isolée au milieu du monde grec; d'ailleurs la paix d'Antalcidas, en prétendant dissoudre les confédérations, en n'attribuant à personne l'empire et la police de la mer, la livra tout aussitôt aux pirates. Quel État pouvait donc, mieux qu'Athènes, offrir et donner aux faibles la protection dont ils avaient besoin? Athènes, en échange d'un tribut modéré, était prête à accorder l'escorte et le concours de ses trirèmes, en même temps qu'elle assurait de grands avantages à ses alliés par les ressources que leur offrait son marché du Pirée. Chargé de fournir aux besoins d'une grande ville riche et voluptueuse, le Pirée promettait à toute sorte de marchandises un prompt et facile débit, tandis que le blé de l'Euxin, dont la plupart des îles, aussi bien qu'Athènes, ne pouvaient guère se passer, se trouvait là plus abondant et à meilleur marché que partout ailleurs. Enfin sur les côtes lointaines de l'Euxin, dans le royaume du Pont, où les Thasiens envoyaient dès lors leurs vins et en faisaient un assez grand débit, ils avaient besoin de la protection d'Athènes, qui avait de bonne heure entretenu des relations et conclu, si l'on peut ainsi parler, des traités de commerce avec les souverains de ce pays[2]. En ce moment, grâce à l'amitié, à la faveur persévérante que le roi Leucon témoignait aux Athéniens, l'influence d'Athènes était plus forte dans ces régions qu'elle ne l'avait jamais été auparavant, et les Thasiens devaient y tirer un grand profit du patronage et de l'appui d'Athènes[3].

Tout porte donc à croire que Thasos, comme beaucoup de places de la Thrace et d'îles de la mer Égée, rentra bientôt dans

[1] Aristote s'était chargé de faire cette étude dans ses *Πολιτεῖαι*, dont K. F. Neumann a recueilli les fragments, Heidelb. 1827. Ces fragments ont été réimprimés et complétés dans Müller, *Fragm. hist. græc.* éd. Didot.

[2] Demosth. *Adv. Lacrit.* p. 945. On a une curieuse confirmation du texte de Démosthène dans deux anses d'amphores thasiennes découvertes par M. Dubois de Montpéreux à Kertch, en Crimée. (*Voyage autour du Caucase*, p. 143 et 204.)

[3] Demosth. *Adv. Leptin.* passim.

l'alliance d'Athènes et resta sous son influence jusqu'au règne et aux conquêtes de Philippe de Macédoine. Malheureusement, si les indices ne manquent pas qui attestent cette dépendance, on n'a point de texte qui fixe le moment où elle commença, ni les conditions auxquelles elle s'établit. Fut-ce tout aussitôt après la paix d'Antalcidas, fut-ce seulement en 378, après l'attentat de Sphodrias et son acquittement à Sparte, quand se reforma, sous les auspices de Chabrias, de Timothée et de Callistrate, la nouvelle confédération athénienne qui réunit d'abord Chios, Byzance, Rhodes, Mitylène, et peu à peu soixante-six autres villes insulaires et maritimes? Quoi qu'il en soit, si pendant une vingtaine d'années nous ne trouvons aucune mention expresse des Thasiens ni dans Xénophon ni dans Diodore, les seules sources presque, avec quelques vies de Plutarque, pour la période de la grandeur et des victoires thébaines, il n'en est pas tout à fait de même pour l'histoire de la génération suivante, celle de Démosthène et de Philippe; la collection des discours du grand orateur athénien est pour nous une mine bien autrement abondante en renseignements sur les relations politiques et commerciales d'Athènes, sur ses intérêts et ses liaisons à l'extérieur; aussi y rencontre-t-on plusieurs fois Thasos nommée incidemment comme alliée et dépendante d'Athènes[1].

En 362, comme la récolte avait manqué et que le blé était rare et cher dans toute la Grèce, Byzance, Chalcédoine et Cyzique se mirent à arrêter et à retenir pour leur propre usage les cargaisons de blé qui venaient du Pont et de la Chersonèse Taurique. Athènes fut obligée, cette année et la suivante, pour se préserver elle-même et préserver ses alliés de la disette, d'envoyer une flotte garder les détroits et assurer le libre passage des navires chargés de céréales; l'amiral athénien Timomachos fit même convoyer et remorquer, par des divisions de ses trirèmes, non-seulement les bâtiments qui se rendaient au Pirée, mais aussi ceux qui avaient pour destination Thasos, Maronée et d'autres ports de Thrace. On voit par cet exemple combien alors étaient réels les services qu'Athènes pouvait et savait rendre à ses alliés.

Après s'être acquitté de sa mission dans l'Hellespont, l'amiral athénien, avec le gros de son escadre, passe en 361 plusieurs mois

[1] Demosth. *Adv. Polycl.* p. 1212, §§ 24-26; p. 1213, § 17; p. 1225, § 71.

à Thasos. Dans la première Philippique, où Démosthène, en 351, expose son programme et soumet à l'assemblée tout un plan de réforme intérieure, de politique extérieure et d'opérations sur terre et sur mer contre le roi de Macédoine, dont lui seul alors avait deviné l'ambition et le fatal génie, Thasos est indiquée, avec Skiathos et Lemnos, comme station d'hiver pour la flotte athénienne qui agirait contre Philippe[1]. En 344, dans le discours sur Halonèse, Démosthène se plaint que Philippe ait usé de la paix récemment conclue pour faire ramener à Thasos, par les généraux athéniens eux-mêmes, des exilés qu'il avait accueillis pendant la guerre[2]; le roi avait sans doute profité du séjour de ces bannis en Macédoine pour les enrôler dans cette armée de traîtres qui ne lui servit pas moins que la phalange à asservir la Grèce. En 340, quand Philippe et Athènes, après des hostilités indirectes qui duraient déjà depuis deux ou trois ans, se déclarèrent enfin ouvertement la guerre, le roi, dans la lettre ou manifeste qu'il adresse au peuple athénien, se plaint que le port de Thasos ait reçu et abrité des corsaires de Byzance, qui faisaient grand tort à la marine et au commerce de la Macédoine, et il reproche à Athènes de n'avoir pas empêché les Thasiens de se faire ainsi complices de cette piraterie[3]. Enfin, dans la même pièce, il parle d'un différend entre Maronée et Thasos, à propos de Strymè, contestation qu'auraient terminée les Athéniens en imposant leur arbitrage[4]. Après la bataille de Chéronée, Thasos, sans perdre probablement sa constitution ni son apparente autonomie, passa certainement sous la domination ou tout au moins tomba dans une étroite dépendance de la Macédoine. Nous savons que, des îles, Athènes ne garda que Lemnos, Imbros, Skyros et Samos; Thasos d'ailleurs était trop voisine de la Chalcidique et de la Thrace, et présentait trop d'avantages à celui qui eût voulu attaquer Amphipolis et le Pangée, pour que Philippe n'ait pas tenu à en faire l'acquisition et à s'y établir.

Il semble que Thasos, après la guerre du Péloponèse, ait songé à reprendre pied sur cette côte de Thrace, où elle s'était fait jadis une si belle part, et d'où Athènes l'avait arrachée et

[1] Demosth. *Philip.* I, § 48.
[2] *Id. De Haloneso*, § 80.
[3] *Epistola* Philippi ap. Demosth. p. 159.
[4] *Ibid.* p. 163.

ramenée en arrière. Du haut des collines où s'élevait leur cité, les Thasiens ne pouvaient contempler sans envie et sans regret cette fertile plaine du Nestos, dont ils moissonnaient autrefois les champs et que le limon du fleuve poussait chaque jour plus avant dans la mer et plus près de leur île, comme pour les exciter à la reconquérir; cette immense rade où s'étaient jadis échelonnés leurs comptoirs; enfin le Pangée et ses flancs gros de richesses, et ses vallées, dont chacune pouvait cacher de l'or dans ses replis. Dans cet effort pour aborder et s'attacher de nouveau au rivage de la Thrace, les Thasiens renouvelèrent leurs prétentions sur la petite ville de Strymè, leur ancienne colonie, tout près de Maronée, au pied du mont Ismaros. Malgré l'opposition de Maronée, les Thasiens paraissent s'être remis en possession de ce poste avancé; il semble même qu'ils aient soutenu à ce sujet une guerre navale contre Maronée. La lutte finit, vers 340, par l'intervention d'Athènes, qui força les parties à accepter son jugement arbitral : nous ne savons pas en faveur de qui elle décida[1]. Ce qui d'ailleurs était plus important pour les Thasiens, et ce qui devait surtout exciter leur convoitise, c'était la partie du continent qui leur faisait face, c'était le pied du Pangée; leurs efforts, de ce côté, semblent avoir eu un commencement de succès; Démosthène nous parle de comptoirs thasiens en terre ferme, de l'autre côté du canal qui sépare l'île du continent[2]. Enfin nous savons, par Diodore[3], que les Thasiens fondèrent, en 360, la ville de Crénides, au-dessus des belles campagnes de l'Angistes, en regard et tout près du Pangée, sur une colline dont la cime haute et escarpée semblait faite tout exprès pour se couronner d'une acropole imprenable, tandis que ses pentes inférieures, largement étalées comme pour recevoir toute une cité, descendaient doucement à la plaine en laissant échapper de toutes parts des sources abondantes et fraîches. Le site était admirablement choisi, et de ceux qui promettent à une ville naissante la grandeur et l'empire; mais les Thasiens s'y étaient pris trop tard; ils avaient fondé leur colonie l'année même où Philippe montait sur le trône, et, deux ans après, le roi de Macédoine en était maître; Crénides

[1] Demosth. *Adv. Polycl.* § 14, p. 1211; Philippi *Epistola*, p. 159.
[2] *Id. ibid.* p. 1221.
[3] Diod. XVI, III.

s'appelait *Philippes*, pour devenir sous ce nom et rester pendant plusieurs siècles la vraie capitale de toute cette contrée [1].

C'est sans doute à ces dernières années de la prospérité de Thasos, vers le temps de la fondation de Crénides, qu'appartient une curieuse et unique médaille du cabinet de Paris, qui représente d'un côté la tête d'Hercule jeune, couverte de la peau de lion, et de l'autre, un trépied, et par terre un diota, avec l'inscription ΘΑΣΙΟΝ ΗΠΕΙΡΟ; elle est en or [2]. Cette légende, « le continent, les possessions de terre ferme des Thasiens », indique que la médaille a été frappée sur la côte de Thrace, dans un de ces comptoirs, de ces établissements des Thasiens, au pied du Pangée; et, comme Thasos a, relativement, frappé très-peu de monnaie d'or, il est naturel de voir ici, dans le choix du métal comme dans la légende, l'intention de rappeler quelque événement important et heureux pour les Thasiens, quelque notable accroissement de leurs domaines de terre ferme. Or la fabrique, le style de cette pièce ne permettent en aucune manière de la faire remonter jusqu'à l'époque de la première puissance territoriale avant Cimon et la conquête athénienne; elle appartient à l'art du IVe siècle et ne peut être de beaucoup antérieure au règne de Philippe. Dans ces limites, quelle circonstance, mieux que l'envoi de la colonie thasienne à Crénides, explique-t-elle la légende que porte notre pièce? Si les Thasiens purent jamais se croire sur le point de réussir dans cette difficile entreprise du rétablissement de leur puissance continentale, cette illusion leur fut-elle jamais plus permise qu'au lendemain de la fondation, par leurs mains et sous leurs auspices, d'une ville que le choix même du site destinait à une si rapide et si durable grandeur? Cette médaille rappelait donc le souvenir de la naissance de Crénides, et aurait été frappée à Crénides même; ce seraient les prémices de ces mines dont l'or va devenir, entre les mains du roi de Macédoine, le prix de la liberté grecque, vendue par les traîtres à gages. Ce qui confirme cette conjecture, c'est la ressemblance frappante, déjà remarquée par Eckhel, entre cette pièce, qui porte le nom des Thasiens, et

[1] Diod. XVI, VIII. Sur Philippes et tout ce qui s'y rapporte, voir L. Heuzey, *Mission archéologique de Macédoine.*

[2] C'est Pellerin le premier qui l'a citée (cf. Eckhel, *Doctrina*, t. II, p. 53.) — Elle est figurée dans les planches de Mionnet, t. II, pl. 8, n° 5 du *Supplément.* En voir la description au volume Ier, p. 433.

d'autres, de même métal et de types pareils, avec la légende ΦΙ-ΛΙΠΠΩΝ[1]. A vrai dire, les pièces ne se distinguent et ne diffèrent que par l'inscription; c'est d'ailleurs même style, même fabrique, mêmes figures. Cela s'explique aisément : les habitants de Crénides, après avoir changé de nom et de maître, auraient, pendant quelque temps encore, continué à se servir des coins et des types thasiens.

Quant à ces belles monnaies d'argent thasiennes qui portent d'un côté Bacchus, de l'autre Hercule, bien plus communes, elles ont dû être émises, en très-grande quantité, pendant tout le cours du ve et du ive siècle[2]. Les plus anciennes et les plus remarquables, ce sont celles où la tête de Bacchus, barbue et couronnée de lierre, est accompagnée, au revers, d'un Hercule qui, un genou en terre, fait effort pour bander son arc; les autres, où la tête de Bacchus est jeune et imberbe, l'Hercule debout et appuyé sur sa massue, sont d'un style moins grave et moins ferme, mais d'une rare élégance. Elles paraissent, pendant toute cette période, avoir été, dans tout l'intérieur de la Thrace et jusqu'au delà du Danube et des Carpathes, le principal moyen d'échange, la monnaie la plus recherchée des barbares, celle dont ils donnaient le plus haut prix. En effet on a trouvé en Transylvanie et dans les principautés danubiennes de grandes quantités de ces tétradrachmes thasiens; mais beaucoup sont d'une fabrique si barbare qu'il est impossible de les attribuer aux Thasiens mêmes; il faut donc y voir des imitations dues à des princes, à des chefs barbares qui, pour tirer parti du produit de leurs mines, battaient monnaie; mais, comme leurs domaines n'étaient pas assez vastes pour suffire à la circulation d'une monnaie nouvelle et particulière, ils faisaient copier, par des ouvriers plus ou moins maladroits, les statères de Thasos. Le dessin des figures était, il est vrai, gauche et lourd; les légendes étaient incomplètes ou d'une orthographe barbare; parfois même elles étaient remplacées par des points, ou manquaient tout à fait. Mais toutes grossières qu'elles fussent, ces imitations suffisaient aux tribus de l'intérieur : les Thraces, les Triballes, les Gètes et les Daces ne devaient pas être difficiles sur la forme des caractères et l'orthographe des mots grecs. Ce règne de la monnaie tha-

[1] *Doctr. nummor.* t. II, p. 54, 75.

[2] Voyez Mionnet, *Description*, t. I, p. 433 et sqq. *Supplément*, t. II, p. 545 et sqq. *Recueil des planches*, pl. LV; *Supplément*, t. II, pl. VIII.

sienne dans ces vastes et mystérieuses contrées dura sans doute jusqu'au moment où la détrôna et la remplaça la monnaie macédonienne, répandue à profusion par le commerce et la conquête tout autour de la Macédoine; alors les rois barbares se mirent à contrefaire les statères de Philippe et d'Alexandre. Appauvrie et asservie, Thasos ne pouvait lutter contre cette concurrence; des mines de l'île, à cette époque, il n'en est plus question, et celles du continent sont toutes aux mains des rois de Macédoine.

Sous la domination, ou dans l'alliance de ces puissants voisins, Thasos ne dut pas perdre sa constitution ni l'apparence de son autonomie; mais, en réalité, elle ne put manquer d'être comprise, sous un nom plus ou moins honorable, dans l'empire d'Alexandre, et, après lui, dans celui de Lysimaque [1]. D'ailleurs tout ce que nous savons de l'île à cette époque, c'est qu'un de ses enfants, le Thasien Androsthène, suivit Alexandre en Asie et se fit une place dans cette glorieuse histoire. Compagnon de Néarque dans le Périple de la mer des Indes et du golfe Persique, chargé ensuite par le conquérant, avec Hiéron et Archias, d'aller à la recherche de terres inconnues, il fut un des plus remarquables représentants de cet esprit d'universelle curiosité et d'investigation scientifique que partageait et qu'encourageait le royal élève d'Aristote. Empressé à fournir des matériaux pour la grande enquête qu'avait ouverte le nouveau maître de l'Asie, Androsthène avait écrit des journaux de ses voyages que lisait encore Strabon, mais qui ne sont point parvenus jusqu'à nous.

Thasos s'affranchit sans doute de la domination macédonienne au milieu du désordre qui suivit la mort de Lysimaque et l'invasion des Gaulois. Pendant trois ans (280-278) les bandes barbares inondèrent la Macédoine et la Thrace; il n'y avait plus d'empire macédonien, et tout le continent était au pillage; Thasos servit alors d'asile à bien des fugitifs, accourus avec leurs richesses pour échapper aux envahisseurs, qui, nous le savons, n'essayèrent pas d'attaquer les îles. Toujours est-il que nous retrouvons Thasos

[1] En effet on apprend que, en 338, après la victoire d'Antipater sur Agis dans le Péloponèse, les partisans de la Macédoine accusèrent à Thasos, et sans doute firent condamner par le peuple, surpris et effrayé, ce qui restait dans l'île de citoyens marquants opposés à la politique macédonienne. Cela montre que Thasos avait gardé au moins l'apparence et le nom de l'autonomie. (Demosth., *Pro Corona*, p. 294; Strabon, XVI, p. 766; Arrian. *Exped. Alex.* VII, xx.)

indépendante au temps de Philippe III. Ce roi, qui, sans avoir le génie du premier Philippe, n'avait pas une ambition moins avide et moins tenace, après qu'il eut rempli toute la Grèce de ses garnisons, ne pouvait négliger une si voisine et si naturelle dépendance[1]. En 202 son général Métrodore se présenta devant Thasos avec une escadre et des troupes, et demanda qu'on l'admît dans la ville; il promit aux Thasiens que le roi ne mettrait pas de garnison dans leur cité, qu'il ne leur imposerait ni tribut, ni obligation de fournir des logements aux gens de guerre, et qu'il les laisserait vivre sous leurs propres lois. On crut à ces promesses, on ouvrit les portes aux troupes royales et on les accueillit avec acclamation; en retour, Philippe laissa une garnison dans la ville et fit peser sur Thasos le joug le plus dur[2]. Aussi, après Cynoscéphales, quand Philippe se fut engagé à retirer ses troupes de toutes les places qu'il possédait hors de son royaume même et à se renfermer dans la Macédoine proprement dite, les Romains envoyèrent-ils à Thasos un commissaire, L. Stertinius, pour veiller à l'exécution du traité et rendre à l'île son indépendance[3]. Thasos redevint donc et resta libre jusque sous les premiers empereurs, autant du moins qu'on pouvait être libre depuis que Rome avait étendu la main sur la Grèce et l'Orient.

Pendant cette longue période, où les villes et les États perdent leur histoire et n'obtiennent, en passant, quelque rapide mention qu'à propos du rôle qu'ils jouent dans les querelles de leurs maîtres, Thasos est nommée dans le récit de la lutte entre les meurtriers de César et les triumvirs. A la veille du dénoûment, pendant le cours des opérations qui eurent pour théâtre la plaine de Philippes, Thasos servit de dépôt à tous les magasins de l'armée républicaine[4]. C'était une heureuse disposition; ainsi, maîtres de la mer, Brutus et Cassius, dont la flotte était mouillée dans la rade de Néopolis, pouvaient recevoir leurs provisions jour par jour, avec la plus grande facilité, et en même temps leurs magasins n'étaient pas exposés à une surprise de l'ennemi. Toutes les chances semblaient donc du côté des républicains; mais dans la première action, à demi victorieux, ils eurent le malheur

[1] Polyb. XV, xxiv.

[2] Ἐξανδραποδίσατο, dit Polybe.

[3] Polybe, XVIII, xxvii, xxxi; Tite-Live, XXXIII, xxx, xxxv.

[4] Appian. *De Bell. civ.* IV, cvi.

de perdre le plus habile de leurs deux chefs, Cassius. Pour ne pas attrister et décourager les soldats par la vue des funérailles de leur général, Brutus fit transporter le corps de son ami à Thasos, et c'est là que lui furent rendus les derniers honneurs[1]. Après la perte de la seconde bataille et la mort de Brutus, beaucoup de ses officiers s'échappèrent en toute hâte à Thasos, les uns pour envoyer de là leur soumission au vainqueur, les autres pour disposer leur fuite. Bientôt Antoine arriva lui-même devant l'île, admit à composition ceux qui l'y avaient attendu, et se fit remettre les armes et les approvisionnements de tout genre qui y étaient déposés[2].

Ce nom de liberté que n'enlevèrent point à Thasos les triumvirs victorieux, elle le garda jusqu'à l'avénement des Flaviens. Il semble en effet que ce soit Vespasien, esprit pratique et peu amateur de fictions, qui ait réuni Thasos à la province de Thrace. Pline, en effet, lui donne encore le nom d'île libre, tandis que l'on voit apparaître le nom de Domitien sur une monnaie thasienne[3].

CHAPITRE V.

THASOS DEPUIS SA RÉDUCTION EN PROVINCE ROMAINE JUSQU'À NOS JOURS.

(79 (?) apr. J. C. — 1856.)

La réunion officielle de Thasos à l'empire romain ne dut, en réalité, rien changer à la situation de l'île. Thasos jouit d'une grande prospérité sous l'Empire, comme suffiraient à l'attester les nombreux et riches sarcophages de l'époque romaine qui couvrent la plage près de l'ancienne capitale, ainsi que les immenses travaux des carrières et les traces laissées tout alentour par la nombreuse population dont elles occupaient et récompensaient l'industrie. Le caprice des maîtres du monde s'était épris du marbre de Thasos, et son vin jouait un grand rôle dans leurs débauches; enfin les gourmands recherchaient le froment, la saumure, les

[1] Plut. *Brut.* XLIV.
[2] Appian. *De Bell. civ.* IV, CXXXVI.
[3] Plin. *H. N.* IV, n° 12; Eckhel, *Doctr. nummor.* II, p. 55.

raves et les noix de l'île[1]. Thasos d'ailleurs, pendant toute cette période, n'a pas d'histoire; nous apprenons seulement, par une inscription qui subsiste encore, encastrée dans le mur d'une petite église, au pied de l'acropole d'Athènes, que Thasos était une des nombreuses villes grecques qui avaient élevé des statues à Adrien sur l'esplanade du temple de Jupiter Olympien à Athènes; cette inscription doit être de 127 après J. C. ou très-peu postérieure à cette date[2]. Depuis lors jusqu'à la fondation de l'empire d'Orient, nous ne savons rien de Thasos; les magistrats municipaux se succèdent dans l'administration de la cité, et, non contents de la gloire dont ils ont joui pendant leur vie, étalent encore sur leurs tombeaux toute la pompe de leurs titres; les femmes mêmes prenaient leur part de ces dignités, et, sur les sarcophages, on trouve leurs noms accompagnés de presque autant de désignations honorifiques que ceux de leurs maris et de leurs pères.

Pendant les premiers siècles de l'empire byzantin, nulle part aucune mention de Thasos; l'île avait peu à peu perdu presque toute importance. Les mines avaient cessé de produire, nous ne savons pas au juste à quel moment, mais sans doute même avant la conquête romaine; l'exploitation, commencée à une époque très-reculée, et poursuivie avec plus ou moins d'activité pendant au moins huit ou neuf cents ans, semble s'être fort ralentie et peut-être tout à fait arrêtée vers le temps de Philippe et d'Alexandre, car, dans Démosthène déjà, il n'est plus question des mines de Thasos; les grandes quantités de métaux précieux que tout d'un coup les rois de Macédoine tirèrent du Pangée durent faire négliger et abandonner des gisements sans doute dès lors à peu près épuisés, car il n'en était pas des mines de Thasos comme de celles qui se trouvaient près de Philippes, où, suivant la tradition populaire, l'or enlevé par la pioche se reformait tout aussitôt dans les entrailles de la terre, comme repousse dans nos champs l'herbe coupée par la faux[3]. Depuis leur interruption, les travaux n'ont jamais été repris à Thasos, et le souvenir même s'en est perdu dans le pays.

Quant au marbre de Thasos, il ne paraît pas avoir été aussi à

[1] Senec. *Epist.* 86; Stat. *Sylv.* I, v, v. 34; II, II, v. 92; Virg. *Georg.* II, v. 89; Apuleius, *Apolog.* p. 289; Athen. IV, p. 164; VII, p. 329.

[2] Bœckh, *C. I. G.* n° 336.

[3] Pseudo-Arist. *Auscult. Mirab.* c. XLII.

la mode à Constantinople qu'à Rome, car dans la longue énumération que nous a laissée Paul le Silenciaire des marbres de toute couleur et de tout pays employés à la décoration de Sainte-Sophie, celui de Thasos ne paraît point, non plus que dans la description qui nous est donnée par Procope des autres édifices dont Justinien avait embelli sa capitale. Ce qui était goûté pardessus tout à Constantinople, c'étaient les veines brillantes et variées des marbres de Laconie et de Carystos, le sombre éclat des granits et des porphyres d'Égypte; mais quand les architectes n'avaient pas à leur disposition ces matériaux rares et coûteux, ils employaient le marbre de Proconèse, qui avait sur celui de Thasos l'avantage de venir de moins loin, et, par conséquent, d'être moins cher.

L'agriculture dut naturellement décliner dans l'île quand la population se vit inquiétée et troublée par les pirates qui, depuis la chute de l'empire romain jusqu'à ces derniers temps, presque jusqu'à nos jours, n'ont pour ainsi dire pas cessé d'infester la mer Égée[1]. On oublia, on perdit peu à peu les secrets de cette industrie sans laquelle la meilleure culture ne porte que des fruits imparfaits; ainsi maintenant le vin de Thasos, provenant de vignes cultivées sans soin et comme au hasard, puis fabriqué grossièrement, ne se garde point et n'a plus de valeur.

Ce serait une monotone et douloureuse histoire que celle de tout ce qu'ont souffert, pendant ces longs siècles, les îles de l'archipel, surtout les petites, celles qui ne pouvaient pas, comme Chio ou Lesbos, faire les frais d'une domination capable de leur fournir quelque défense contre les envahisseurs. Les sèches et froides annales de ces temps mentionnent parfois, par un mot, une incursion de pirates, tous les rivages de l'archipel pillés et ravagés, puis elles passent, elles retournent aux intrigues de la cour impériale et aux disputes théologiques de Constantinople; mais l'imagination recule et s'effraye quand elle tâche à se représenter tout ce que chacune de ces rapides mentions suppose de misères subites et sans remède, de propriété détruite, de familles brisées, de captifs traînés en esclavage. Encore les chroniques ne se souviennent-elles que des hostilités qui, par leur importance

[1] La piraterie avait, à diverses reprises, désolé ces mers bien avant la chute de l'empire romain.

et leur durée, prennent le caractère d'une sorte de guerre maritime. Que serait-ce si elles pouvaient nous rapporter tous les actes de violence isolés, tous les coups d'audace des forbans que n'ont jamais cessé de protéger les anses et les caps sans nombre des côtes dentelées de la Grèce? Dans l'intervalle des invasions vandales, arabes, turques et vénitiennes, ces brigands avaient comme l'interrègne de la mer, et perpétuaient ainsi, au sein de la plus profonde paix, toutes les inquiétudes et tous les maux de la guerre.

Dès 438, des pirates infestent les abords de l'Hellespont, et, en 466 et 475, les flottes de Genséric désolent les îles et les côtes de la Grèce, et en emportent les dépouilles à Carthage. Vers 775, ce sont des Slaves de Thrace qui arment une petite flottille de bateaux pirates, ravagent les îles voisines de la côte, et en enlèvent une partie de la population; l'empereur Constantin Copronyme est obligé de racheter de leurs mains deux mille cinq cents de ses sujets. Bientôt après viennent les Sarrasins : maîtres de la Crète depuis 823, ils envoient vers l'Hellespont une flotte considérable qui, en 829, bat et détruit près de Thasos la flotte impériale[1]. A la suite de cette grande victoire, les Sarrasins restent maîtres de la mer, parcourent pendant plusieurs mois l'archipel en tout sens, font partout des débarquements, et retournent en Crète avec un immense butin et des troupeaux d'esclaves[2]. Pendant environ un siècle et demi, malgré les avantages que remportent souvent les amiraux byzantins, les Arabes renouvellent sans cesse ces expéditions, de la Propontide jusqu'aux rivages de la Sicile et de l'Italie. En 904, ils réussissent même à emporter d'assaut Salonique, qui devait être alors une ville de plus de deux cent mille âmes. En s'y rendant, ils s'étaient arrêtés quelques jours à Thasos pour y préparer leurs machines de siége, et s'étaient sans doute divertis, pendant que travaillaient les ouvriers, à piller l'île. Il faut, pour arrêter ces continuelles incursions, les victoires des grands empereurs Nicéphore Phocas et Jean Zimiscès, à la fin du x[e] siècle. Au commencement du XII[e], sous le doge Domenico Micheli, les Vénitiens ravagent les Cyclades pendant quelques années. En 1161, Raymond de Poitiers, comte de Tri-

[1] *Theophan. Continuat.* l. III, c. XXXIX.
[2] Const. Porphyr. *Basil.* 184, 185; Cedrenus, II, 580.

poli, envoie dans l'archipel douze galères qui, par les cruautés que commettent partout leurs équipages, font en beaucoup de lieux plus de mal à la population chrétienne que n'en avaient fait jadis même les incursions des Sarrasins.

Dans le désordre qui suivit la prise de Constantinople par les croisés (1204), plus tard, dans les guerres entre Michel VIII Paléologue (1261-1282) et les républiques maritimes de l'Italie, la piraterie dut avoir beau jeu. Au XIVe siècle, les Turcs prennent goût à la mer, et leurs corsaires couvrent l'archipel et la mer de Marmara, partout présents, des rochers du Magne aux murs de Constantinople. Des soldats de fortune, à la faveur des guerres civiles de l'empire, se font pirates. Cantacuzène, vers 1350, assiége dans Éion un certain Bithynien, Alexis, qui, après avoir pris parti pour Apocauchos, celui-ci mort, s'était fait pirate; avec quelques bâtiments il ravageait toute la côte de Thrace et avait fait beaucoup de mal aux Thasiens et aux Lemniens[1].

Après la prise de Constantinople par Mahomet II, ce fut bien pis encore; sans parler de la visite annuelle que faisait aux îles le capitan-pacha pour en recueillir les tributs, elles avaient aussi à craindre les entreprises des chevaliers de Saint-Jean, des Maniotes, des galères de Venise, de Florence ou d'Espagne, enfin des Barbaresques. Les corsaires latins ne se faisaient aucun scrupule de ruiner ou d'emmener en esclavage les sujets chrétiens du sultan; d'abord c'était toujours une manière d'appauvrir et d'affaiblir l'empire turc, puis devait-on de si grands égards à des schismatiques, qui ne valaient guère mieux que des musulmans? Quant aux Barbaresques, eux aussi se trompaient souvent, et, quand ils n'avaient pas fait quelque bonne prise sur le commerce de l'Occident, ils ne se faisaient aucun scrupule, pour ne pas retourner les mains vides à Alger ou à Tunis, de débarquer dans quelque île, de piller deux ou trois villages, et d'aller vendre sur les marchés des régences les raïas du sultan, leur patron. Tout cela a duré jusqu'au commencement de ce siècle, jusqu'à la destruction de l'ordre de Malte, jusqu'aux réformes de Mahmoud, jusqu'à l'établissement du royaume de Grèce, jusqu'à la prise d'Alger par les Français et l'admission de la Turquie dans la famille des États européens. Avec la marine à vapeur, maintenant maîtresse des

[1] Cantacuz. IV, p. 17.

mers, il semble impossible que la piraterie reparaisse et se soutienne; l'abolition même de la course, en cas de guerre maritime, paraît prochaine. Les îles peuvent donc, sans crainte de l'avenir, respirer de leurs longues souffrances, et compter sur des jours meilleurs.

Ces détails étaient nécessaires pour faire comprendre comment Thasos était arrivée à l'état de décadence et de misère où la trouve maintenant le voyageur, état d'où elle n'a pas encore commencé à se relever. C'est que, en effet, de l'histoire particulière de Thasos pendant toute cette période, nous ne savons presque rien. Dans le *Synecdemus* d'Hiéroclès, qui nous représente, à ce que l'on croit, les divisions administratives de l'empire au commencement du règne de Justinien, vers 530, Thasos fait partie de la Macédoine première, avec toute la Chalcidique. Au xe siècle, dans le livre de Constantin Porphyrogénète sur les thèmes de l'empire[1], Thasos est classée avec Samothrace dans le thème de Thrace, préfecture de Thrace. Il n'est fait mention de Thasos ni dans le traité de 1199 entre Alexis II et les Vénitiens, ni dans celui de 1204 entre le doge de Venise et les croisés; Samothrace, par cette dernière convention, est donnée à l'empereur. Vers 1308, un Ticino Zaccaria, noble génois, neveu du Manuel Zaccaria qui avait fidèlement servi Michel VIII Paléologue, et reçu de lui en don la souveraineté de Phocée avec ses riches mines d'alun, se présente devant l'île avec deux bâtiments, s'en empare, et en fortifie encore le château, où il installe une garnison et des officiers dévoués[2]. Raymond Muntaner, un des chefs de la grande compagnie catalane et son historien, digne rival de Froissart, nous raconte la réception que lui fit, ainsi qu'à l'infant don Fernand, dans son château de Thasos, Zaccaria, qu'il avait aidé, quelque temps auparavant, à s'emparer de Phocée sur son cousin Benoît Zaccaria[3] :

« . . . Ce fut dans ce château de Thasos que j'arrivai et que je retrouvai le seigneur infant avec quatre galères, et ce fut là qu'il m'attendit quand j'allai vers la compagnie prendre congé d'elle, et ce fut là aussi que je retournai près du seigneur infant. Et si vous vîtes jamais un brave homme bien accueillir son ami, ce fut ainsi que m'accueillit messire Ticino Zaccaria. Et incontinent il

[1] *De Themat.* II, 1.
[2] Pachymer. p. 638.
[3] *Chronique* de Ramon Muntaner (trad. Buchon), ch. CCXXXIV.

me livra le château et tout ce qu'il renfermait, et nous traita magnifiquement, le seigneur infant et nous tous, pendant les trois jours que nous y demeurâmes; puis il m'offrit et sa personne, et le château, et tout ce qu'il possédait. Moi, de mon côté, je lui fis toute sorte de présents, et lui fis don d'une barque armée de vingt-quatre rames, et lui laissai bien quarante hommes, qui consentirent à rester avec lui à sa solde, et ainsi le laissai-je bien fourni et bien équipé. Aussi le proverbe du Catalan est bien vrai qui dit « Oblige et ne regarde pas qui »; car, dans ce lieu où je ne pensais jamais me trouver, j'éprouvai un grand plaisir, et le seigneur infant par moi, ainsi que toute notre compagnie. Et s'il en eût été besoin nous pouvions, dans ce château, nous mettre tous en sûreté, et même, à l'aide de ce château, pousser en avant des conquêtes. »

Les hommes d'armes que Muntaner laissa au seigneur de Thasos, gens éprouvés en toutes les aventures de la Grande Compagnie, et accoutumés à mépriser, à battre et à rançonner les Grecs, l'aidèrent sans doute utilement, malgré leur petit nombre, à repousser les attaques de Maroule, général d'Andronic II, qui vint, en 1315, assaillir Thasos par terre et par mer. Après un siége assez prolongé, les troupes impériales paraissent avoir été forcées de se retirer sans emporter la place. Quoi qu'il en soit, il semble qu'en 1327 elle était rentrée sous la domination impériale, car nous voyons Andronic III faire transporter à Thasos, Imbros et Lemnos, comme colons, deux mille Dalmates[1]. Les bras manquaient déjà à la terre, le désert se faisait. En 1414, Manuel II, partant pour rétablir l'ordre dans l'empire et visiter jusqu'au Péloponèse, commence par réduire l'île de Thasos, indépendante de nouveau sous un chef qui n'est pas nommé par le chroniqueur grec. La citadelle arrête deux mois les troupes impériales[2].

Peu de temps après, Thasos fut jointe à la principauté des Gateluzzi, maîtres de Lesbos, d'Imbros, de Lemnos, de Samothrace et même de la ville d'Énos, sur le continent. L'île leur appartenait quand Mahomet mit fin à l'empire de Byzance. En 1455, après la mort de Doria Gateluzio, son fils et successeur, pour se faire reconnaître par le sultan, fut obligé de lui céder Thasos,

[1] Pachymer. p. 420, éd. Bonn; Cantacuz. l. I, p. 51.
[2] Phrantzès, l. I, ch. III.

et bientôt après Lemnos, Imbros et Samothrace[1]. Les îles reçoivent des garnisons turques; mais celles-ci, en 1457, à l'annonce d'une flotte envoyée par le pape, et qui, commandée par un cardinal, devait, espérait-on, reconquérir tout l'archipel, se hâtent de repasser sur le continent[2]. La flotte ne se composait que de seize galères, et, comme la plupart des expéditions chrétiennes de ce temps, elle fit aux chrétiens des îles beaucoup plus de mal que de bien, en appelant sur eux les vengeances des Turcs sans pouvoir les y soustraire.

Thasos, Imbros, Lemnos s'étaient rendues sans difficulté à la flotte italienne. Celle-ci y laisse quelques soldats, et s'éloigne vers Rhodes. Aussitôt paraît l'amiral ottoman avec sa flotte. Imbros et Lemnos se soumettent, et l'amiral se contente de saisir tous les Italiens qu'il trouve dans les îles et de les envoyer à Mahomet II, qui les fit mettre à mort. Mais Samothrace et Thasos résistent; aussi l'année suivante Tzagan, gouverneur de Gallipoli et successeur d'Ismaïl, se présente avec une flotte plus nombreuse, réduit par la force Samothrace et Thasos, et les ruine de fond en comble; les villages sont pillés, les champs ravagés, et tout ce que l'on peut saisir d'habitants est emmené et établi à Constantinople. Mahomet II s'occupait alors, à sa manière et en homme qui n'admettait pas de délai, de repeupler sa capitale. Il ne reste guère dans les deux îles que ceux qui s'étaient assez bien cachés dans les bois, sur les montagnes, pour ne pas tomber entre les mains des vainqueurs.

Ce fut là le dernier coup qui acheva d'accabler Thasos, et dont elle ne s'est jamais relevée. Depuis lors une population pauvre et rare, perdue parmi de vastes forêts qui envahissent de toutes parts les cultures, a végété plutôt que vécu dans l'île. Ces belles forêts de pins, qui pourraient faire la richesse de Thasos, ne servirent guère, pendant toute cette période, qu'à lui procurer de fréquentes visites des pirates et corsaires de toute langue et de toute couleur; quelque misérable que fût l'île, ils y trouvaient toujours à faire des prisonniers, à enlever des bestiaux et quelques jarres d'huile ou de vin. Mais ce n'était pas tant l'espoir du pillage qui les attirait à Thasos; il y avait ailleurs plus et mieux à prendre;

[1] Ducas, p. 330, éd. Bonn.
[2] Chalcondyle, l. IX, p. 469-478, éd. Bonn.

ce qu'ils aimaient surtout de cette île, c'était le couvert de ses bois déserts et presque impénétrables. Quand ils se voyaient, dans ces parages, poursuivis de trop près par un ennemi supérieur en force, ils évitaient les îles découvertes et qui n'auraient pu leur offrir aucun refuge, Samothrace, Imbros et Lemnos; ils gouvernaient sur Thasos, tâchaient de se dérober un instant à la vue derrière un cap et se faisaient échouer sur la plage. Là, si leur bateau était petit et pas trop lourd, ils le cachaient sous les broussailles, sinon ils le brûlaient, puis s'enfonçaient avec leurs armes et quelques provisions dans les bois, où il eût fallu, pour les trouver, chercher longtemps. Aussi le plus souvent les y laissait-on tranquilles, et, au bout de quelque temps, quand le danger s'était éloigné, les aventuriers remettaient leur bateau à la mer, ou bien ils appelaient à leur secours, au moyen de signaux faciles à comprendre, le premier bâtiment ami qui se trouvait naviguer dans ces eaux. D'autres fois l'équipage d'un pirate orthodoxe du Magne ou des îles, ainsi retenu dans l'île par la perte de son navire, s'enrôlait, afin d'échapper de cette prison, à bord d'un corsaire maltais ou même barbaresque, car beaucoup de ces écumeurs de mer changeaient de religion aussi facilement que les mâts de leurs vaisseaux changeaient de bannière, et les triples renégats n'étaient pas rares dans ces bandes mêlées de toute langue et de toute race. A Thasos on avait grande chance de ne pas attendre trop longtemps une occasion favorable, car très-souvent, après avoir fait à la sortie de l'Hellespont ou autour de l'Athos quelque bonne prise, les pirates et corsaires venaient aborder à Thasos, sur une plage déserte et boisée, pour y partager tranquillement le butin et s'y enivrer à leur aise, sans trop de danger d'être surpris et dérangés.

On comprend que ces visites, dont le souvenir est encore vivant dans le pays, coûtassent toujours quelque chose aux habitants, qui n'osaient pas s'écarter des villages de peur de tomber dans les mains de quelque bande débarquée la nuit dans une crique voisine. Malgré toutes leurs précautions, il leur arrivait parfois d'avoir leurs fils ou leurs filles ainsi enlevés par quelque brusque attaque, ou d'être obligés de livrer aux forbans des provisions et de l'argent. Aussi tous les villages sur le bord de la mer avaient-ils été peu à peu abandonnés; ceux qui leur avaient succédé s'étaient cachés à une ou deux heures au moins du rivage, parmi des bois et des vallées, de manière à n'être pas

aperçus du large, et le woivode qui gouvernait l'île résidait au centre même, à trois ou quatre heures de la plage, dans le bourg d'Hagios-Theologos, ainsi devenu capitale. De plus, sur tous les caps et principalement aux abords des deux ou trois échelles qui servaient au commerce avec le continent, s'élevaient des tours où étaient entretenues jour et nuit des vigies pour signaler l'approche de tout bateau suspect. Ces transes continuelles où il fallait vivre rendirent bientôt le séjour de l'île insupportable aux Turcs, qui s'y étaient établis après la conquête et avaient fondé à Theologos, sur la rive gauche du torrent, tandis que les chrétiens habitaient la droite, un village dont il ne reste plus que quelques décombres et les fondations d'une grande tour ruinée. Il y a bien longtemps, me dirent les vieillards, que ce village a été abandonné et qu'il n'y a plus dans l'île d'autres Turcs que les officiers qui la gouvernent. Déjà à la fin du siècle dernier, Cousinery n'y trouvait de musulmans que le woivode ou bey, aidé de sept ou huit agas, qui se partageaient la police de l'île et recueillaient le haratsch[1]. Quand on apprenait l'approche et le débarquement des pirates, le bey et ses assesseurs s'enfuyaient et se cachaient parfois dans la forêt, si la bande était trop forte pour que l'on pût espérer de défendre le village contre elle.

C'est ainsi que l'île, placée dans la dépendance du bey de Cavala, qui en nommait le woivode, passa près de quatre siècles dans une obscurité qui ne fut point pour elle un gage de tranquillité ni d'humble bonheur; les peuples heureux ne sont point les seuls qui n'aient pas d'histoire. Au printemps de 1821, quand, la guerre commencée dans les Principautés danubiennes et en Morée, toute la Chalcidique se souleva, et que le drapeau de l'indépendance flotta sur les couvents de la Montagne-Sainte, les Thasiens, excités par cet exemple, firent aussi leur révolution : on prit le woivode, on le mit dans une barque, et, sans lui faire de mal, on le porta en terre ferme[2]. Mais, bientôt après, pendant que Thasos goûtait les premières douceurs de la liberté, une troupe de pirates grecs, forte d'environ huit cents hommes, débarqua dans l'île et en pilla plusieurs villages. Cela fit réfléchir les Thasiens, et les dégoûta fort de leurs frères et alliés; ils souffraient d'ailleurs beaucoup de

[1] *Voyage dans la Macédoine*, ch. XIII.
[2] Prokesch, *Denkwürdigkeiten*, t. III, p. 614.

l'interruption forcée des relations avec Cavala, toujours au pouvoir des Turcs; enfin ils étaient trop paresseux et trop peu hardis pour se soutenir et vivre comme vécurent alors presque toutes les populations qui prirent une part active à la lutte, en recouvrant par le pillage ce que le pillage leur avait dérobé, en dépouillant leurs ennemis, et parfois aussi, quand l'occasion s'en présentait, leurs amis. Tout bien considéré, les Thasiens rappelèrent donc leur gouverneur turc, reparurent à Cavala, et payèrent exactement, pendant le reste de la guerre, les taxes dues au sultan. Celui-ci, malheureusement, n'était guère en état de les protéger, et les Thasiens se voyaient sans cesse forcés de dépenser d'assez grosses sommes pour se racheter des escadres grecques qui, en croisant dans l'archipel, ne manquaient jamais de venir en force faire une apparition devant Thasos. Ces visites, que l'histoire du temps n'a pas pris la peine d'enregistrer toutes, étaient, au dire des habitants, presque annuelles. Il arriva même qu'elles se répétèrent plusieurs fois dans une saison.

De ces agressions, je n'en trouve que deux mentionnées dans les annales de cette guerre; elles suffiront à donner l'idée des autres. En avril 1823, les Ipsariotes, dans une de leurs campagnes, débarquent cinq cents Rouméliotes à Thasos, et s'y emparent de huit navires turcs avec leurs cargaisons d'huile[1].

Au printemps de 1827, Karatasso et ses Olympiens, au lieu de saisir, comme ils en avaient été chargés par le gouvernement, les défilés des Thermopyles, vont avec leur flottille lever des contributions à Thasos[2].

Le rétablissement de la paix par la fondation du royaume de Grèce et la reconnaissance du nouveau gouvernement par la Porte ne suffirent pas à détruire la piraterie dans l'archipel et à en préserver Thasos. Un savant voyageur allemand, Grisebach, qui toucha à Thasos en 1839, raconte que les quelques maisons qui forment l'échelle de Panaghia, sur l'emplacement de l'ancienne capitale, avaient été pillées et brûlées par des flibustiers en 1837 et en 1838. Il n'y eut vraiment de sécurité qu'après 1839, quand une petite escadre grecque, commandée, je crois, par Canaris, eut surpris les pirates auprès du mont Athos, et les eut achevés dans

[1] Gordon, t. II, p. 67.
[2] *Id. ibid.* p. 384.

l'île de Ioura; on prit leurs bateaux, on tua ou dispersa les équipages, et depuis, grâce aux bâtiments à vapeur que les puissances maritimes ne cessèrent de faire croiser dans l'archipel, la tranquillité ne fut plus troublée. Mais en 1854, lorsque, sous couleur de guerre et d'insurrection contre la Turquie, la piraterie recommença à paraître dans l'archipel, Thasos servit encore d'asile et de refuge aux forbans serrés de trop près et forcés d'abandonner leur bateau. Une barque de pirates grecs ayant été brûlée, dans une crique de Thasos, par un bâtiment à vapeur autrichien, l'équipage se sauva dans l'intérieur, et se cacha, ou plutôt s'établit sur une montagne, tout près de Panaghia. Tous les paysans connaissaient le gîte des voleurs; mais, pour contrarier le gouvernement turc et les Francs, les habitants jouaient l'ignorance quand on leur demandait de découvrir les brigands et d'aider à les prendre; en revanche, ceux-ci s'abstenaient de toute déprédation sur les terres et les maisons des Grecs; cela dura neuf mois. Il fallut, pour en finir, que le consul de France à Cavala, M. Lafon, qui avait pris la chose très à cœur, fît, avec l'aide d'une frégate ottomane, saisir tous les primats de l'île, que l'on emmena à Salonique. Après qu'ils y eurent passé trois mois à leurs frais, leur constance se lassa; ils écrivirent à leurs amis de céder, et l'on força les pirates à quitter Thasos, à se réfugier quelque autre part. Alors les primats purent rentrer chez eux, tous à demi ruinés par leur séjour à Salonique; il leur avait fallu payer pour échapper à la prison, payer pour ne pas être envoyés à Constantinople, payer pour obtenir de retourner à Thasos. Les fonctionnaires turcs sont gens fort habiles et s'entendent merveilleusement à dépouiller qui leur tombe entre les mains.

CHAPITRE VI.

ÉTAT ACTUEL DE L'ÎLE, SON ADMINISTRATION, SES PRODUCTIONS, CARACTÈRE DES HABITANTS.

En 1807, la Porte venait d'être forcée de reconnaître l'autorité dont Méhémet-Ali, fils d'un aga de Cavala, s'était emparé en Égypte. Pour se rendre agréable à ce puissant vassal, elle lui fit présent de l'île de Thasos, voisine de sa ville natale, et qui pou-

vait lui fournir en abondance ce qui lui manquait le plus en Égypte, des bois de construction. Le sultan ne renonçait pas à la propriété de l'île, mais il en abandonnait l'usufruit et l'administration au pacha d'Égypte, à charge seulement de recueillir et de verser au trésor de la Porte le haratsch dû par les Thasiens. Depuis, comme les autres possessions de Méhémet-Ali, elle est passée à ses héritiers, et elle appartient ainsi maintenant, sous les mêmes conditions, à Saïd-Pacha.

Pendant longtemps Thasos ne put guère s'apercevoir qu'elle eût changé de maître; le pacha d'Égypte avait autre chose à faire que de s'occuper de ce lointain domaine, et, content d'en tirer de temps en temps quelques bois de construction, comme par exemple pour créer la flotte qui fut détruite à Navarin, il abandonnait Thasos à l'incapacité, souvent brutale, des beys turcs de province. C'était comme une sorte de bénéfice qu'il accordait tantôt à l'un, tantôt à l'autre des beys de Cavala et des environs, amis ou alliés de sa famille. Ceux-ci, qui ne pouvaient avoir aucun intérêt à la prospérité de l'île, y mettaient à peine les pieds, et se contentaient d'en tirer par leurs agents le plus d'argent qu'ils pouvaient. Enfin, depuis deux ans, sur des plaintes répétées qui étaient parvenues jusqu'en Égypte, le vice-roi actuel, Méhémet-Saïd, sentant d'ailleurs que son gouvernement ne tirait pas de l'île tout le parti qu'il aurait pu, nomma bey de Thasos un officier distingué de la marine égyptienne, Djafer-bey, capitaine de frégate; c'est un homme intelligent, qui a vu l'Europe, et qui l'aime; de plus, c'est un honnête homme, très-juste et plein de bienveillance pour ses administrés. Aussi, quoique les Grecs, et en particulier ceux de Thasos, ne soient guère portés à la reconnaissance, surtout envers un musulman, Djafer-bey paraît très-aimé dans l'île. Espérons qu'entre ses mains Thasos commencera à se réveiller, à sortir de sa misère et de sa longue torpeur, à mieux profiter de ce qu'avait fait pour elle la nature, et des ressources dont ses malheurs mêmes n'ont pu tout à fait la priver.

Les Grecs de Thasos ont beaucoup à faire pour se relever, car ils sont tombés bien bas. L'île renferme neuf villages comprenant en tout un peu plus de mille maisons, ce qui donne une population de cinq à six mille âmes. Quelle différence entre ce chiffre et le nombre d'habitants que l'île a dû contenir autrefois et qu'elle

pourrait nourrir encore si elle redevenait industrieuse et commerçante! Dans l'antiquité, Thasos devait avoir au moins soixante à quatre-vingt mille habitants. La capitale, en effet, paraît avoir été une ville de vingt mille âmes, et le reste de l'île était peuplé à proportion; on trouve encore en cinq ou six endroits la trace de bourgs riches et populeux, et il faut compter que la forêt a couvert et nous cache le site de plusieurs autres villages.

Sans les coups qui la ruinèrent et la dépeuplèrent au temps de la conquête turque, et surtout sans les circonstances toutes particulières qui prolongèrent et perpétuèrent ses souffrances durant plusieurs siècles, Thasos devrait être aujourd'hui une des îles les plus prospères de l'archipel. Elle aurait pu, comme Ténédos, Chio et Lesbos, s'enrichir par la vente de ses produits dans tout l'archipel et à Constantinople. Son vin, qui provient d'un gros raisin d'un rouge clair, sans doute le même auquel Virgile donnait l'épithète de blanc[1], « albus, » par opposition aux raisins italiens, d'un rouge foncé voisin du noir, est d'un goût franc; il ne porte pas à la tête et n'a pas cette chaleur, bientôt irritante, de la plupart des vins grecs; il rappelle plutôt certains bons vins ordinaires de France. Les habitants savent le faire assez bien pour pouvoir le garder sans y mettre de résine; mais il serait sans doute facile, avec du soin et de l'art, de le perfectionner beaucoup et de lui rendre son ancienne réputation. Nulle part les oliviers ne donnent des fruits plus abondants et plus beaux. Le miel de Thasos est très-recherché à cause du goût et du parfum particuliers que lui donnent les fleurs de pin que sucent au printemps les abeilles; cet arome, qui choquerait peut-être à Paris certains palais, plaît beaucoup aux Orientaux. Enfin les Thasiens, s'ils n'étaient point tout à fait maîtres de leurs forêts, s'ils devaient respecter et laisser pour le gouvernement les plus gros troncs, avaient la permission d'abattre des arbres de moyenne grandeur, et étaient ainsi à même de fournir en abondance des poutres et des planches à ces villes d'Orient qui, toutes bâties de bois, en font, grâce aux incendies et aux tremblements de terre, une si active consommation.

Le grand avantage qu'auraient eu les Thasiens sur la plupart des insulaires, c'est qu'ils auraient pu, pour l'exportation et la

[1] « Sunt Thasiæ vites, sunt et Mareotides albæ. » (Virg. *Georg.* II, 91.)

vente de leurs denrées, se passer d'intermédiaires. Rien ne leur eût été plus aisé que d'avoir une marine rivale de celle de Psara, d'Hydra ou de Spezzia. Le bois que les Ipsariotes, les Hydriotes et les Spezziotes, comme maintenant les armateurs de Syra, étaient obligés d'aller chercher bien loin et d'acheter plus ou moins cher, les Thasiens l'avaient chez eux à discrétion, sans autre dépense que les frais fort légers d'abatage et de transport jusqu'au rivage; ils ont toujours eu droit de prendre du bois sur leurs montagnes, quand ils ont voulu construire pour leur propre compte. Les bâtiments de Thasos auraient donc coûté moins cher à leurs armateurs qu'aux Hydriotes et aux Ipsariotes ceux qu'ils lancent à la mer, différence qui aurait donné à la marine thasienne une certaine supériorité sur ses rivales. Ainsi enrichie à la fois par l'agriculture et le commerce, Thasos ne serait-elle pas devenue aussi, pour les Grecs des environs, un foyer d'instruction et de lumières; n'aurait-elle pas joué, dans la guerre de l'indépendance, un rôle brillant qui eût rappelé son ancienne gloire?

Voilà ce qui aurait pu être; disons maintenant ce qui est, ce que nous avons vu. Les Thasiens ne font pas d'autre navigation que de porter de l'huile et de la cire à Cavala, et d'en rapporter de l'orge et du blé; l'île n'a en tout qu'une trentaine de caïques dont les voyages les plus lointains sont le mont Athos et Lemnos. Les vignes, on n'en cultive plus, depuis longtemps, que juste ce qu'il en faut pour la consommation de l'île. L'huile même, le principal revenu de Thasos, les Thasiens en ont laissé décroître la production; les oliviers ont été mal entretenus, on a négligé de remplacer ceux qui mouraient, on a laissé les broussailles envahir les plantations; aussi le temps n'est plus dont on se souvient encore à Thasos, où l'île donnait un million d'oques d'huile; depuis bien des années elle n'en produisait plus que quatre ou cinq cent mille; en 1856, où la récolte était d'une abondance extraordinaire, on espérait en faire environ huit cent mille oques. Depuis quelques années que le gouvernement égyptien tire de l'île beaucoup de bois, les paysans, qui trouvent pour le moment dans ces travaux des salaires plus élevés, négligent encore plus la terre.

Aussi nulle part les villages ne sont-ils plus sales, les maisons plus mal tenues, plus étrangères à toute recherche de ce luxe

simple et approprié au pays, qui consiste en quelques divans contre des murailles soigneusement blanchies à la chaux. Nulle part aussi ce désir d'instruction qui se manifeste presque partout chez les Grecs ne se fait moins sentir. Il n'y a dans l'île que trois écoles d'enseignement mutuel, à Théologos, à Panaghia, à Casaviti, et encore est il bon de s'entendre et de savoir ce que l'on entend à Thasos par « avoir une école. » J'arrive un soir à Théologos, le second village de l'île, et je cause avec le primat, qui m'avait reçu chez lui, de la population et des ressources de la commune. « Avez-vous une école? » — « Certainement, Monsieur; « comment n'en aurions-nous pas, *πῶς δὲν ἔχομεν*? » — « Êtes-vous « contents du maître? » — « Sans doute; c'est un homme très-ins- « truit, il a étudié à Athènes. » — « J'irai demain visiter son école. » — « Mais, Monsieur, le maître est parti depuis trois ans, en congé, « et n'est pas encore revenu; en attendant, j'allais vous le dire, « l'école est fermée. »

Les Thasiens parlent un grec affreux, dont les formes sont très-barbares, et qui est tout mêlé de mots turcs. Quant à la langue ancienne, non-seulement il n'y a pas dans toute l'île une école où les éléments en soient enseignés, mais, bien plus, on n'y trouverait pas un Thasien qui ait fait ailleurs quelques études, et qui soit en état de comprendre ces passages d'Hérodote et de Thucydide qui sont comme les titres de noblesse de l'île. Parfois je m'amusais à les traduire aux paysans, pour jouir de leur étonnement à entendre combien leurs pères avaient été riches et puissants. Au reste, les habitants de l'île paraissent sentir combien ils sont tombés bas; ils l'avouent, ils s'en confessent avec une sorte d'humilité honteuse et embarrassée. « Nous sommes des moutons, des bêtes de somme, *εἴμεθα προβατάκια, πράγματα*, » me disaient plusieurs d'entre eux. Je n'ai d'ailleurs pas trouvé les Thasiens d'aujourd'hui aussi bons et aussi hospitaliers qu'a bien voulu le dire un voyageur optimiste et qui ne les a vus que pendant trois jours, M. de Prokesch. Ils ont, à un très-haut degré, à peu près tous les défauts que l'on reproche ordinairement aux Grecs, sans aucune des qualités qui souvent les compensent. Pour être ignorants et bornés, ils n'en sont pas moins fourbes, menteurs, intéressés et avides. Plusieurs fois, le matin, en sortant d'une maison où l'on m'avait donné une prétendue hospitalité que l'on avait su me faire très-bien payer, je m'apercevais, au bout de quelque

temps, que l'on m'avait dérobé quelqu'un des ustensiles de mon ménage de campagne, ou bien une partie de mes vivres.

La population si peu nombreuse qui habite Thasos y est très-inégalement répartie; la cause principale de cette inégalité, c'est que le sud de l'île a bien moins d'eaux vives que le nord. Les habitants des bourgades que contenait autrefois cette région étaient obligés, pendant une partie au moins de l'année, de ne boire que de l'eau de puits; aussi, dès que l'île commença à se vider, la population de ce district, ne se contentant pas, comme celle des autres cantons, d'émigrer derrière une montagne, hors de vue de la mer, se porta tout entière vers le centre et le nord de l'île. C'est ainsi que de Potamia à Kakirakhi il faut, pour trouver un village, s'éloigner de la côte et remonter dans l'intérieur au moins à trois lieues du rivage, c'est-à-dire pénétrer jusqu'au milieu même de l'île, jusqu'à Théologos; toute la côte sud-ouest et sud-est est complétement déserte et n'a pas même une échelle fréquentée.

La capitale actuelle de Thasos est le bourg de *Panaghia*, au nord-est de l'île, à environ une lieue et demie vers le sud de la capitale antique; il se compose de six cents maisons, toutes bâties en moellons de marbre, si l'on peut ainsi parler, et dont bien peu ont quelque air de propreté et d'aisance. Le site est d'ailleurs très-beau; le village, fuyant, il y a deux ou trois cents ans, selon la tradition du pays, le rivage infesté de pirates, et cherchant une position forte et facile à défendre, s'est arrêté dans un large ravin, sur le flanc de la montagne. A lever la tête et à voir au-dessus de soi les escarpements du Saint-Élie et les forêts d'arbres verts qui pendent à ses rochers, on se croirait en Suisse. Au milieu du bourg, des sources abondantes et fraîches sont ombragées par de grands platanes.

Pour se rendre de Panaghia à Théologos, après avoir dépassé le hameau de *Potamia,* situé non loin de la mer, au-dessus d'une petite plaine d'oliviers et de maïs, il faut franchir la chaîne du Saint-Élie. Sur la pente nord de la montagne, le chemin, si on peut l'appeler de ce nom, est horrible; on ne comprend pas comment les mulets réussissent à gravir les marches hautes et glissantes de ces escaliers de marbre. Le versant méridional, au moins dans sa partie inférieure, est moins rocheux, et garni d'une couche plus épaisse de terre végétale. *Hagios Theologos* est moins considérable que Panaghia, puisque l'on n'y compte que deux cent

quarante familles, et pourtant il occupe plus de place et semble plus grand, grâce à ses maisons dispersées dans les jardins; c'est ce que les paysans expriment encore ici par le mot homérique εὐρύχορος. Théologos a été longtemps et était encore, au commencement de ce siècle, le village principal de l'île et la résidence du gouverneur. Panaghia n'a succédé à ces droits que depuis le rétablissement de la sécurité des mers; alors sa position en face de la terre ferme, la proximité du rivage, la bonté de sa rade où viennent mouiller tous les bâtiments un peu considérables qui ont affaire dans l'île, ont enrichi et agrandi Panaghia, et en ont fait la nouvelle capitale.

Casaviti, classé d'après son importance au troisième rang, est un très-joli village, assis sur les deux flancs d'une large vallée qui remonte de la mer au sommet du Saint-Élie; les maisons sont à demi cachées par les arbres des jardins, et, au bas de la vallée, on aperçoit la mer, et, par delà, les montagnes lointaines de la Thrace; il semble qu'aucun lieu dans l'île ne doive être plus sain et plus agréable à habiter. Il n'en est pourtant pas ainsi; à quelque distance en arrière de Casaviti, la montagne se creuse en un large et haut amphithéâtre, dont les parois de marbre, en se refroidissant rapidement après le coucher du soleil, versent, dit-on, sur le village une ombre glaciale et malfaisante, tandis que pendant le jour, en lui renvoyant comme un vaste miroir tous les rayons qu'elles recevaient, elles ont redoublé pour lui les ardeurs du midi. De ces brusques changements de température naissent des fièvres intermittentes et pernicieuses qui nuisent à la prospérité du village.

Les autres villages de l'île, *Moriæs, Sotiro, Kakirachi, Volgaro*, qui doit sans doute son nom à une colonie bulgare, n'ont rien de remarquable. Le seul qui mérite une mention à part, c'est *Castro*, un pauvre hameau d'environ soixante maisons, le lieu habité le plus élevé de toute l'île; il se trouve à peu près au centre, assis sur la grande arête qui traverse l'île de l'est à l'ouest, en un des points où elle s'abaisse et s'élargit le plus. Il y a là un roc pointu, supporté de toutes parts par des pans coupés à pic; il semble que ce fut un site désigné par la nature même pour la fondation d'une acropole; on n'y trouve pourtant aucun vestige antique, et ce n'est que dans des temps plus voisins de nous, tout à la fin du moyen âge, qu'on a tiré parti des avantages qu'offre la position

au point de vue militaire. C'est que les anciens habitants de Thasos en préféraient les rivages aux parties montagneuses et stériles du centre, et savaient trop bien placer leurs demeures pour venir s'établir sur ce sommet battu du vent, et qui n'a tout alentour que des champs de broussailles et des pierres; il a fallu des temps de bien grandes misères, d'inquiétudes bien vives pour décider les populations à chercher un asile sur ces hauteurs, qui devraient être abandonnées aux bêtes fauves, tandis que maintenant on a fait avec elles un échange, et on leur laisse les fertiles plaines du bord de la mer.

Si cette île est aujourd'hui plus pauvre que nulle autre, si tous ses villages présentent le même aspect de décadence et de misère, je ne connais pas de lieux qui plairaient plus à l'artiste, je ne connais pas de villages plus mêlés d'ombre et d'eaux courantes, plus pittoresques. Ce sont partout, dans les parties habitées, des maisons cachées sous de grands noyers, des oliviers auprès desquels ceux de l'Attique paraîtraient petits et grêles, des jardins d'où s'élancent de hauts cyprès et de vigoureux figuiers. Si l'on s'enfonce dans la montagne, la végétation n'est pas d'une moins étonnante richesse. On ne peut rien imaginer de plus beau que les ravins creusés par les torrents dans les vallées qui, du Saint-Élie et de l'Ipsario, descendent en tout sens à la mer; partout des platanes, non pas écourtés, comme ceux des torrents d'Attique et de Morée, par le manque d'eau pendant la moitié de l'année, mais abreuvés à satiété, mais, comme dit le poëte, « lancés à rênes abandonnées dans l'air pur, » partout des lauriers plus grands que nulle part ailleurs, des chênes verts, des charmes aussi larges que nos hêtres. Tout autour, sur les pentes les plus roides, des pins, d'espèce et de feuillage variés, forment une épaisse forêt, se cramponnent à la pierre, et marient admirablement leur vert sombre et brillant à la blancheur du rocher tout de marbre.

L'espèce humaine n'est point aussi belle à Thasos que la nature; le type des hommes est assez vulgaire; il y en a qui sont grands et bien faits, mais presque tous sont plutôt laids, et leurs traits comme leur tournure manquent de distinction. Les femmes, pour la plupart de taille au-dessous de la moyenne, sont en général mieux que les hommes; on trouve, en assez grand nombre, de jolies figures, douces et régulières, à Théologos et dans les environs. A Panaghia, le sang est moins beau. Le costume n'a rien

de remarquable; c'est celui de toutes les îles : le fez, la veste de couleur sombre, souvent bordée de fourrures, ouverte sur la poitrine, que couvre un gilet croisé, le large pantalon bouffant arrêté au mollet par des cordons. Le costume des femmes ne présente pas d'autre particularité que le bonnet, surmonté d'une espèce de crête rouge qui revient en avant au-dessus du front et rappelle, par l'effet comme par la couleur, la plante que l'on nomme chez nous amaranthe ou crête de coq; c'est une sorte de pelote en laine, sur laquelle on pique de petites croix de cuivre ou d'argent. Au reste, elle commence à passer de mode, et n'est guère plus portée que par les vieilles femmes et dans les villages les plus arriérés. On ne parle que le grec dans l'île; le dialecte thasien, quoique bien moins pur et moins antique que celui de l'île voisine, de Samothrace, conserve pourtant certains mots de la vieille langue que je n'avais encore trouvés nulle part ailleurs dans le langage populaire. Seuls, les primats, obligés par leur position d'être en rapports continuels avec le bey et ses officiers, savent plus ou moins mal la langue turque.

L'île est gouvernée despotiquement par le bey, qui réunit en lui tous les pouvoirs: c'est lui, ou le lieutenant qu'il laisse dans l'île quand il est à Cavala, qui remplit les fonctions de juge en même temps que celles d'administrateur; toutes les contestations judiciaires que l'arbitrage des primats n'a pas suffi à terminer lui sont soumises, et lui seul prononce des sentences qui aient une valeur légale. Chaque village a d'ailleurs son primat ou *tchorbadji*, un Grec, et l'île tout entière son chef grec ou *tchorbadji-bachi*, qui forment une sorte de consulte et concourent avec le bey à l'arrangement de toutes les affaires importantes.

Dans chaque village, à côté du tchorbadji, magistrat municipal, élu par les habitants et défenseur de leurs droits, le gouvernement est représenté par un *soubachi*, sorte de brigadier de gendarmerie, homme du bey, quoique payé par le village. C'est en général un musulman, Turc ou Albanais, qui remplit ces fonctions.

L'île est loin d'être accablée d'impôts, et ce n'est pas le poids des taxes qui arrête l'essor de sa prospérité. En 1854, elle payait 43,000 piastres, c'est-à-dire à peu près 8,600 francs de haratsch. Il est vrai que maintenant le haratsch étant aboli, a-t-on dit, pour satisfaire aux vœux philanthropiques de l'Occident, la Porte de-

mande à Thasos 57,000 piastres pour l'impôt des soldats; mais cette somme même n'aurait rien d'excessif, et d'ailleurs le bey a fait des réclamations qui seront peut-être accueillies. La dîme sur l'huile, qui donne un assez beau produit (en 1856, 400,000 piastres, environ 80,000 francs), va au gouvernement égyptien, tandis que celle de la cire et du miel, qui est peu de chose, ne profite qu'à la maison du gouverneur. Quant au droit d'entrée sur le blé que l'on apporte de Cavala, il est très-léger, plus léger que dans toute autre île turque.

Mais ce qui fait pour le pacha d'Égypte la véritable valeur de Thasos, ce sont les forêts, inépuisables si elles étaient bien aménagées et exploitées avec discrétion, que l'île renferme, surtout dans les cantons du nord et de l'est. Saïd-Pacha a, depuis quelques années, grand besoin de bois de construction, non pour la marine militaire égyptienne, qu'Abbas et lui ont laissé périr, peut-être avec raison, mais pour les chemins de fer de la Basse-Égypte. Aussi, pour tirer mieux parti de cette richesse, le vice-roi a-t-il envoyé à Thasos, en même temps que le nouveau gouverneur, deux ingénieurs égyptiens dont l'un, Redjib-Effendi, a étudié en Angleterre l'art des constructions navales; ils dirigent la coupe, le transport et l'embarquement des bois. Le transport des pièces de charpente, de la montagne où on les a abattues jusqu'au rivage, présente surtout d'énormes difficultés; il faut souvent attacher jusqu'à six ou huit bœufs à un tronc de pin pour le traîner parmi les broussailles et les rochers, ou l'élever au sommet de pentes escarpées. L'exploitation serait bien plus économique et plus aisée une fois quelques routes faites, non routes carrossables, mais sentiers suffisants pour le passage des bêtes de somme avec leurs fardeaux. L'entretien de ces chemins, qui auraient partout pour sol la roche même, serait aisé; mais qui songe en Orient à faire des routes? En attendant, l'Égypte aura toujours tiré de Thasos, en 1857, 29,000 pièces de bois de pin, 9,000 de $0^{m},30$ cent. carrés d'épaisseur, et 20,000 plus petites.

CHAPITRE VII.

LES RUINES.

L'histoire n'est pas seule à nous attester l'ancienne splendeur de Thasos; les ruines qui en couvrent le sol confirment les témoignages des historiens et au besoin y suppléeraient. On a même ici un singulier phénomène : tandis que dans d'autres pays l'embarras est de trouver sur la face de contrées bouleversées et défigurées par tant de révolutions les traces de toutes les villes dont les historiens et les géographes nous apprennent le nom, à Thasos, l'étude du terrain et la tradition locale nous révèlent plusieurs villes, ou, pour parler plus exactement, plusieurs lieux habités dont les auteurs n'ont fait aucune mention, et qui pourtant paraissent avoir eu, dans l'antiquité, une certaine importance. Tout ce que les textes nous donnent pour cette île se réduit aux trois noms de la capitale, Thasos, et des deux villages d'Œnyra et de Kynira; aussi les meilleures cartes, jusqu'ici, n'ont-elles pu en porter d'autres; pourtant ces trois noms sont loin de donner une idée de la manière dont les habitants étaient pressés, distribués et groupés dans cette île riche et populeuse; c'est ce qu'il est facile de conjecturer tout d'abord, et ce que mettent hors de doute l'étude des ruines et l'examen des vestiges antiques épars dans tous les cantons de l'ancienne Thasos.

De toutes ces ruines, les plus étendues et les plus remarquables, comme aussi les seules connues jusqu'ici, sont celles de l'ancienne capitale, au nord de l'île, à l'endroit le plus resserré du canal, au fond d'une rade vaste et assez sûre, où se fait encore à peu près tout le commerce de l'île. Une dizaine de magasins y forment l'échelle de Panaghia; un employé de l'administration sanitaire y est à la fois directeur de la quarantaine et capitaine de port. Toute l'aire de l'ancienne ville est déserte et abandonnée aux broussailles, qui y forment, parmi les pins et les oliviers francs, des fourrés épineux, où les recherches ne sont pas toujours aisées.

L'enceinte subsiste tout entière. Elle a la forme d'un polygone irrégulier, qui, dans l'ensemble, ne s'éloigne pas trop d'un rectangle, dont les grands côtés couraient de l'est à l'ouest, parallè-

LA VILLE DE THASOS. PLAN GÉNÉRAL DES RUINES.

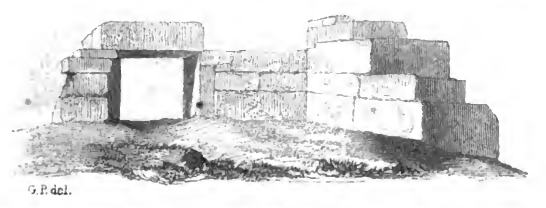
Nord.
Môle moderne
Port militaire
Port marchand
Théâtre
Murs de soutènement
Échelle de Panagia
Tombeaux
Tombeaux
Source
Porte ?
Église où sont réunies des colonnes doriques et ioniques trouvées dans le voisinage.
Tour Génoise avec fossé
Bastion antique
Chau Génois
Porte
Source
Murs de soutènement
Murs de soutènement
Champs cultivés
Torrent desséché en été
Substructions d'un temple
Porte ?
Porte bien conservée où ne manque que le linteau.
Place en demi-cercle taillée dans le roc
Tombeau de Polëidis
Porte intacte
Tombeaux
Route de Panagia
Prairies
Prairies
Échelle.
0 25 50 75 100 mètres.

G. Perrot del.



lement au rivage. Elle embrasse à la fois une partie de la plaine et des hauteurs abruptes qui portaient l'acropole et plusieurs autres des édifices publics de la cité. Le développement de cette enceinte, si l'on veut tenir compte de la petitesse des maisons antiques, donne l'idée d'une ville de vingt à trente mille habitants[1].

La muraille, tout entière en marbre blanc, et par endroits conservée dans toute sa hauteur, peut être partout suivie et reconnue sans trop de difficulté. Elle n'est point de style uniforme; les parties les plus anciennes paraissent être sur la colline. Là, si l'on ne rencontre pas l'appareil polygonal proprement dit, les assises sont irrégulières, les pierres très-inégales, les unes énormes, les autres très-petites; quelquefois, comme on le voit dans une porte dont je donne le dessin, elles sont assemblées au moyen d'angles saillants et rentrants[2]. C'est surtout la partie sud-est de



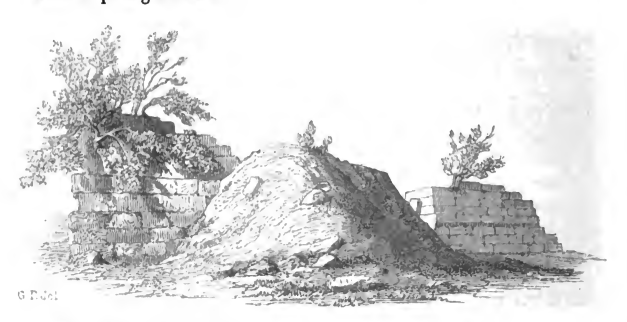
l'enceinte qui présente ce caractère archaïque, et j'inclinerais à croire qu'il faut peut-être la faire remonter à la reconstruction qui suivit immédiatement la seconde guerre médique. Quand les Athéniens avaient démantelé Thasos, ils s'étaient sans doute contentés de faire aux murs de larges brèches, d'ouvrir et d'abattre les remparts, surtout du côté de la mer; maîtres de cet accès, ils auront laissé subsister quelques pans de murailles, quelques-

[1] Voir, planche II, le plan général des ruines.

[2] Planche II, fig. 2, point 2 du plan général. — Voir chez M. Conze, p. 12, pl. IV, f. 15, une inscription archaïque et différentes lettres, différents signes qu'il a relevés sur divers blocs voisins de cette porte. Un des plus curieux, ce sont deux yeux colossaux (pl. V.) dessinés à la pointe sur un bloc de marbre qui faisait partie du mur. Il y voit une précaution contre le mauvais œil, un emblème *ἀποτρόπαιον*, quelque chose comme le phallus sculpté sur les murs de plusieurs villes de Grèce, d'Italie ou d'Afrique, comme le Gorgoneion qui, du haut de l'acropole, à Athènes, regardait le théâtre de Bacchus.

unes des portes du côté de la campagne, et ces restes de la seconde enceinte auront été compris dans la troisième, élevée en 411, vers la fin de la guerre du Péloponnèse.

C'est qu'en effet le mur dans la plaine est évidemment plus moderne; par la dimension des blocs comme par le caractère de l'appareil, il rappelle les murs de Messène et des autres ouvrages du plus beau temps de l'art hellénique; les assises y sont presque égales, les joints parfaitement verticaux, et les pierres assemblées avec le plus grand soin[1].

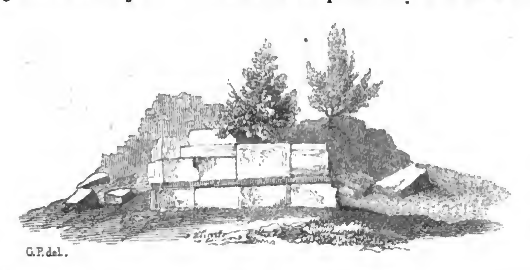


Un trait curieux de cette construction, c'est que le mur n'est pas, dans son élévation, tout entier de la même roche. Aux deux tiers environ de sa hauteur, court, entre deux assises de marbre, une mince bande de plaques de schiste, qui se retrouve dans toutes les parties bien conservées de l'enceinte, hors les portes et leur saillant[2]; cette disposition n'a guère pu être, dans la pensée de l'architecte, qu'un ornement. On a regardé comme une beauté ce contraste entre le clair éclat du marbre et les teintes vertes et sombres du schiste. Mais on ne trouve rien de tel dans les monuments classiques de l'architecture militaire grecque, en Grèce même, à cette époque. C'est par leur parfaite simplicité et par ce qu'il y a de soin et d'exactitude minutieuse dans l'appareil que se font admirer l'enceinte d'Éleuthères, les longs murs reconstruits par

[1] Les pierres de cette partie du mur ont 1^{m},35^{c} de long sur 0^{m},45^{c} de haut. — La vue que nous donnons ci-dessus est prise du point 1 du plan général.

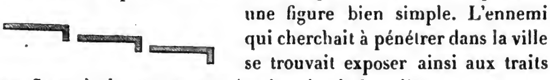
[2] La bande de dalles schisteuses est indiquée par des traits plus noirs dans la portion de mur reproduite par la figure ci-dessus et la suivante.

Conon, et les fortifications de Messène : ce n'est point par cette bigarrure et ce jeu de couleurs; il est permis de voir dans cet



effet un peu forcé une sorte de provincialisme que l'on ne s'étonnera point de rencontrer dans un coin détourné de l'archipel, à Thasos[1].

Une autre particularité, c'est que l'enceinte n'a pas précisément de tours, mais ce que l'on pourrait appeler de fausses tours ou des bastions à un seul saillant. Après chaque porte, le mur fait une saillie de quatre mètres; c'est ce que fera mieux comprendre une figure bien simple. L'ennemi qui cherchait à pénétrer dans la ville se trouvait exposer ainsi aux traits son flanc droit, que ne protégeait point le bouclier.



La ville avait deux ports artificiels, petits l'un et l'autre, mais suffisants pour les navires des anciens, et complétés d'ailleurs par une vaste rade, qui est elle-même un abri presque toujours sûr[2]. Le plus curieux est l'occidental, sans doute l'ancien port militaire, celui qui renfermait les galères de la république. Il est

[1] M. Conze rapproche de cette disposition le degré en marbre noir d'Éleusis qui se trouve aux Propylées, et la bande du même marbre qui se trouve dans le mur de marbre blanc où est percée la porte découverte par M. Beulé, au bas du grand escalier de l'acropole (p. 13). Mais je ferai remarquer que la différence de couleur attire bien moins le regard dans une série de marches, où elle est tempérée d'ailleurs par les jeux de la lumière et de l'ombre, qu'au milieu de la hauteur verticale et de la surface unie d'une muraille. Quant au mur où se trouve la porte en question, il est de basse époque, et, à ce titre, cet exemple confirmerait plutôt mon dire. (Voir Beulé, *Acropole d'Athènes*, ch. IV, § 3.)

[2] On reconnaît là les deux ports que mentionne Scylax, *Peripl.* 67 : *Θάσος νῆσος καὶ πόλις, καὶ λιμένες δύω· τούτων ὁ εἷς κλειστός.*

formé par deux môles garnis de tours tellement disposées qu'un bâtiment cherchant à forcer l'entrée du port se trouvait toujours avoir affaire à deux au moins ou à trois d'entre ses tours; soit qu'ils voulussent pénétrer par le goulet, soit qu'ils tentassent de prendre pied en quelque point de la chaussée, les assaillants devaient toujours essuyer ce que nous appellerions maintenant un feu croisé; ils recevaient de droite et de gauche des flèches, des traits, des pierres.

Le plan ci-joint fera mieux comprendre cette disposition; on y verra que les deux môles ne sont pas pareils, l'un formant un simple crochet, l'autre une double potence; il est possible qu'en accumulant les défenses sur le môle de l'est, on ait eu l'intention de protéger en même temps le second port, dont il forme l'un des côtés. Ce port, fermé vers l'orient par une longue jetée étroite et tout d'une pièce, était sans doute le port marchand. Tout ensablé qu'il est et à demi comblé, les caïques viennent encore souvent y jeter l'ancre.

Partout subsistent des traces du quai, de même style que les môles, qui bordait les deux bassins. La jetée mitoyenne qui sépare les deux ports s'appuie, à l'endroit où elle atteint le rivage, sur une sorte de plate-forme ou d'élargissement du quai, qui forme un rectangle dallé de larges plaques de marbre. Cette espèce de cale, qui présente sur son grand côté quatorze mètres, était partagée entre le port militaire et le port marchand par un mur qui la traversait et qui empêchait que l'on pût, du port marchand, monter et s'avancer sur le môle, flanqué de quatre tours, qui formait la plus solide défense du port militaire.

Ces ports sont séparés de la ville par une muraille, laquelle est assez mal conservée, parce qu'elle a été employée en grande partie à fournir les matériaux de constructions postérieures, comme le château génois, dont une partie est restée debout, en arrière du port militaire. Il en subsiste pourtant assez pour que l'on puisse assurer que les ports n'étaient pas compris dans l'enceinte, et qu'une fois même que l'ennemi s'en était emparé, la ville pouvait encore continuer à se défendre. Les portes qui, en temps ordinaire, ouvraient de la ville dans ces sortes de faubourgs, n'ont pas laissé de traces; aussi m'a-t-il été impossible de les indiquer sur le plan.

Entrons maintenant, de la marine, dans la cité proprement

dite. Il ne reste presque aucun vestige des édifices et des constructions de tout genre qui se trouvaient dans la basse ville; partout là, on a labouré, on a construit, au moyen âge, de nouvelles habitations; les torrents descendus de la montagne ont apporté des pierres et du limon, si bien que le sol, dans toute la plaine, s'est fort exhaussé. Une église, située sur l'emplacement de la Tour génoise, peut-être sur l'emplacement d'un ancien temple, renferme des colonnes ioniques et doriques trouvées sur divers points; quelques travaux exécutés, en 1855, par ordre de Djafer-bey, pour dégager la source qui jaillit derrière les magasins et en recevoir l'eau dans un bassin, ont encore fait découvrir des tambours de colonnes et des fragments de corniche. Des fouilles dans tout ce terrain seraient certainement intéressantes et fructueuses.

Mais c'est surtout sur la hauteur que l'ancienne Thasos a laissé d'elle-même des débris considérables. Là, assis sur le roc même, les monuments antiques n'ont guère eu à se défendre que du lent effort de la végétation, plus vigoureuse et plus destructive à Thasos que nulle part ailleurs; les racines des pins, des oliviers et des paliures, se glissant entre les joints des pierres les mieux assemblées, ont fait écrouler des pans tout entiers de maçonnerie hellénique, ont soulevé et renversé les gradins du théâtre. Mais tout, pourtant, n'a pas disparu, comme il est aisé de s'en convaincre en gravissant les pentes, souvent fort roides, de cette colline.

Commençons par l'ouest, à l'endroit où le mur, quittant la plaine et la prairie, commence à s'élever sur la hauteur. On rencontre d'abord une sorte de place en demi-cercle, taillée dans le roc, dont il est assez difficile d'indiquer l'ancienne destination. Peut-être y avait-il là, adossés à ces parois de pierre, de ces bancs ou *exèdres* où l'on se réunissait, soit pour causer au soleil pendant les jours d'hiver, soit pour jouir en été d'une belle soirée.

Que l'on continue à monter en suivant avec le mur la crête de la colline, on arrive à un premier sommet, d'un abord très-difficile; l'étroite plate-forme, que supportent et défendent de toutes parts des rochers aigus et glissants, ne semble pas avoir jamais reçu de constructions, au moins de constructions de quelque importance. Puis l'arête s'abaisse pendant environ une centaine de mètres, pour se relever en une nouvelle éminence, qui porte les fondations d'un édifice rectangulaire appuyé, par l'un de ses petits côtés, au mur

d'enceinte, tandis que, de l'autre côté, il est tourné vers la mer. Ce rectangle est orienté, dans le sens de sa longueur, de l'ouest-nord-ouest à l'est-sud-est; il a vingt-huit mètres de long sur seize de large. Malheureusement l'intérieur est rempli de débris de maisons modernes, qui empêchent de retrouver le plan de l'édifice; tout ce que l'on peut saisir, c'est qu'il y avait là un temple périptère; on distingue parfaitement, sur le rebord de la terrasse, les traces du scellement des colonnes, et un fût, trouvé parmi les décombres, m'a permis de reconnaître que les colonnes étaient sans base, d'un bon style dorique. De la cella, comblée par des monceaux de plâtras, on ne peut rien reconnaître. Quant aux débris de l'entablement, c'est dans la vallée qu'il faudrait les chercher, sous les broussailles; car, vers l'est et le nord, le temple forme une terrasse portée sur un mur de soutenement d'un beau travail, quoique inachevé, à ce qu'il semble, puisque beaucoup des blocs qui le composent ont encore les saillies qui ont aidé à les saisir et à les mettre en place; on n'abattait ces proéminences cylindriques, où s'attachaient les cordes, qu'une fois toute la construction terminée, et il semble ici qu'un événement imprévu ait empêché de mettre la dernière main à un ouvrage si bien com-



mencé. Le mur, quoique le pied en soit sans doute engagé dans les décombres, et qu'il ne nous apparaisse point tout entier, a

encore, vers la plaine, une hauteur verticale qui varie de huit à dix mètres[1].

Ce temple, par sa position élevée, par ce qu'il avait dû coûter de dépenses et de travail, ainsi que par l'effet qu'il ne pouvait manquer de produire, était sans doute le principal édifice de Thasos, et son sanctuaire le plus vénéré. Il pourrait sembler naturel d'y reconnaître le temple d'Hercule, le grand dieu des Thasiens, et c'avait été là ma première pensée; mais de curieux passages d'un livre d'Hippocrate, le *Traité des épidémies* (édit. Littré, tomes II et III, *passim*), qui m'avaient échappé, et que M. Conze (pages 16 et 17) a le premier mis en lumière, me forcent à abandonner cette idée. Il y est fait deux fois mention de personnages qui habitaient *ἐπάνω τοῦ Ἡρακλείου*, *ὑπεράνω τοῦ Ἡρακλείου*, au-dessus du temple d'Hercule (t. II, p. 698; t. III, p. 134), et si le temple d'Hercule avait été dans la ville haute, comme je l'avais supposé d'abord, on ne voit pas où chercher le quartier qui l'aurait dominé. Il faut donc, jusqu'à nouvel ordre, renoncer à donner un nom à cet édifice, qui a dû tout au moins être un des plus importants de la ville[2].

Au delà de ce temple, le mur redescend un peu, et, suivant toujours le sens de la colline, court vers le nord-est, et se relève, à environ cent cinquante mètres de là, pour tomber sur l'angle sud du château génois, qui paraît avoir remplacé l'acropole grecque. Ce château, flanqué de tours élevées et minces, est sans doute celui où Zaccharias fit si bon accueil à Raymond Muntaner; la maçonnerie moderne y cache presque partout l'ancienne construction, mais l'opportunité du site et le grand nombre de pierres antiques mêlées à la bâtisse montrent bien que c'était là l'emplacement de la citadelle primitive. D'ailleurs, à l'angle nord-est, où les décombres sont moins entassés et où le mur plonge à une assez grande hauteur sur un petit ravin qui descend à la mer, paraissent plusieurs assises helléniques d'un très-beau travail, en plus gros blocs que ceux du mur d'enceinte; un peu plus bas,

[1] Cette vue est prise du point 4 du plan général.

[2] Au sud-ouest de cet édifice, M. Conze a vu, creusée dans le rocher, une niche consacrée à Pan, que je n'ai point aperçue. Il a cru distinguer, dans ce qui reste des sculptures qui l'ornaient, le dieu lui-même, au milieu d'un troupeau de chèvres. (Voir, pour la description de cette niche, sa dissertation, p. 10 et 11, et pl. VII, n° 2.)

une sorte de bastion, du même style, défend les approches; il semble que l'on ait songé, par cet ouvrage avancé, à protéger l'acropole contre une tentative de débarquement dans la petite crique voisine [1].

De là, le mur, tantôt occupant la crête même de la hauteur, tantôt établi sur la pente, à peu de distance de la mer, se dirige en droite ligne vers le nord; arrivé à une soixantaine de mètres de l'extrémité du cap, il tourne vers l'ouest et redescend dans la plaine en longeant et dominant le rivage, jusqu'au moment où il vient s'appuyer au pied du môle qui ferme à l'est le port marchand. Un mur transversal, en assises horizontales, mais qui semble peu soigné, ferme dans toute sa largeur l'étroit promontoire, à quelque distance en avant de l'enceinte; il semble que ce soit une addition faite à la hâte dans un moment de péril.

Dans ce même quartier, sur la pente qui regarde la ville et la mer, se trouve le théâtre, taillé au flanc de la colline. Mesuré à la scène, il a vingt-sept mètres cinquante d'ouverture; quant au nombre des gradins, quoique plusieurs siéges soient encore en place et parfaitement conservés, je n'ai pu le déterminer avec exactitude; il y a là tant de broussailles, et tant de pierres ont été soulevées et dérangées de leur place, que le compte est très-difficile à faire; je crois pourtant qu'il y avait de dix à douze rangées de bancs [2].

[1] Si je n'ai pas parlé des deux lions, grossièrement sculptés, qui se trouvent engagés dans une des portes du château, c'est que mon impression avait été la même que celle de M. de Prokesch-Osten (*Dissertazione della Pont. acad. rom. di arch.* t. VI), et que je les avais pris pour des ouvrages du moyen âge. Il suffit d'avoir voyagé en Orient pour savoir combien cette forme a été employée alors comme motif de décoration; à Angora, Koutahia, Konieh, on trouve encore en abondance des restes de lions d'époque byzantine et seldjoukide, qui rappellent à certains égards l'apparence des lions de Thasos. Il y a là une de ces délicates questions de style que je n'essayerai pas de trancher aujourd'hui, n'ayant pas les monuments sous les yeux. (Voir p. 8 et 9 les arguments très-sérieux qu'apporte M. Conze à l'appui de son opinion, et pl. IV, n[os] 5, 10 et 11, le dessin qu'il donne des deux figures.)

[2] M. Conze (p. 17) déclare n'avoir pas vu le théâtre que j'ai retrouvé dans l'acropole et qui figure sur mon plan. Malgré le soin extrême qu'il a apporté à l'étude de ces ruines et qui lui a fait voir en plusieurs endroits des détails qui m'avaient échappé, ces débris ne l'ont pas frappé, et je me l'explique aisément. En cet endroit du périmètre, il aura suivi la crête de la colline, en cherchant les traces du mur, et le théâtre est, à quelques mètres plus bas, caché par les broussailles. Il n'y a d'ailleurs pas de doutes à conserver; si M. Conze n'avait point

En plusieurs endroits, là où s'abaisse vers la plaine la colline qui porte tous les édifices que je viens de décrire, on découvre, à demi cachés dans le fourré, des murs de soutènement qui portaient autrefois des maisons ou des édifices dont il n'est pas resté d'autre trace. Dans l'espèce d'angle que la colline forme, en tournant vers l'ouest, au pied du temple situé dans l'acropole, je croirais volontiers, sans pouvoir l'affirmer avec une entière certitude, qu'il y eut autrefois un stade ou peut-être une agora, enfin, un lieu public de réunion. Les anciens, qui savaient si bien profiter des sites, n'avaient pas dû négliger les facilités que leur offraient ces deux pentes opposées et voisines, et les murs, qui semblent se correspondre des deux côtés de la petite vallée, auraient servi à compléter, en soutenant les terres, l'œuvre de la nature; ils auraient ainsi achevé d'approprier ce lieu aux usages de la cité.

Deux voies principales, à ce qu'il semble, sortaient autrefois de la ville; l'une se dirigeait vers l'ouest, du côté où sont maintenant Volgaro et Casaviti; l'autre, que suit, au moins pendant quelque temps, la route de Panaghia, pénétrait dans l'intérieur de l'île. Chacune d'elles est encore maintenant bordée d'un grand nombre de sarcophages en marbre; tous ont été ouverts, mais quelques-uns n'ont pas perdu leur couvercle et laissent encore



C.P. del.

déchiffrer leurs inscriptions, qui sont en général de l'époque romaine. Ces monuments sont tous, au moins ceux qui sont restés debout, d'un style simple, mais un peu lourd, dont suffiront à

passé à côté de cet édifice sans le voir, il aurait reconnu à l'instant la nature et le caractère de l'édifice que je désigne sous ce titre. Le théâtre, comme il l'indique lui-même, est d'ailleurs mentionné dans l'ouvrage hippocratique auquel il renvoie plus haut : *κατεκεῖντο παρὰ τὸ θέατρον*. (Éd. Littré, t. II, p. 665.)

donner une idée les deux tombeaux que j'ai dessinés, l'un à Thasos même, l'autre dans le sud de l'île, à Alki. Sur la plage, les flots lavent d'autres débris de tombes toutes semblables, et conservent aux marbres qu'ils rongent une plus éclatante blancheur.

La ville de Thasos, telle que l'on peut se la figurer d'après le site et d'après les ruines, devait présenter, dans l'antiquité, un aspect plein de charme et de grandeur. Au rivage, de nombreux vaisseaux, protégés à la fois contre la mer et contre l'ennemi par les digues et leurs tours; puis, en arrière, des quais tout animés de mouvement et de voix, des temples élevant leur faîte par-dessus la belle et sévère ligne des murailles, et la ville montant, par une pente doucement inclinée, jusqu'au pied des hauteurs; là, sans doute, parmi des jardins et des bois sacrés, les maisons et les édifices publics disposés par étages, et l'ensemble couronné par les tours de l'acropole et les colonnades du temple d'Hercule; pour agrandir encore le tableau, par-dessus la colline qui portait les monuments de la cité s'apercevait dans le lointain le haut sommet du Saint-Élie avec ses roches brillantes et les forêts qui pendent à ses flancs.

A Panaghia, aucun débris d'édifice qui conduise à croire que ce lieu ait été habité pendant le cours de l'antiquité; quelques fragments de bas-reliefs et d'inscriptions, qui s'y trouvent employés dans les constructions du village, ont été évidemment apportés de Liméni (voy. Conze, p. 27). Il en est de même de Théologos. Mais à deux heures de Théologos, vers l'est, se conserve un nom ancien, celui de *Kinyra*, donné à une petite vallée maintenant déserte, en face d'une petite île qui porte le même nom. Après que l'on a franchi le col qui forme le fond de la vallée de Théologos, une descente rapide conduit bien vite aux ruines d'un village placé au nord-ouest de la plaine, à vingt minutes environ de la mer; il n'y a plus là maintenant que quelques huttes où les paysans viennent camper à l'époque de la récolte des olives, mais les restes de nombreuses maisons et de deux églises byzantines attestent qu'avec son ancien nom ce lieu a gardé des habitants jusqu'à une époque assez récente. Je ne placerais pourtant point l'antique Kinyra, celle dont parle Hérodote[1], juste à l'endroit où

[1] VII, XLVII. — Il n'y a d'autre changement dans la forme du nom que le passage, facile à comprendre, du neutre pluriel au féminin singulier : τὰ Κοίνυρα, dit Hérodote, maintenant ἡ Κοίνυρα.

se rencontrent ces débris du moyen âge, car je n'y ai trouvé aucune pierre d'une origine hellénique certaine; je la mettrais plutôt à une demi-heure de là, vers le sud-est, dans une toute petite plaine qui est à demi séparée de celle-ci par un contre-fort de la montagne, mais qui communique avec elle par le bord de la mer. Là les champs, tout le long du rivage, sont couverts de débris de briques et de poteries, et sur une pointe, en face de la petite île que l'on peut voir marquée sur la carte, j'ai trouvé, cachés dans un impénétrable fourré, les vestiges d'une acropole. La colline basse, qui domine d'une dizaine de mètres le sable du rivage, était flanquée de murs de soutènement de construction hellénique, quoique assez grossière; sur ces terrassements, qui formaient trois étages, s'élevait une forteresse à tours carrées. L'une de ces tours, dont la trace peut se suivre parmi les buissons, mesure six mètres de côté.

Ainsi l'ancienne Kinyra était au bord de la mer et sera sans doute restée là pendant toute l'antiquité. Vers la fin de l'empire romain, quand les rivages auront commencé à être exposés aux subites attaques de brigands et d'ennemis de tout genre, le bourg se sera éloigné de la plage, il sera monté là où se trouvent les ruines du village abandonné et de ses églises byzantines.

Quant à Œnyra, l'autre point de la côte orientale indiqué, avec Kinyra, par Hérodote[1], pour déterminer la position des mines, le nom ne s'en est pas conservé dans la tradition du pays, et l'on n'a pu m'indiquer, dans ce district, aucun lieu qui gardât des traces de l'antiquité, ni même du moyen âge, aucun village abandonné. Il est donc impossible de savoir si les mines étaient au sud ou au nord de Kinyra; j'ai cherché au sud, et n'ai trouvé ni minerai contenant la moindre parcelle métallique, ni vestige d'exploitation. Mais il faudrait bien du temps pour faire des recherches complètes dans les forêts vierges qui couvrent de ce côté la montagne.

En continuant à nous avancer vers le sud, nous arrivons à des découvertes d'un autre genre. Toute cette région contient des sites, maintenant abandonnés, mais qui ont été habités dans l'antiquité et même au moyen âge, et qui ont conservé de ces époques des débris plus ou moins considérables. Les noms qu'ils portent, quoique nous ne les trouvions nulle part dans ce qui nous est resté des historiens et des géographes anciens, appartiennent pourtant

[1] VI, XLVII.

tous, par leur physionomie et leur étymologie hellénique, ou tout au moins latine, à l'antiquité; c'est ce qui les distingue tout d'abord des noms qui désignent les villages actuellement existants dans l'île; tous ceux-ci se rattachent nettement au romaïque et aux souvenirs chrétiens, ou à l'italien et au bulgare. Nous avons donc le droit de voir, dans les noms de *Temonia*, d'*Alki*, d'*Astris* et de *Pothos*, ceux des bourgs de Thasos pendant l'époque grecque et romaine, conservés sans altération par la mémoire du peuple; il me semble que le doute n'est pas permis à cet égard.

De Théologos, il faut un peu plus de deux heures à travers les bois, vers le sud-sud-est, pour arriver à une petite anse appelée dans le pays *Temonia;* il y a là un peu de terre entre les côtes et quelques oliviers. J'y passai cinq jours au bord de la mer, dans une sorte de petite grotte qui quelquefois sert d'abri aux pêcheurs pendant la nuit, près de leur barque, tirée sur le sable[1].

Tous ces parages sont très-intéressants par les traces qu'ils gardent du long séjour en ces lieux d'une active et nombreuse population, et de sa persévérante industrie. D'une pointe connue dans le pays sous le nom vraiment grec d'*Alki* (la force), à un autre cap qui se trouve à 1,500 mètres environ vers l'ouest, et qui s'appelle *Demir-Khalca*, ce ne sont que débris d'habitations et carrières de marbre.

Demir-Khalca, le cap qui borde à l'ouest la petite anse de Temonia, se termine à la mer par une falaise de marbre coupée droit comme un mur et haute de 50 à 60 mètres. Au-dessus, toute la montagne est labourée d'excavations à ciel découvert, qui rappellent celles du Pentélique; c'est le même système d'exploitation, ce sont, à peu de chose près, les mêmes dimensions : environ une quinzaine de mètres de largeur et une dizaine de profondeur pour les plus grandes fosses. Mais, ce qui est le plus curieux, c'est la manière dont s'opérait probablement l'embarquement du marbre. D'après la tradition du pays, consacrée par le nom moitié turc, moitié grec, de *Demir-Khalca*, anneau, poulie de

[1] On peut faire dériver ce nom du mot grec ancien *τέμενος*, enceinte consacrée. Quand la langue vulgaire eut perdu ce terme, la prononciation en aurait altéré l'orthographe, et substitué un *o* à l'*ε* du milieu. Il ne serait point impossible non plus qu'il vînt du latin *temo, temonis*, et qu'il contînt une allusion au commerce maritime qui se faisait sur ce point de la côte. (Voir, pl. III, la carte de cette portion de l'île.)

DISTRICT DES CARRIÈRES DE MARBRE.

Pl. III.

Ruines d'ALKI

Restes d'un village antique

Tour

Carrières

Carrières

Tour Hellénique

Carrières

Anse de Témonia

Pointe de Demir-Chalea

Échelle.

0 100 200 300 mètres.

G. Perrot del.

1. *Murs antiques.* — 2 *Église Byzantine.*

fer[1], les navires venaient, quand la mer était tout à fait calme, s'amarrer au bas de la falaise, dans les eaux très-profondes qui bordent partout cette côte; au moyen d'une grue ou de quelque machine semblable, on pouvait descendre immédiatement les blocs à bord. Si le temps se gâtait, en quelques instants on gagnait l'anse de Temonia, qui offre un mouillage sinon excellent, au moins suffisant pour les petits bâtiments des anciens. Le roc même de la falaise, là où il tombe à pic dans la mer, offre en plusieurs endroits des traces du travail de l'homme; avant d'attaquer la pente de la montagne, les ouvriers avaient commencé par exploiter et tailler le cap lui-même.

A voir dans la carrière ce marbre avec celui d'Alki, le plus beau de toute l'île, je ne comprenais pas, je l'avoue, les expressions que les anciens emploient en parlant du marbre de Thasos, les veines variées qu'ils lui prêtent, l'épithète de « maculosum » par laquelle ils le désignent[2]; mais, depuis, j'en ai fait tailler et polir un morceau que j'avais pris justement à Demir-Khalca, et le fait est que si ce marbre, au moment où on le détache du roc, paraît d'un beau blanc, à très-gros grains, à cassure brillante, il prend sous le polissoir un aspect tout autre. Ce sont alors des teintes laiteuses et des tons gris, qui diffèrent d'intensité à chaque grain, suivant qu'il a été plus ou moins attaqué et aminci par l'outil; sans qu'il y ait pour cela vive opposition de couleurs et diversité tranchée, cette variété de nuances donne à l'ensemble une apparence qui justifie parfaitement le mot dont se sert Pline. Si donc ce marbre n'est pas assez fin de pâte ni assez blanc pour bien convenir à la statuaire, l'architecture peut en tirer de très-heureux effets, grâce à son éclat tempéré et à ce que les tons divers y ont de moëlleux et de fondu. Les anciens l'avaient bien senti; les deux seules statues en marbre de Thasos dont il soit fait mention appartiennent à la décadence, à l'époque des nouveautés bizarres qu'essayait en vain pour se rajeunir l'art vieillissant, au siècle d'Adrien; d'assez bonne heure, au contraire, on avait commencé à faire du marbre thasien un assez fréquent usage pour daller les temples ou en orner les parois, pour revêtir les piscines des bains publics ou privés, et embellir en mille manières les villes et les palais. C'était surtout chez les Romains, vers le siècle

[1] دمر « fer; » Χαλκᾶς « collier; » — *anneau de fer.*
[2] Plin. *H. N.* XXXVII, IX.

d'Auguste, que le marbre de Thasos était devenu très à la mode, et il joua un grand rôle dans les profusions et les magnificences architecturales de l'Empire.

Les carrières ne sont pas le seul reste de l'antiquité que garde la colline de Demir-Khalca : cette colline se termine par un petit plateau qui communique, par une étroite arête, vers l'ouest, avec la montagne voisine, tandis que, de tous les autres côtés, il est coupé à pic, surtout au nord, où il descend, par une pente très-roide, dans la gorge du torrent qui vient se jeter à Alki sur le sable. Ce plateau porte, assise sur un large piédestal de rochers, une sorte de tour hellénique, d'un beau travail, et dont on voit encore en quelques points de la circonférence jusqu'à dix assises debout; elle est ronde et elle a quinze mètres de diamètre dans l'intérieur, non compris les murs, qui sont épais d'un mètre; les assises sont très-régulières, tous les joints, verticaux. La longueur des blocs rectangulaires de marbre varie de $0^m,80$ à $1^m,20$, leur hauteur de $0^m,50$ à $0^m,70$. C'est certainement une des ruines helléniques les plus imposantes que je connaisse, une de celles qui attestent le mieux, par le contraste qu'elles forment avec la faiblesse et la misère du présent, la puissance des générations passées.

La construction que je viens de décrire est plutôt une enceinte circulaire qu'une véritable tour, car elle est trop large pour avoir jamais reçu un plafond qui la couvrît tout entière, et qui portât un étage supérieur; aussi l'intérieur en est-il tout plein de débris de maisons, qui paraissent antiques, au moins par les fondations. Plus bas, à quelque distance, une église ruinée avec des constructions byzantines.

Au fond même de l'anse de Temonia je n'ai rien trouvé d'ancien, mais à cinq minutes de là, vers l'est, dans le bois de pins, se voient les restes du village auquel la petite baie a sans doute dû son nom, en avant d'autres carrières toujours du même marbre. Ce que ces ruines présentent de plus remarquable, ce sont les assises inférieures d'une tour carrée d'un beau style hellénique, en longs blocs rectangulaires parfaitement assemblés. Tout autour s'aperçoivent des fondations de maisons antiques et des pans de maçonnerie d'une époque bien postérieure. Il y a là des débris de tous les temps, mais sans aucun caractère artistique; c'était un village d'ouvriers avec une forteresse pour garder les

carrières et défendre le passage. Tout près se creusent deux criques où des barques pouvaient venir charger le marbre, si on ne le portait pas à Temonia.

La tour a 9 mètres de côté, les pierres de $0^m,80$ à $1^m,10$ de long, sur $0^m,50$ à $0^m,60$ de haut.

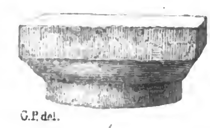
En continuant à marcher un quart d'heure vers l'est, on trouve les ruines connues dans le pays sous le nom d'*Alki*[1]; elles couvrent une partie du cap et un petit isthme presque au niveau de la mer, par lequel se rattache à la terre ferme la colline basse qui forme le promontoire. Des deux anses que sépare l'isthme, la plus grande est l'anse occidentale, qui forme un port petit, assez bien abrité, et où l'eau est assez profonde pour qu'une frégate puisse y mouiller; la grève, de sable et de galets, est toute bordée de restes de maisons. C'était sans doute là que jetaient l'ancre les nombreux navires qui venaient charger du marbre de Thasos pour l'Italie, pour l'Asie Mineure.

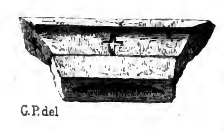
Presque tout le promontoire est hérissé de tertres formés de débris et d'éclats provenant des excavations d'où l'on a tiré le marbre; ce qu'il y a de plus curieux, c'est l'extrémité du cap. Il y a là une espèce de bas-fond formé par une carrière de marbre au niveau même de la mer; les habitants ont coupé le cap bloc par bloc, du haut en bas, jusqu'au moment où ils ne pouvaient continuer sans voir leurs travaux envahis par l'eau. On peut mesurer là les dimensions des blocs enlevés; elles sont en général très-ordinaires, variant de $1^m,20$ à $1^m,40$ de long sur $0^m,40$ à 0^m60 de large; on y voit encore les trous pratiqués à la base de chaque bloc dans la couche inférieure pour en détacher la pièce que l'on voulait enlever. Environ cinquante mètres en ligne droite dans le prolongement du cap, sur une largeur de quarante mètres et une hauteur moyenne de dix mètres, que présente à peu près par-

[1] Ἀλκή, la force. Ce nom vient peut-être de la force musculaire que ne pouvaient manquer de développer, chez cette population de carriers, les rudes travaux auxquels elle était employée. Alki pourrait aussi vouloir dire tout simplement «lieu fortifié,» et répondre ainsi à notre mot *ferté*, pour forteresse, qui entre comme composant dans un si grand nombre de nos noms de ville. Enfin, d'après M. Conze, on prononce *Aliki*, en trois syllabes (p. 30). Ainsi écrit, ce mot se tirerait naturellement de ἅλς, ἁλός, sel, et signifierait probablement *saline*. Je dois dire que cette forme n'a pas frappé mon oreille pendant mon séjour dans l'île, et que c'est toujours *Alki* que j'ai entendu prononcer.

tout cette langue de terre, ont été ainsi débités, ce qui donne à peu près neuf mille mètres cubes de marbre tiré morceau à morceau, nous ne pouvons dire en combien de temps, de ce seul point. Qu'on essaye par là de se figurer ce qu'à elles toutes ont dû produire et envoyer au dehors les carrières d'Alki, de Temonia et de Demir-Khalca, pendant une exploitation continue de plusieurs siècles!

Au nord-est du promontoire, vers l'endroit où il se rejoint à l'isthme, se rencontrent des traces de nombreux bâtiments et des fondations antiques qui semblent appartenir à un mur faisant le tour du cap. Mais la ruine la plus importante, ce sont les débris mêlés d'un petit temple dorique et d'une église byzantine qui a remplacé le temple; les mêmes colonnes, sans cannelures, de 0m,25 de diamètre, semblent avoir servi aux deux édifices. Les chapitaux doriques, hauts de 0m,18, sont d'un seul morceau et très-simples. L'abaque, carré, a 0m,45 de côté. Les triglyphes ont 0m,23 de haut. Je n'ai pas trouvé trace de sculptures, et je ne pense pas qu'il y en ait jamais eu; cette population d'ouvriers avait dû se borner, dans les édifices qu'elle élevait, au strict nécessaire. Les chapitaux byzantins, rectangulaires, sont ornés d'une croix sur chaque côté de l'abaque; ils ont 0m,39 sur 0m,59.


G.P. del.


G.P. del

En avant de ces ruines, du côté de la terre ferme, se voient les restes d'une construction du moyen âge en moëllons et en ciment: c'est un bâtiment à murs épais d'un mètre, long en tout d'une cinquantaine de pas, et divisé intérieurement en plusieurs chambres.

Tout près de là, sur une dalle longue de 1m,50, qui servit aux chrétiens à couvrir une tombe, on aperçoit une grande croix sculptée, et en dessus une inscription funéraire, dont je ne puis saisir que les deux premiers mots, *ὑπὲρ εὐχῆς*, et les deux derniers, *καὶ Ἡρακλήδο*[*υ*]. Ces lettres, hautes de 0m,05, sont ainsi distribuées des deux côtés du sommet de la croix:

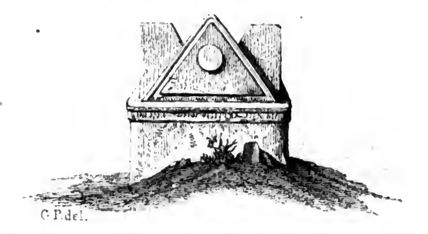
ΥΠΕΡΕΥΧΙϹ · ΑΡΚΑΙΗΡΑΚΛΗΔΟ

Les deux lettres *αρ*, qui restent ainsi seules entre *εὐχῆς* et *ἡρα-*

κλήδου, quoiqu'il n'y ait pas de lacune sur la pierre, ne présentent point de sens. En changeant seulement une lettre, qui a pu se trouver défigurée par le temps, ne pourrait-on lire plutôt ὑπὲρ εὐχῆς Ἀρκαδ(ίου) Ἡρακλήδου ?

Plus bas, au milieu de l'isthme, le haut d'un énorme sarcophage en marbre sortait de terre; ayant remarqué, sur une des faces, le commencement d'une inscription qui semblait bien conservée, je fis entreprendre, pour le déblayer, une fouille qui dura quatre jours. L'intérieur, ouvert depuis longtemps par une large brèche percée dans l'une des faces, ne pouvait rien m'offrir de curieux, mais j'espérais trouver dans cette épitaphe quelques détails peut-être sur l'état du pays à une époque et pour une ville sur laquelle se tait l'histoire. Malheureusement l'inscription ne valait pas la peine qu'elle me coûta; beaucoup de lettres ont été effacées par des souches d'olivier, qui ont pressé et mordu le marbre, et la perte, après tout, n'est pas grande; car ce n'est, comme suffit à le montrer ce que l'on en peut lire, qu'une de ces inscriptions versifiées communes sur les tombeaux à l'époque romaine, et composées de banalités en mauvais distiques sur la mort et la vie. Ici c'est une jeune fille qui parle; elle se plaint d'avoir été enlevée par la Parque au moment où elle allait goûter les douceurs du mariage[1].

Le dessin du sarcophage est lourd, mais assez simple, très-commun d'ailleurs; ce qu'il a de plus remarquable, c'est qu'il n'est fait que de deux pièces : l'auge et le couvercle. Les deux monolithes sont d'un poids prodigieux.

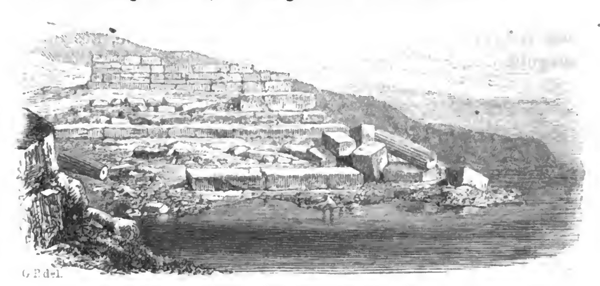


En fouillant à l'entour, nous découvrons des moulures qui pa-

[1] Voir l'appendice.

raissent avoir appartenu à d'autres tombes; n'ayant pas, comme le grand sarcophage, leur masse inébranlable pour défense contre les outrages du temps et des hommes, ces autres monuments auront été renversés de bonne heure.

Sur le rivage, à l'angle sud de celle des deux anses qui regarde l'orient, se reconnaissent les restes d'une aire dallée à laquelle conduisaient des degrés maintenant détruits en partie par les vagues qui les battent sans cesse. Le petit côté du rectangle, celui qui regarde la mer, le seul qui se dessine nettement et ne soit pas couvert de terre et de broussailles, présente quinze mètres de développement. Sur cette sorte de plâte-forme gisent deux fûts de colonnes qui ont $0^{m},75$ de diamètre et qui sont à seize cannelures. Dans les cannelures de l'une d'elles s'aperçoivent des lettres pour la plupart effacées; M. Conze (voir p. 30 et pl. XVI, n° 1) a lu quelques mots : *Σωτήριχος Λυδίο[υ] περιεύ[ς]*, vers la fin, *Μάγιπος*, à droite... *ος Μάριος σΊρατηγός*, et sous ces derniers mots, le signe en forme de feuille qui se rencontre si souvent sur les inscriptions de l'époque romaine. Je ne trouve ni triglyphes, ni chapiteaux; mais, d'après les arêtes vides des cannelures, ces colonnes doivent être d'ordre dorique. Quelques-uns des blocs taillés qui gisent à terre en cet endroit sont des plus grands que j'aie jamais vus; il y a entre autres une sorte de poutre de marbre qui a jusqu'à $4^{m},90$ de long sur $0^{m},70$ de large, et $0^{m},60$ de haut.



Quel était le caractère de la construction imposante qui s'élevait ici sur le rivage? C'est ce que ne permet pas de déterminer l'état actuel des ruines; mais l'importance du triple soubassement qui porte l'aire supérieure m'avait fait penser qu'il y avait peut-être

là un temple élevé, sur la carrière même, au patron des rudes ouvriers qui extrayaient le marbre et le taillaient pour l'exportation. En dégageant toute la plate-forme dont un côté seulement, dans l'état actuel des lieux, se laisse apercevoir, on pourrait sans doute reconnaître comment elle était orientée, détermination qui apporterait un élément de plus pour la solution du problème.

Tout l'isthme est rempli de débris de maisons de toutes les époques sous lesquelles on reconnaît en beaucoup d'endroits les fondations antiques, faciles à distinguer au soin avec lequel les pierres sont assemblées et à l'absence de tout ciment. Il y a d'ailleurs là trop de plâtras entassés pour que l'on puisse mesurer aucune maison ou en déterminer avec quelque sûreté le plan et les divisions intérieures.

La conclusion où conduisent l'étude et l'examen attentif de tout ce district, d'accord avec la tradition du pays, c'est que ce point de la côte a réuni, jusque dans le moyen âge, une active et nombreuse population; il y avait là, sur une ligne d'environ une lieue de long, trois bourgades d'ouvriers : Demir-Khalca, Temonia, Alki, dont la plus importante était sans aucun doute Alki. Alki était la capitale de ce canton; c'est là, à ce qu'il semble, que ces artisans, enrichis par un travail bien rétribué, cherchaient à se donner ce luxe des beaux monuments, si cher aux Grecs, et qu'ils élevaient des édifices dont nous ne pouvons plus apprécier l'élégance et la beauté, mais qui, leurs débris le disent assez, ne manquaient pas de grandeur; c'était là que les opulents entrepreneurs se faisaient élever, de ce marbre qui leur avait donné leurs richesses, quelque tombe magnifique, toute chargée de titres pompeux, comme celle qui subsiste encore solitaire parmi les ruines de la ville silencieuse et morte. Mais quand le marbre de Thasos fut passé de mode, les caprices de Constantinople n'étant plus les caprices de Rome; quand la mer fut infestée de pirates, cette population, qui ne pouvait vivre là que de son marbre et par la mer, risqua de mourir de faim, car il n'y a point, dans tout le voisinage, de ces plaines fertiles, de ces vallées humides et fécondes qui se rencontrent au nord de l'île; l'eau même manque dans toute cette région. Il fallut alors que les habitants de toute cette côte, trahis par l'industrie qui, seule, les avait appelés sur ces arides rochers et les y avait longtemps nourris, émigrassent

vers l'intérieur, dans des campagnes qui leur présentassent plus de sécurité et où ils pussent demander à l'agriculture les ressources qu'avait cessé de leur fournir leur travail accoutumé. Tout d'ailleurs ne dut pas finir en un jour; à mesure que les demandes devenaient plus rares et que se ralentissait l'exportation du marbre, ces bourgades ont dû tomber peu à peu; la ville se changea en village, le village en hameau, avant qu'arrivât l'heure de l'abandon suprême et que le désert se fît sur ces rivages[1].

Au contraire de la population d'Alki et de tout ce canton, celle qui occupait, pendant l'antiquité, le petit district maintenant inhabité d'Astris, tout au sud de l'île, paraît avoir été tout adonnée à la culture de la terre.

Astris n'est pas une plaine, mais un ensemble de collines étalées à larges pentes, et descendant doucement vers le lit d'un ou deux torrents et vers la mer. Ces collines sont maintenant couvertes d'oliviers, de champs cultivés, de vignes; c'est de là que le village de Théologos tire presque tout son vin. Il n'y a d'ailleurs pas de source dans tout ce territoire, et les habitants étaient obligés de demander à des puits toute leur eau. Un de ces puits subsiste encore, vers le nord de la vallée, à la sortie des montagnes; il est peu profond, mais très-solidement construit; on peut, soit y puiser au moyen d'un seau, soit descendre jusqu'à l'eau par un escalier souterrain d'une dizaine de marches. Tout autour de ces puits se trouvent des restes de maisons, et, à une centaine de pas vers l'est, les assises inférieures d'une tour hellénique carrée, de neuf mètres de côté; le travail paraît moins beau qu'à Temonia; mais la différence provient en partie de ce que, le marbre employé ici étant moins dur, les angles ont été plus facilement attaqués et les pierres se sont plus disjointes. Tout auprès, les murs d'une église ruinée contiennent des fragments antiques, et dans le chœur se voit un autel en marbre, très-simple, mais d'une bonne époque.

En descendant vers la mer, environ à vingt minutes de là, on

[1] Le nom de *Frankoecclisia*, que l'on donne dans le pays aux ruines de cette église que j'ai signalée à Alki, sur la hauteur, semblerait indiquer que l'exploitation de ces marbres aurait été reprise au moyen âge par les Italiens, Vénitiens ou Génois. Il est certain que les pans de murs de maintes maisons, encore debout malgré la grossièreté de leur construction, ne paraissent pas pouvoir remonter à une époque bien éloignée de la nôtre.

RUINES D'ASTRIS.

G. Perrot del.

1 *Puits.* — 2 *Tour carrée.* — 3 *Église qui renferme des fragments antiques.*
4 *Péribole d'un temple.* — 5 *Tour du moyen âge construite avec des pierres de taille antiques.* — 6 *Édifice antique.*
7 *Église byzantine.*

trouve, parmi d'épaisses broussailles, les débris d'une seconde bourgade, et, au milieu, supportée sur un soubassement de travail hellénique, une grande plate-forme rectangulaire, longue de soixante-cinq pas, qui représente sans doute le péribole d'un temple d'assez grandes dimensions; en effet, dans une tour du moyen âge que l'on a construite au milieu même de cette enceinte, presque tout entière avec des pierres antiques, se trouvent de grandes dalles de 1^{m},30 de long sur 0^{m},70 de haut, et des chapiteaux que malheureusement je n'ai pu dégager; ils ne me présentaient que la face supérieure de l'abaque, large de 0^{m},70 de diamètre. Je n'ai donc pu juger de l'ordre auquel appartenait ce temple, n'ayant d'ailleurs trouvé aucun fragment caractéristique, ni fûts, ni colonnes, ni triglyphes, ni métopes. Des buissons épineux, très-serrés, rendent là les recherches plus difficiles que nulle part ailleurs. L'orientation de l'enceinte, dont la plus grande longueur se mesure de l'occident à l'orient, contribue à me faire reconnaître là l'emplacement d'un ancien sanctuaire.

A peu de distance, vers l'ouest, on retrouve les fondations d'une grande construction rectangulaire antique divisée en plusieurs chambres par des murs se coupant à angles droits. En un quart d'heure, on arrive ensuite à une plage de galets qui forme le fond d'une large rade et où l'on n'a jamais pu mettre les barques à l'abri autrement qu'en les tirant à sec sur le sable.

Le petit promontoire bas, maintenant couvert de pins, qui borne à l'ouest la rade, porte les ruines d'une église byzantine qui paraît avoir été assez grande et assez ornée, d'après les moulures de ses chapiteaux et de ses colonnes; parmi ses débris je trouve aussi une pierre funéraire, où s'aperçoivent encore quelques caractères de l'époque byzantine. Tout à côté, les restes d'un village, sans doute du moyen âge, car on n'y trouve aucune pierre qui semble de taille antique.

En remontant à Théologos par une étroite vallée, plus à l'ouest que la route ordinaire d'Astris, je rencontre au milieu des bois, à environ une demi-heure de la mer, les restes d'une tour carrée à peu près de même dimension que celles de Temonia et d'Astris. Celle-ci est d'un très-beau style, d'un appareil parfaitement régulier; elle domine le torrent, au-dessus duquel elle est supportée par un mur de terrassement un peu moins soigneusement bâti, qui plonge jusqu'au fond de la gorge.

Il y a donc dans ce district d'Astris les traces de trois villages, dont deux paraissent dater de l'antiquité, tandis que l'autre semble appartenir exclusivement au moyen âge. Quant à cette forteresse au milieu des bois et que n'entourent point des restes d'habitations, qui n'a pas même conservé de nom, elle était sans doute uniquement destinée à couvrir de ce côté, comme poste avancé, le territoire d'Astris. En effet, le défilé qu'elle défendait, s'il n'eût point été gardé, pouvait aisément conduire l'ennemi jusqu'au cœur même de ce territoire, sans qu'on aperçût sa marche, cachée dans cet étroit pli de terrain, tandis que par toute autre route, placé plus en vue, il eût été bien vite découvert et arrêté à temps.

Sur la plage au sud-est de Théologos se trouvent quelques maisons qui servent d'échelle à ce bourg, sur une grande rade, très-ouverte, mais qui a pourtant, à son extrémité sud-est, une sorte de recoin bien abrité où peuvent mouiller à peu près en sûreté quelques petits bâtiments. A environ une lieue de la mer, la vallée qui descend de Théologos s'élargit beaucoup, et il y a là une des plaines les plus vastes de l'île, entourée de collines en pente douce, et où le blé vient bien sous les oliviers. Beaucoup de parties de cette terre fertile sont pourtant en friche. A l'époque où cet espace était tout entier livré à une culture plus industrieuse et qui ne négligeait rien, tout ce territoire devait être d'une grande fécondité.

L'analogie suffirait à indiquer que cette plaine dut, elle aussi, avoir, dans l'antiquité, un de ces bourgs fortifiés qui paraissent s'être élevés à Thasos, dans le voisinage de la mer, partout où l'industrie, l'agriculture et le commerce pouvaient nourrir les habitants. D'ailleurs ce canton a conservé le nom tout grec de *Pothos*, et les vestiges antiques n'y manquent pas [1].

En effet, à une demi-heure environ de la mer, au pied des collines qui tombent du nord, je trouve, parmi les débris d'un édifice antique dont je ne puis distinguer le caractère, une stèle avec un bas-relief très-fruste; j'ai cru distinguer un sacrifice. A quelques pas sont les fondations d'une tour carrée semblable, par les dimensions de l'ensemble aussi bien que par le caractère de l'appareil, à toutes celles que j'ai déjà décrites.

[1] M. Conze se trompe, je crois, en écrivant *Boto*. Ce n'est pas ainsi que je l'ai entendu prononcer.

Au bord de la mer, vers le sud-est de la rade, tout près d'une ferme appartenant à l'un des couvents du mont Athos, dans les ruines d'une église byzantine, mêlées à des chapiteaux et à des colonnes du moyen âge, sont éparses quelques pierres helléniques [1].

Kastro a gardé les restes d'une forteresse visiblement moderne, et dont M. Conze a fixé l'âge en lisant sur une plaque de marbre encastrée dans le mur de l'église du village une inscription qui fixe la date de la construction de ce château à l'année 1434. Elle est accompagnée de l'écusson de la famille Gatelusio et d'un nom à physionomie tout allemande, Berto Grimbalt, celui sans doute de quelque soldat de fortune qui s'était mis au service des Gatelusi, et qu'ils avaient fait seigneur de Kastro. Pas plus que M. Conze je n'ai vu à Kastro la moindre trace de l'établissement antique dont M. de Prokesch avait cru y retrouver les vestiges, et je crois que l'on pouvait dire *a priori* que les anciens habitants de l'île n'ont jamais dû en quitter les fertiles rivages ni le fond des vallées pour se fixer, loin de la mer, sur cet âpre sommet.

L'échelle de Moriœs doit son nom d'Haghios-Iannis à une église byzantine, maintenant ruinée, mais qui paraît d'ailleurs avoir été construite avec assez de soin, à en juger d'après les débris de moulures et de colonnes qui gisent à terre. L'absence en cet endroit d'une dénomination d'origine hellénique, ainsi que le manque de ruines grecques, est une suffisante raison de croire qu'il n'y a pas eu là d'ancienne bourgade, au moins de quelque importance. Kakyrachi est un village tout moderne; pourtant

[1] Entre Pothos et l'échelle de Moriœs, M. Conze (p. 36 et pl. X) décrit une plage que je n'ai pas visitée et qui servirait d'échelle à Castro. Il a trouvé sur cette plage, dans les murs d'une petite église d'Haghios-Ghiorghios, quatre stèles funéraires portant chacune une courte inscription. La première a quelque intérêt; quand même M. Conze ne nous préviendrait pas que la forme des caractères paraît antérieure à l'époque romaine, on serait averti de l'ancienneté relative de ce texte par l'orthographe du second des noms qu'elle contient. On y voit encore trace de ce dialecte particulier, voisin de l'ionien, qui paraît avoir été parlé dans l'île jusque sous les successeurs d'Alexandre, et dont nous avons un exemple dans la grande inscription qui figure au *Corpus* sous le numéro 2161.

Voici l'inscription d'Haghios-Ghiorghios :

Σχύ]μνος
Φιλεωνίδ[ε]ος
τοῦ Σφαίρου.

[2] Conze, p. 37, pl. III, nos 7, 8, 11.

c'est bien à l'antiquité, tout porte à le croire, qu'appartient l'exploitation minière qui a laissé, entre Kakyrachi et Sotiros, des traces si curieuses. Il n'est nulle part mention de mines exploitées dans l'île à une époque plus récente, et le souvenir de ces travaux s'est tout à fait perdu dans le pays; mais il s'y est conservé, sur ces tours carrées de style hellénique dont j'ai signalé les restes en plusieurs endroits de l'île, une singulière tradition. Ces tours, disent les habitants, auraient été bâties pour renfermer les ruches et les mettre à l'abri de l'attaque des ours, qui auraient été autrefois très-nombreux dans l'île. Ces animaux sont, comme on sait, très-friands de miel. Mais aucun texte ancien ne nous autorise à croire qu'il y ait jamais eu d'ours à Thasos ou dans aucune autre île de l'archipel; puis ces tours se trouvaient dans les lieux habités, au centre même des villages, où les ours ne s'aventurent guère; enfin ce n'est pas pour résister à de tels ennemis que l'on se serait donné la peine d'élever ces remparts, d'un travail si soigné, ces belles et régulières assises. Toutes ces constructions ne paraissent d'ailleurs pas remonter à une époque très-reculée, à ces temps où l'homme, encore enfant, craignait les bêtes sauvages et était souvent vaincu dans la lutte de tous les jours qu'il soutenait contre elles; elles appartiennent toutes, à ce que je crois, aux beaux temps de l'art grec, du VIe au IVe siècle avant Jésus-Christ; alors la population de l'île, active, nombreuse et serrée, avait dû depuis longtemps traquer et détruire ces monstres, si tant est qu'ils aient jamais existé à Thasos.

Il est certain que le style et les dimensions de ces tours présentent, de l'une à l'autre, une très-grande ressemblance, et qu'elles paraissent avoir été toutes comme construites sur le même modèle; cela ne conduit-il pas à croire qu'elles ont été toutes élevées à peu près en même temps; qu'elles appartiennent à un même système de fortification, simultanément appliqué à toute la côte, à tous les bourgs de Thasos? Je placerais volontiers cette entreprise et ces travaux au commencement du Ve siècle, peu avant ou peu après les guerres médiques : ce fut là le moment de la plus grande puissance et de la plus grande richesse de Thasos. Par les dimensions des blocs qui les composent comme par tout le caractère de l'appareil, les tours paraissent antérieures à l'enceinte de Thasos. Si elles ne dataient pas de cette époque, il faudrait les faire descendre jusqu'après la fin de la guerre du Péloponnèse,

jusqu'aux premières années du IVe siècle, ce qui me paraît moins vraisemblable.

Le but de ces ouvrages de défense est facile à saisir; il s'agit de protéger contre des attaques venues du dehors, contre des débarquements d'ennemis ou de pirates, cette population d'ouvriers, de commerçants et d'agriculteurs qui couvrait alors les rivages heureux de Thasos. Il est moins facile d'expliquer le rôle de la tour qui se trouve à une heure environ d'Astris, sur la route de Théologos. Cette forteresse a-t-elle été élevée à une époque où le sud de l'île jouissait d'une existence indépendante, et où Astris avait à défendre des attaques de Thasos, avide de ressaisir la suprématie, son fertile territoire? Quelque petite que soit l'île, si l'on songe aux habitudes du génie grec et à ce qui se passait dans d'autres îles voisines, on reconnaîtra que cette conjecture n'a rien d'invraisemblable, et que, malgré le silence de l'histoire, Astris et peut-être Alki ont pu vivre pendant quelque temps séparées de la capitale. Peut-être aussi cette tour n'était-elle destinée qu'à servir de refuge aux habitants d'Astris, s'il se voyaient surpris par un débarquement et forcés de quitter la plaine; on pouvait arrêter là l'ennemi et l'empêcher de pénétrer plus avant dans l'intérieur de l'île.

Une autre tradition qui s'est conservée à Thasos, et qui a sans doute plus de fondement que celle des ours, a rapport à l'ancienne culture de l'île. Suivant les paysans, les vignes avaient autrefois occupé dans l'île bien plus de place que maintenant; non-seulement beaucoup de terrains qui sont aujourd'hui envahis par les broussailles étaient jadis consacrés à la vigne, mais dans quelques-unes des parties les plus fertiles de l'île, sur des coteaux bien exposés que n'a jamais désertés la culture, les oliviers se sont substitués aux vignes à une époque que ne peuvent fixer les habitants; ils attribuent ce changement à un roi qu'ils ne nomment pas. Dans cette autorité protectrice de l'olivier, ne serait-on pas tenté de voir l'influence athénienne? Pendant tout le temps qu'elle s'exerça librement sur Thasos, elle put y apporter et y développer une culture nouvelle. Ne serait-ce pas les Athéniens qui auraient introduit dans l'ile l'arbre cher à l'Attique, peut-être inconnu jusqu'alors sur ces rivages? Toujours est-il que les paysans trouvent, à chaque instant, en bêchant leurs oliviers, d'anciens pressoirs en pierre maintenant sous le sol et tout comblés, qui attes-



tent la présence antérieure de la vigne en ces lieux mêmes; mais, comme à l'époque romaine Thasos produisait encore de grandes quantités de vin et qu'il n'était point question de son huile, il se pourrait que ce fût seulement au moyen âge que l'olivier eût ainsi gagné du terrain et pris le pas sur la vigne. Pendant cette période, l'île fut souvent dévastée et ravagée; or l'olivier, toujours prêt à repousser de la souche dès le lendemain de l'incendie, et par là presque indestructible, l'olivier dut résister mieux que la vigne à ces ravages.

J'ai dit ce que nous apprenait de Thasos l'histoire écrite, la tradition du pays, le spectacle et l'étude des ruines qui en couvrent le sol. Ce qui résulte de ces recherches, c'est que cette belle île ne méritait ni la misère et l'abandon où ses maîtres actuels l'ont laissée tomber, ni la longue négligence des voyageurs et l'oubli auquel semblait l'avoir condamnée le monde savant. Le malheur de Thasos, dans l'antiquité, ce fut d'arriver trop tôt à son apogée de richesse et de puissance, d'avoir ses plus beaux jours avant le moment où commence pour la Grèce l'époque vraiment historique; puis, quand s'ouvrit, après les guerres médiques, le grand siècle auquel Périclès a donné son nom, de rencontrer Athènes sur sa route, de se trouver avec elle en conflit d'intérêt et d'être obligée de lui céder, avec le commerce de la Thrace et l'or de ses mines, ses écrivains et ses artistes. Si Thasos avait conservé son indépendance politique et ses trésors, elle eût peut-être gardé Polygnote, et trouvé parmi ses citoyens ou fait venir du dehors des architectes et des sculpteurs dignes d'aider le grand peintre à doter sa patrie de monuments qui fussent immortels, au moins dans la mémoire des hommes.

APPENDICE.

Inscription métrique trouvée à Alki sur un sarcophage.

1 ΚΑΤΙΛΑΚ
2 ΔΗΜΗΤΡΙΑΤΟΔΣΠ
3 \ΣΛΑΙΣΜΑΛΣΚ
4 ΖWΗΣΠΑΡΣΧΣΝ.....ΜΟΙΡΙΝΝΟΜΟΣ
5 ΣΙΚΑΙΧΗΛΟΣΣΧΣΙΔΣΜΑΣΛΙΛΑΝΑΥΤΑΙ...ΣΑΙΟΙΙΙΝ
6 ΨΥΧΗΣΒΗΣΜΣΘΣΝΙΟΣΝΟΜΛΙΙΙΙΛΔΣWΣ
7 ΗΙΘΣΟΙΣΓΑΡΣΔWΚΣΘΣΟΣΜΣΤΑΜΟΙΡΑΝΟΛ
8 WΣΖWΟΥΣΙΛΑΛΙΝΠΑΣΙΝΣΠΙΧΘΟΝΙΟΙΣ
9 ΘΥΟΑΜΑΠΑΡΘΣΝΙΚΗΣΙΝΣΓWΧΟΡΟΝΣΥΡΥΝ
10 ΗΧΑΧΣΓΑΡΜΣΛΥΓΡΑΝΜΗΤΣΡΑΠΟΦΘΙΜΣΝ
11 ΟΥΤΣΜΣΝΥΝ›ΚΟΜΟΙΣΘΑΛΑΜΟΙΣΙΝΣΣ...ΚΣΝΘ
12 ΚΟΥΡΙΔΙΟΝ....ΤΗΣΠΡΟΣΠΟΣΙΝΣΡΧΩΜΣΝΗΝ
13 ΑΛΣΤΙΜΑΔΜΗΤΗΝΑΤΑΛΟΦΡΟΝΑΜΟΙΡΣΧΙΧ
14 ΧΡΥΣΙΔΑΚΑΙΓΑΜΙΗΣΠΑ...ΔΟΣΣΣΤΣΡΣΣΣΝ
15 ΑΙΔΙΟΥ...ΗΜ-ΙΣ...ΤΥΝΒΟΝΣΠΛ

1. *Κάτιλα κ[αὶ ὁ δεῖνα πατὴρ καὶ ἀδελφὴ?*
2. *Δημητρία τόδε π[ύελον κατεστήσαμεν*
3.
4. *Ζωῆς πάρ[ε]σχεν [ὀλίγην] μοίριν νόμος.*
5. *Εἰ καὶ χηλὸς ἔχει δέμας ἀγλα[ό]ν, αὐτὰρ [ἐς] αἴθρην*
6. *Ψυχὴ ἔβη ἐμέθεν· φθέν[γ]ομαι ἀριφραδέως·*
7. *Ἠϊθέοις γὰρ ἔδωκε θεὸς μετὰ μοῖραν ὀλ[έθρου,*
8. *Ὡς ζώουσι, λαλῖν πᾶσιν ἐπιχθονίοις.*
9. *Οὔθ' ἅμα παρθενικῆσιν ἐγὼ χορὸν εὐρὺν [ἄθυρον·*
10. *Ἤκαχε γάρ με λυγρὰν μῆτερ ἀποφθιμέν[ην].*
11. *Οὔτε με νυμ(φ)οκόμοις θαλάμοισιν ἐσ[εῖλ]κεν ὁ [σεμνὸς*
12. *Κουρίδιον [γενέ]της πρὸς πόσιν ἐρχομένην·*
13. *Ἀλ' ἔτι μ' ἀδμητήν, ἀταλόφρονα, μοῖρ' ἐκίχ[ησε],*
14. *Χρύσιδα καὶ γαμίης πα[στά]δος ἐστέρεσεν.*
15. *Ἀϊδίου [μν]ήμης τύνβον ἐπλ[ησάμεθα.*

Je me suis servi, pour donner la transcription précédente, de ma copie, de celle de M. Conze (pl. VIII, n° 2) et de la restitution qu'il a due à MM. Sauppe et Wieseler (p. 31). Ce n'est qu'au quatorzième vers que mon texte s'écarte quelque peu du leur, sans même que pour cela le sens soit sensiblement modifié.

Comme eux, je renonce à tirer parti des quatre premières lignes, dont il ne nous reste que quelques mots sans liaison; elles paraissent avoir été en prose, et avoir contenu le nom des parents de la jeune fille à qui avait été élevé le tombeau. Avec le cinquième vers commence une série de vers élégiaques qui peut se traduire ainsi (c'est, par une prosopée dont on trouve de fréquents exemples dans les inscriptions funéraires, la morte qui prend la parole et qui s'adresse elle-même aux vivants) :

« Si la tombe enferme mon beau corps, mon âme s'est envolée vers la voûte céleste, je le déclare hautement; car la divinité accorde aux vierges ce privilége, après que la mort les a frappées, de parler, comme si elles étaient encore vivantes, à tous ceux qui habitént la terre. Je ne me suis point, avec les autres filles, mêlée aux plaisirs des larges danses, car ma mère a eu de bonne heure à pleurer mon triste trépas. Mon illustre père ne m'a point conduite à un jeune époux dans la chambre nuptiale; mais j'étais dans un âge tendre et encore ignorante de l'hymen quand la Parque m'a rencontrée sur son chemin et a privé sans retour Chrysis des joies du lit conjugal. »

« Nous lui avons élevé cette tombe pour conserver sa mémoire à jamais. »

La dernière ligne forme encore un pentamètre, qui vient ici hors cadre, si l'on peut ainsi parler.

Ligne 4. *Μοίριν* est pour *μοίρην*, ionisme pour *μοίραν*. Au temps où fut gravée l'inscription, l'iotacisme avait déjà prévalu.

Ligne 6. Je préfère *φθένγομαι* à *φθένξομαι*, qu'a mis M. Conze, parce que je ne vois pas sur ma copie trace du Ξ, qui tient pourtant de la place. Le Γ, que je n'y trouve pas non plus, pouvait être lié au N, et représenté alors seulement par une petite barre horizontale (N‾), qui m'aura facilement échappé : *φθένγομαι* pour *φθέγγομαι*. Ligne 8. *Λαλῖν* pour *λαλεῖν*. Ligne 10. *Μῆτερ*, au nominatif, pour *μήτηρ*, est une singulière licence poétique qui prouve bien l'ignorance du poëte thasien. Ligne 14. Au quatrième mot, je lis sans hésitation *παστάδος* au lieu de *ἐλπίδος*, que donne M. Conze. La première syllabe du mot, *πα*, est très-nette sur ma copie. Ligne 15. *Τύνβον* pour *τύμβον*.

Ce qu'il y a de plus intéressant dans cette inscription, ce sont les idées morales qu'elle révèle et qu'elle exprime; c'est ce privilége d'une communication plus directe avec les mortels, accordée

par Dieu, dit le poëte, aux âmes des vierges mortes avant l'âge; c'est cette distinction si nette établie entre l'âme et le corps. Dans l'antiquité, c'étaient surtout les mystères qui enseignaient la vie future, ses récompenses et ses peines; aussi est-ce dans les épitaphes des initiés que l'on croit retrouver particulièrement ces croyances. La même opposition entre l'âme et le corps, les mêmes expressions presque se retrouvent dans une autre épitaphe, découverte, elle aussi, à Thasos[1]; elle est encore consacrée à une jeune fille. On pourrait attribuer ces idées, qui paraissent avoir été si familières aux Thasiens, au voisinage et à l'influence des mystères de Samothrace.

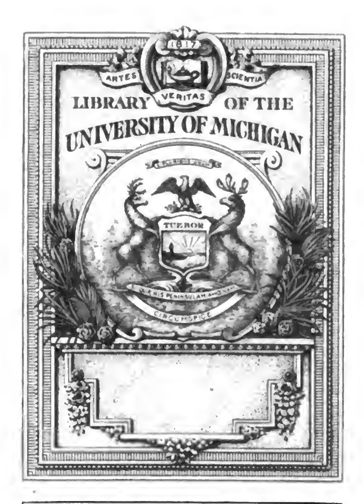
L'époque où a été composée cette inscription peut être assez avancée; cette épitaphe est au moins du second et peut-être du troisième siècle après Jésus-Christ. Les formes les plus remarquables et qui accusent le mieux la décadence sont l'Σ, que l'on trouve figuré de même dans une autre inscription thasienne, celle d'Œlia Macedonia, et la forme, moins rare, W pour ω.

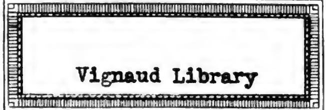
Les lettres sont hautes de 0m,3.

TABLE DES CHAPITRES.

APPENDICE.

[1] *C. I. Gr.* n° 2161c.


ARTES
SCIENTIA
VERITAS
LIBRARY OF THE
UNIVERSITY OF MICHIGAN
TUEBOR
CIRCUMSPICE


Vignaud Library

